



# Richard Bradley, le café, la peste, les serres d'Amsterdam et l'introduction d'une nouvelle culture dans les colonies néerlandaises des Guyanes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle

Frédéric Blanchard

Numéro 191-192, janvier-avril-mai-août 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091234ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091234ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

## ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Blanchard, F. (2022). Richard Bradley, le café, la peste, les serres d'Amsterdam et l'introduction d'une nouvelle culture dans les colonies néerlandaises des Guyanes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (191-192), 1–151. <https://doi.org/10.7202/1091234ar>

## Résumé de l'article

Dans cet article, la dynamique de la production précoce du café dans les Amériques est identifiée par le croisement de données historiques, généalogiques, agronomiques et climatologiques. Nous revisitons l'histoire de la diffusion du caféier, poussant dans les serres d'Amsterdam, vers les colonies hollandaises à travers, entre autres, des oeuvres à peine exploitées comme celle du botaniste anglais Richard Bradley. En 1714, ce dernier séjourna à l'*Hortus medicus* d'Amsterdam, ce qui nous a permis de proposer des corrections dans l'historiographie ancienne sur la diffusion des caféiers. Nous débutons par l'analyse des travaux de Bradley et poursuivons par une synthèse sur la diffusion des caféiers dans les serres européennes, puis de leur introduction dans les colonies hollandaises des Guyanes (Suriname, Essequibo, Berbice) et de Curaçao. La date de 1714 peut être retenue comme date d'introduction du caféier au Suriname à partir des serres d'Amsterdam, mais l'introduction du café montre en réalité deux séquences distinctes (1696-1700 et 1706-1723). Le hiatus (1701-1705) entre ces séquences peut être lié à des changements climatiques et éventuellement lié à un réchauffement climatique temporaire. Enfin, nous soulignons l'importance des échanges de caféiers entre colonies et le démarrage des nouvelles plantations en comparant les liens familiaux, le rôle des impôts (capitation) et la législation locale révélant des éclairages nouveaux sur la situation au Suriname durant la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, prélude à la réussite économique des investisseurs pour cette nouvelle culture de rente.

# Richard Bradley, le café, la peste, les serres d'Amsterdam et l'introduction d'une nouvelle culture dans les colonies néerlandaises des Guyanes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle

Frédéric BLANCHARD<sup>1</sup>

Mots clés : *Coffea arabica*, café, caféiculture, construction et échanges de savoirs, Richard Bradley, serres d'Amsterdam, Hortus medicus, Suriname, Essequibo, Guyanes, cultures coloniales, transferts de plantes, modélisation, paléo-climat, XVIII<sup>e</sup>.

## INTRODUCTION

Les plantes ont depuis des temps immémoriaux accompagné le voyage des hommes. Avec l'accélération des voyages océaniques à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, des mondes se trouvent connectés. Invariant des voyages de découvertes, échantillons séchés ou vivants vont inonder l'Europe des cabinets de curiosités et des jardins. Et quand les principales puissances européennes prendront pied en Asie, Afrique et Amérique, les machines coloniales vont s'intéresser de très près aux richesses végétales potentielles de ces nouveaux territoires. Le temps des cultures coloniales est lancé. Sucre, tabac, indigo, coton, cacao, café, poivre, cannelle, girofle, muscade et gingembre seront les principaux produits coloniaux qui vont marquer durablement les économies mondiales. L'histoire des échanges sur ces espèces végétales est depuis longtemps écrite mais a été rarement modélisée. Au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la plupart des plantes tropicales

---

1. Frédéric Blanchard, ingénieur agronome, Cayenne. Manuscrit déposé le 15 juin 2021. Travaux dont les résultats ont été présentés lors de la conférence du 22 avril 2021 à l'auditorium de la Maison des Cultures et des Mémoires de Guyane : « *La diffusion du café dans le monde et en Guyane au temps des colonies* ».

des cultures coloniales ont été transférées directement entre zones intertropicales sans passer par l'Europe tempérée. En revanche, l'introduction des caféiers dans le Nouveau Monde suit un tout autre modèle : des serres européennes vont être la source des plantations américaines.

En réunissant le corpus des sources primaires sur les transferts de caféiers durant la période 1690-1740, il est apparu rapidement de nombreuses distorsions entre récits nationaux (Néerlandais, Français, Anglais). De nombreuses dates avancées s'avèrent non concordantes, données le plus souvent issues d'ouvrages de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle non contemporains des événements. De même, les échanges entre colonies étaient peu voire non cités. De nombreuses sources manuscrites ne semblaient jamais avoir été valorisées, de même qu'un rarissime ouvrage sur le café de ca 1714 du botaniste anglais Richard Bradley qui n'a pratiquement jamais été cité.

La première partie s'intéressera aux riches informations contenues dans les écrits de Richard Bradley dont les textes ont été rassemblés, transcrits et annexés. La seconde partie proposera une étude de la diffusion des caféiers dans les serres européennes à partir de la serre néerlandaise d'Amsterdam, l'*Hortus medicus*, dynamique qui aboutit à la rupture du monopole néerlandais sur la plante. La troisième partie visera à revoir et contextualiser l'ensemble du corpus identifié pour préciser les modalités d'introduction du caféier au Suriname et des dynamiques associées. Les parties suivantes permettront de dresser un tableau synthétique provisoire sur l'introduction des caféiers dans l'espace guyano-caribéen ainsi que de qualifier ces types d'échanges anthropogéniques sur un mode réticulaire.

## PLAN

### 1. Les travaux de Richard Bradley sur les caféiers

- 1.1 – Le caféier, plante inconnue en Europe pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle
- 1.2 – L'arrivée du caféier dans les serres d'Amsterdam
- 1.3 – Richard Bradley, premier professeur de botanique à Cambridge
- 1.4 – Bradley et son voyage à Amsterdam
- 1.5 – Bradley et sa première monographie sur le café (1714)
- 1.6 – Bradley, la peste et sa seconde monographie (1721)
- 1.7 – Bradley et ses autres écrits sur le café (1718a, 1718b, 1721, 1726a, 1726b)
- 1.8 – Bradley et ses trois gravures sur le café (1714, 1721 et 1726)

### 2. La diffusion des caféiers dans les serres européennes

- 2.1 – Diffusion en Angleterre
- 2.2 – Diffusion en Allemagne et Europe de l'Est
- 2.3 – Diffusion en France
- 2.4 – Diffusion dans le reste de l'Europe
- 2.5 – La haute technicité employée par les jardiniers de l'*Hortus medicus*
- 2.6 – Les caféiers en Europe et la rupture du monopole néerlandais
- 2.7 – Les Anglais et les premiers transferts de caféiers vers la Barbade

### 3. L'introduction des caféiers au Suriname

- 3.1 – Les récits imprimés des chroniqueurs surinamais du XVIII<sup>e</sup> siècle
- 3.2 – L'apport des sources manuscrites
- 3.3 – Faut-il rejeter les récits imprimés ?

- 3.4 – Les premiers essais et expérimentations (1716-1722)
- 3.5 – Les premières ventes de café au Suriname (1723, 1724)
- 3.6 – Premières implantations, jardins et plantations
- 3.7 – Le café surinamais en devenir (1725-1750)
- 4. Poids des échanges inter-coloniaux et trans-nationaux
  - 4.1 – Le transfert illégal de caféiers surinamais vers d'autres colonies
  - 4.2 – La « pépinière embarquée » de M. de Posmesnil, vers Saint-Domingue (1715)
  - 4.3 – Les caféiers du Capitaine Young à la Barbade (1720)
- 5. La diffusion des caféiers dans l'espace guyano-caribéen (1700-1737)
  - 5.1 – Deux séquences d'introduction marquées par un hiatus
  - 5.2 – Les inondations, ouragans et tremblements de terre
  - 5.3 – Les pathogènes
  - 5.4 – Les conditions climatiques versus météorologiques
- 6. Conclusion générale
  - 6.1 – Une diffusion suivant un modèle réticulaire
  - 6.2 – Epilogue

## 1. LES TRAVAUX DE RICHARD BRADLEY SUR LES CAFÉIERS

En 1721, date à laquelle le français Gabriel De Clieu (1687-1774), futur gouverneur de la Guadeloupe introduit le café en Martinique<sup>2</sup>, un botaniste anglais, Richard Bradley (1688-1732) fait imprimer un curieux ouvrage à Londres : «*Les vertus et les usages du café, en ce qui concerne la peste, et d'autres épidémies ...*»<sup>3</sup>. L'ouvrage de 34 pages n'est pratiquement qu'une réédition d'un ouvrage antérieur, de 30 pages, mais non daté et intitulé «*Un bref compte rendu historique du café ; contenant les observations les plus remarquables des plus grands hommes de l'Europe à son sujet, depuis la première connaissance jusqu'à nos jours ; avec une description plus précise du caféier que ce qui a encore été publié. Auquel est attaché, une figure exacte de l'arbre, de la fleur et du fruit, prise sur le vif ; fait à Amsterdam*»<sup>4</sup>.

---

2. Nous confirmons cette date de 1721, suite à des recherches de sources manuscrites alors que l'historiographie hésite toujours entre 1720, 1721 et parfois 1723. Ces confusions sont liées à de mauvaises interprétations et confusions entre les dates de départ des bateaux et leurs dates d'arrivée.

3. L'ensemble des traductions de cet article de l'anglais vers le français sont de notre cru. Richard Bradley, 1721. «*The virtue and use of coffee, with regard to the plague, and other infectious distempers : containing the most remarkable observations of the greatest men in Europe concerning it, from the first knowledge of it, down to this present time : to which is prefix'd, an exact figure of the tree, flower, and fruit, taken from the life*». London, Eman. Matthews, and W. Mears. Référence dénommée dans la suite Bradley 1721. Nous avons traduit le terme « distempers » par « épidémies ».

4. Richard Bradley, [non daté]. «*A short historical account of coffee ; containing the most remarkable observations of the greatest men in Europe concerning it, from the first knowledge of it down to this present time ; with a more accurate description of the coffee-tree than has yet been publish'd. To which is prefix'd, an exact figure of the tree, flower and fruit, taken from the life ; done at Amsterdam*». London, Em. Matthews. Référence dans la suite notée Bradley 1714 [voir le chapitre correspondant pour la discussion sur la date proposée].

Le sujet est porteur, la peste sévit à Marseille où un bateau le *Grand-Saint-Antoine*, en provenance du Levant accostant le 25 mai 1720, l'a propagée dans la cité phocéenne<sup>5</sup>. L'épisode épidémique dura jusqu'en août 1722. Le nouvel ouvrage de Bradley surfe sur l'actualité. Richard Bradley croule sous les problèmes financiers et essaie vraisemblablement là un coup éditorial. Les deux ouvrages diffèrent par le format<sup>6</sup>, le texte de la préface, quelques paragraphes, un toilettage orthographique et grammatical et par les gravures qui représentent pour la première édition, un rameau de caféier (fig. 1) et pour la seconde un caféier (fig. 2).



Figure 1 : Gravure de Richard Bradley sur le caféier [non daté, en 1714]

BRADLEY Richard, [non daté, 1714]. La gravure est placée avant le frontispice. Cf. texte annexe 3. Exemplaire numérisé : <https://prints.royalsociety.org/image-rs-10234>. © Royal Society

5. Paul Gaffarel et de Duranty, 1911. « *La peste de 1720 à Marseille & en France* ». Paris, Librairie académique Perrin.

6. On passe d'un *Duodecimo* à un *Octavo*.



Figure 2 : Gravure de Richard Bradley sur le caféier en 1721

BRADLEY 1721.cf annexe 2. La gravure est placée avant la page de titre ou après la préface suivant les tirages.

L'intérêt de ces deux imprimés réside dans le fait que Richard Bradley s'est rendu en 1714 aux Provinces-Unies où il va rencontrer des collectionneurs, des médecins et des botanistes et va principalement étudier les plantes de l'*Hortus medicus* d'Amsterdam où sont multipliés les premiers caféiers cultivés dans des serres européennes<sup>7</sup>. Témoin des événements, Bradley va donner de nombreuses informations inédites et uniques sur ces arbustes qui seront à l'origine de pratiquement toutes les introductions de caféiers sur le continent américain : dans les Caraïbes, sur le Plateau des Guyanes, puis au Brésil et en Nouvelle-Espagne (Venezuela, puis Colombie).

---

7. Il s'agit de l'espèce *Coffea arabica* L., originaire d'Ethiopie et dont la culture s'est étendue sur les hauts plateaux yéménites.

Pour Richard Bradley, l'intérêt est ailleurs : il propose pour la toute première fois à la communauté scientifique anglaise, le tout premier dessin de caféier jamais réalisé sur le vif.

### 1.1 – *Le caféier, plante inconnue en Europe pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle*

L'introduction du caféier en Amérique dans les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle va modifier considérablement les rapports socio-économiques et les équilibres du commerce international dans l'espace guyano-caribéen<sup>8</sup>. A l'origine, la diffusion du caféier est liée à la présence dans les serres d'Amsterdam, de cette plante introduite de Java où elle avait été acclimatée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à partir du Yémen. La boisson était connue en Europe depuis les premiers témoignages de médecins-voyageurs au XVI<sup>e</sup> siècle. Mais avant l'introduction de cette espèce sur le sol européen, le caféier demeurait un mystère pour la plupart des botanistes qui ne connaissaient de la plante que la boisson, quelques fèves sèches et une ancienne gravure d'un rameau sans fleurs ni fruits observé par le médecin Prosperi Alpini (1553-1617), dans un jardin du Caire dans les années 1580<sup>9</sup>. La gravure fut publiée en 1593 (fig. 3). Le grand botaniste Clusius, se limitait en 1605 à illustrer l'espèce par quelques fèves (fig. 4).

Alors que la consommation de café progresse en Europe, et notamment en France par les réseaux marchands marseillais, par la diaspora arménienne<sup>10</sup> et par les ambassadeurs français auprès de la Sublime Porte, aucun échantillon vivant ou sec (*exsicata*) n'est disponible pour satisfaire la curiosité de la communauté scientifique. Cela n'empêche pas les premiers auteurs d'ouvrages sur le café d'illustrer la plante à partir de la gravure d'Alpini, en la modifiant, comme Sylvestre Dufour en 1671 puis 1685 (fig. 5)<sup>11</sup> ou Nicolas de Blégny en 1683 (fig. 6)<sup>12</sup>. Ce dernier rajoute très artificiellement au seul dessin connu des cerises de café<sup>13</sup> mais sans avoir vu aucune plante ni vivante ni en herbier<sup>14</sup>.

---

8. Pour la Guadeloupe : Gérard Lafleur, 2006. « *La culture du café en Guadeloupe, de son introduction à sa quasi disparition* ». Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, 145 : 59-120. Pour la Martinique : Marie Hardy, 2014. « *Le monde du café à la Martinique du début du XVIII<sup>e</sup> siècle aux années 1860* ». Thèse de doctorat en Histoire. Université Antilles-Guyane, Pointe-à-Pitre. Pour la Guyane française : Yannick Le Roux, 1995. « *L'habitation guyanaise sous l'ancien régime : étude de la culture matérielle* ». Thèse de doctorat en Art et archéologie. Paris, EHESS. Voir également : Tamira Combrink, 2021. « *Slave-based coffee in the eighteenth century and the role of the Dutch in global commodity chains* ». Slavery & Abolition, 42 (1) : 15-42.

9. Prosperi Alpini, 1592. « *De plantis Aegypti liber ... ; accessit etiam liber de Balsamo aliàs editus* ». Venetiis : apud Franciscum de Franciscis, p. 26.

10. En Angleterre, c'est par l'intermédiaire d'un marchand grec que le premier « café » sera ouvert en 1652.

11. Philippe Sylvestre Dufour, 1671. « *De l'usage du caphé, du thé et du chocolat* ». A Lyon, chez Jean Girin, & Barthelemy Riviere, en rué Merciere, à la Prudence. Réédition largement augmentée : Philippe Sylvestre Dufour, 1685. « *Traitez nouveaux & curieux du café, du thé et du chocolat. Ouvrage également nécessaire aux Medecins, & à tous ceux qui aiment leur santé* ». A Lyon, chez Jean Girin & B. Riviere.

12. Nicolas de Blégny, 1687. « *Le bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la preservation & pour la guerison des maladies* ». Paris, Chez Estienne Michallet.

13. Le terme « cerise » désigne les fruits du caféier en usage principalement chez les caféiculteurs francophones.

14. Nicolas de Blégny reprend cet « archétype pictural » en ajoutant des « cerises de café » de manière tout à fait arbitraire et avec de longs pédoncules.

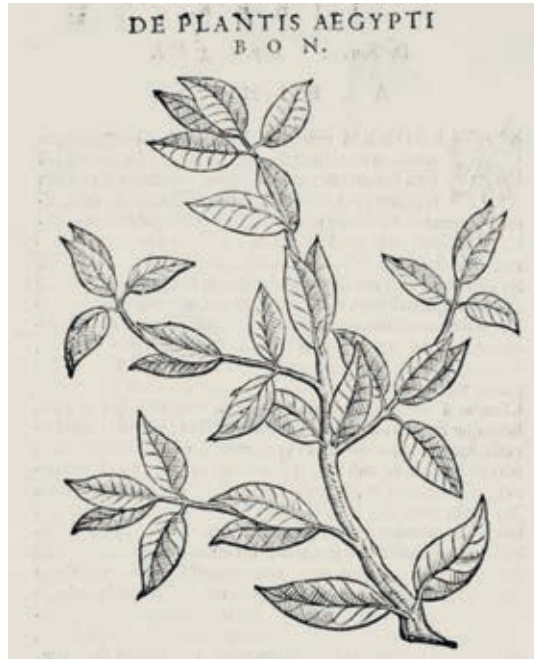


Figure 3 : Gravure d'un rameau de caféier par Prospero Alpini, 1592  
Prospero Alpini, 1592. « *De plantis Aegypti liber ... ; accessit etiam liber de Balsamo aliàs editus* ». Venetiis: apud Franciscum de Franciscis, p. 26.

Ces ouvrages généralement construits autour du triptyque thé-café-chocolat donnent de nombreuses informations sur la boisson, sur ses propriétés médicinales, sur les bonnes matières de table, sur les ustensiles nécessaires à la préparation des breuvages, sur des recettes (torréfaction, ajout d'épices, etc.) et sur quelques contes orientaux. Ces quelques titres vont ancrer pour l'Europe une image archétypale qui perdurera jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, le café étant associé aux « Turcs »<sup>15</sup>. Mais les informations purement botaniques sur la plante sont réduites à des conjectures et au dire de quelques rares voyageurs<sup>16</sup>. Alors que les Néerlandais atteignent le port de Moka en mer Rouge dès 1614<sup>17</sup>, et observent cette « eau noire », ils ne pourront voir aucun caféier. Le littoral yéménite

15. Le thé est associé aux « Chinois » et le chocolat aux « Américains ». Mais très étrangement, ce n'est pas à un Méso-Américain que le chocolat est associé mais à une autre figure archétypale : l'amérindien des Caraïbes avec sa coiffe de plumes.

16. Notamment pour les pèlerinages en Terre sainte, mais également par les nombreuses ambassades notamment françaises installées en terre ottomane.

17. Voir le journal de navigation de Pieter van den Broecke, 1634. « *Korte historiael ende Journaelsche aenteyckeninghe, van geen al't Merck-waerdigh voorgevallen est, dans de langhdurige Reyssen, soo nae Cap-Vert, l'Angola ...* ». Haarlem.



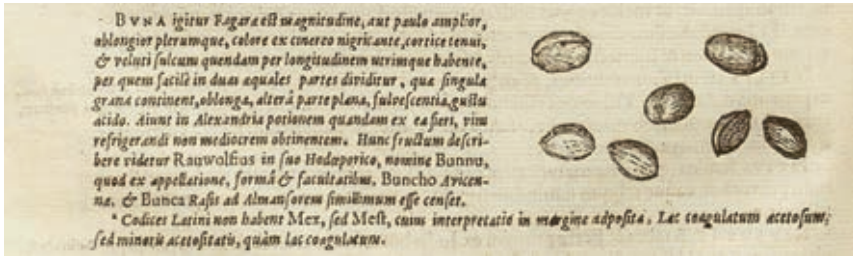


Figure 4 : Description et gravure de fèves de café, Clusius en 1605  
Clusius, C. 1605. « *Exoticorum libri decem* ». [Leiden] : Ex officina Plantiana Raphe-  
lengii, p. 236.



Figure 5 : Gravures par Philippe Dufour en 1671 (gauche) puis 1885 (droite).  
Sylvestre Dufour, 1671. « *De l'usage du caphé, du thé et du chocolate* ». A Lyon, chez Jean  
Girin, & Barthelemy Riviere, en rue Merciere, à la Prudence. Exemplaire numérisé :  
FR-BnF, Réserve des livres rares, 8-TC24-9. Dufour, Philippe Sylvestre. 1685. « *Trai-  
tez nouveaux & curieux du café, du thé et du chocolate. Ouvrage également nécessaire aux  
Medecins, & à tous ceux qui aiment leur santé* ». A Lyon, chez Jean Girin, & B. Riviere.  
Exemplaire numérisé : BIU Santé (Paris), cote : 43868. Pour les deux ouvrages, les  
gravures sont placées avant les chapitres sur le café qui débutent page 1.

est effectivement une zone désertique marquée seulement par les palmiers-dattiers. Il faut s'enfoncer dans les terres et sur les Hauts-Plateaux pour apercevoir les plantations. Ce que les Occidentaux parviendront à faire beaucoup plus tard, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

En mai 1687, une correspondance envoyée au botaniste anglais John Ray (1627-1705) par son collègue le docteur Tancred Robinson (1657?-1748) démontre le flou total dans lequel se retrouve la communauté scientifique, ici anglaise, mais au final européenne<sup>18</sup>. Certains botanistes vont même jusqu'à remettre en cause l'observation initiale d'Alpini<sup>19</sup> : « *M. Bernier, qui passa la mer Rouge en Arabie, affirme dans une lettre privée, que les Arabes lui assurèrent que le fruit du caféier était semé chaque année sous des arbres, qu'il grimpeait et courait, d'où il conclut qu'il s'agissait d'un espèce de Convolvulus [liseron]. Je pense qu'il aurait tout aussi bien pu conclure qu'il s'agissait d'un Phaseolus [haricot], ou d'une autre légumineuse à dents scannées. Si M. Bernier était vraiment au courant de ses semailles annuelles et de son escalade, alors Alpinus n'a jamais vu le vrai caféier... J'ai parlé avec plusieurs personnes curieuses qui ont été plusieurs fois en Egypte, et elles ont toutes dit qu'elles n'avaient jamais vu le caféier.... J'ai examiné beaucoup de baies de café, comme ils les appellent, ici à Londres, et je suis presque convaincu par ma propre observation, qu'ils ne sont ni des baies ni les graines d'aucun Convolvulus, ni d'aucune légumineuse, mais sont plutôt du genre noix : le fruit entier est recouvert de deux peaux rondes... la peau extérieure, ou plutôt la coque, épaisse à peu près comme celle d'une pistache... Les fruits nous viennent généralement décortiqués, mais moi, en trouvant quelques-uns entiers, j'en ai fait cette description »<sup>20</sup>. Fusain, liseron, haricot, noisetier, les hypothèses sont vastes.*

La situation changera en 1690, car un rameau de caféier prélevé au Yémen arrive enfin à Londres via des réseaux marchands qui commercent avec le port de Moka. C'est l'anglais Hans Sloane (1660-1753), docteur en médecine puis président de la Royal Society qui publiera ainsi la toute première illustration incontestable sur le caféier en 1694 : « *La figure, la description et le compte-rendu sur le caféier qui sont publiés jusqu'à présent, étant à certains égards défectueux, il a été jugé utile de les faire réparer, en donnant une figure et une description de celle-ci tirée d'une branche séchée apportée de Moha [Moka] en Arabie Felix [Arabie heureuse] par M. Edward Clyve, qui comme il était le premier qui a apporté l'une de ses branches et feuilles dans ces parties. Il me laissa très franchement la permission d'en faire une figure, et de même, me donna les autres détails de ce bref récit pour obliger le Curieux en ces matières »<sup>21</sup>. Malgré*

18. Annexe 1.

19. Fait que nous partageons quand nous observons la branche telle que dessinée avec des feuilles parfaitement opposées et décussées, ce qui est loin d'être le cas pour les feuilles de *Coffea* spp. Le climat du Caire est par ailleurs peu propice à la culture et au maintien de cette plante, sans toutefois pouvoir exclure définitivement cette observation.

20. Lankester Edwin, 1848. « *The correspondence of John Ray : consisting of selections from the philosophical letters published by Dr. Derham, and original letters of John Ray in the collection of the British Museum* ». London, Ray Society, p. 193.

21. Hans Sloane, 1694. « *An Account of a Prodigiously Large Feather of the Bird Cuntur, Brought from Chili, and Supposed to be a Kind of Vultur; and of the Coffee-Shrub* ». The Royal Society. Philosophical Transactions, février 1694, n° 208 (n°7) : 61-64. La planche hors texte sur le café est parfois située après la page 64, parfois après la page 203. Une planche d'herbier de *Coffea arabica* est toujours conservée dans l'herbier Sloane avec l'étiquette « *from Moca in*



Figure 6 : Gravure d'un rameau de caféier par Nicolas de Blégnny 1683 (à droite).

Pour rappel : la gravure d'Alpini de 1592 (à gauche, et inversée).

Nicolas de Blégnny, 1687. « *Le bon usage du thé, du caffè et du chocolat pour la preservation & pour la guerison des maladies* ». Paris, Chez Estienne Michallet. Page 86. Exemplaire numérisé : Gallica / FR-BnF, département Sciences et techniques, S-14830. Les baies de café ont été ajoutées à l'« archétype pictural » d'Alpini.

une description détaillée de l'échantillon et un premier dessin, Hans Sloane ne propose aucune nouvelle hypothèse sur la classification de la plante, et ce, probablement car l'échantillon sec limite les analyses, mais surtout l'*exsicata* ne possède aucune fleur.

La publication de Sloane reste un temps assez peu connue. La langue anglaise n'est pas encore une langue internationale, mais c'est probablement les hostilités anglo-françaises qui débutent dans les années 1688 qui limitent la diffusion de la revue en France. L'abbé Bignon (1662-1743), membre de l'Académie des Sciences et secrétaire de la bibliothèque du Roi, correspond d'ailleurs à ce sujet en 1709 avec Hans Sloane, alors secrétaire de la Royal Society, afin de l'aider à lui procurer une

---

*Arabia felix* by Mr Clive », British Museum, H.S. 8 folio 93. Dandy, J. E., 1958. « *The Sloane herbarium : an annotated list of the Horti sicci composing it; with biographical details of the principal contributors* ». London, British Museum, p. 114.

collection complète des *Philosophical Transactions*<sup>22</sup>, là où se trouve la gravure de l'*exsicata* du Yémen.

Pour les botanistes, la situation est donc toujours relativement insupportable. La boisson se « démocratiser », mais le café connu uniquement pas ses semences résiste à toute classification botanique<sup>23</sup>.

L'anglais Richard Bradley et le français Antoine de Jussieu (1686-1758) s'en font d'ailleurs l'écho. Ces deux botanistes en parlent en connaissance de cause puisqu'ils seront parmi les premiers à observer et décrire des plants vivants : Bradley lors de sa visite des serres d'Amsterdam en 1714 et Antoine de Jussieu qui va réceptionner un caféier offert par les Néerlandais à Louis XIV, également en 1714<sup>24</sup>. Dans une lecture à l'Académie des sciences le 4 mai 1715 et après une lecture du Sieur Cassini sur la planète Saturne, Jussieu indique : « Depuis environ 60 ans que le Caffé est connu en Europe <peu> de gens en ont écrit sans connaître son origine, que si j'entrepris < ce jour > d'en donner l'histoire sur les Relations qu'ils nous en <ont> laissées, je ne serois que confirmer un nombre d'erreurs si grandes <qu'un> seul Mémoire ne seroit pas suffisant pour les toutes rapportées. Incertain comme eux de la nature de la plante qui le porte, ou < ??>rois les descriptions qu'ils nous en ont donné ou je laisserois < ??> le Public dans le doute de savoir si elle constitue un genre particulier de plante comme Mr Ray et Dale l'ont voulu. Si c'est un as< ??> ait beaucoup de rapport avec le fusain comme l'ont prétendu c< ??> et en ont parlé après Rauwolf, Prosper alpin et les Bauhins <en font> une plante rampante semblable à un lizeron comme l'a <prétendu> Bernier, ou une plante Legumineuse telle que la petite féve <selon> l'opinion la plus commune. Mais comme l'autorité des auteurs qui n'ont pas vû les <caffés> n'est pas décisive en fait d'histoire naturelle, et que l'académie <est en> possession de n'établir ses progrez que sur un examen scrupuleux>. La nature même sur des faits averez et sur des Expériences <nous> pouvons regarder comme imparfaites, toutes les descriptions du <Caffé qui> ont paruës jusqu'icy, depuis qu'il nous a été permis d'en faire <une> d'après l'arbre même que nous possedons aujourd'huy dans le jard<in> Royal »<sup>25</sup>.

## 1.2 – L'arrivée du caféier dans les serres d'Amsterdam

Les histoires sont surabondantes sur l'arrivée du caféier à Amsterdam mais les chercheurs ne citent jamais leurs sources d'archives, seulement des imprimés plus accessibles qui ancrent souvent leurs données dans des ouvrages et chroniques du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les contradictions

22. G. Bonno, 1948. « La culture et la civilisation britannique devant l'opinion française de la Paix d'Utrecht aux Lettres Philosophiques ». Philadelphie. Transactions of the American Philosophical Society. Vol. 38 (part 5), p. 123.

23. Cette situation de « connaissance hétérodoxe » est très classique pour la période. Certaines plantes sont très connues en Europe par leurs semences ligneuses ou leur bois (qui résistent facilement aux voyages) mais inconnues pour leurs autres particularités en tant que plante (morphologie générale, fleurs, etc.).

24. Les Néerlandais en Asie et les botanistes et jardiniers de l'*Hortus medicus* l'observeront également mais n'en donneront aucune description détaillée (cf. infra).

25. Notre transcription faite sur un registre numérisé n'a pas permis d'identifier tous les mots cachés par la reliure. Académie Royale des Sciences. « Procès-verbaux de l'Académie des Sciences ». Séance publique du samedi 4 mai 1715. Registre 34 de l'année 1715, F°98v-F°102v. FR- BnF-ark:/12148/bpt6k55710f.

et imprécisions y sont constantes, relayées par les encyclopédies et les ouvrages de vulgarisation. Le caféier arrive parfois en droiture du Yémen, parfois du Malabar, parfois de Ceylan, s'arrête parfois lors de son transfert à la ville du Cap. De fortes ruptures linguistiques existent également entre historiens européens à partir du XVIII<sup>e</sup>. Les sources imprimées semblent relativement concordantes en revanche sur les protagonistes. L'extrait suivant semble (après vérification et croisement des sources) également cohérent sur les dates avancées et le plus complet : « *La première impulsion sur le café pour les Indes orientales néerlandaises ... (après le succès d'un test à Ceylan, le gouvernement des Indes a été invité par écrit à continuer à cultiver le café sur les terrains de la Compagnie) – s'est produite en 1696, quand Adriaan van Ommen, commandant du Malabar, à la demande de Nicolaas Witsen, maire d'Amsterdam et co-directeur de la VOC, envoya quelques plantes à Batavia lesquelles furent cultivées sur la plantation adjacente Kedawoeng du gouverneur général Willem van Outshoorn. Malheureusement, cette première importation a été perdue en raison d'une inondation en 1699. En 1699, Hendrik Zwaardcroon apporta de nouvelles plantes à Java, lesquelles poussèrent très bien et devinrent les plantes mères pour la culture du café aux Indes Orientales, dont la culture à Java sous Van Hoorn a commencé sérieusement en 1707 à la demande des XVII Seigneurs* »<sup>26</sup>. Et nous savons par ailleurs que la première vente officielle du café produit en Indonésie sera effectuée en 1711<sup>27</sup>.

Pour l'arrivée du café dans les serres d'Amsterdam, les données historiographiques convergent sur l'année 1696, date des premières plantations effectuées en Indonésie à partir de plantes cultivées sur la côte ouest indienne (Malabar) dans des jardins coloniaux néerlandais. C'est le commissaire du Malabar, Hendrick Zwaerdecroon, qui est chargé des envois à Joan van Hoorn (1653–1711) futur gouverneur général des Dutch East-Indies, à Batavia. C'est d'ailleurs durant son gouvernement (1704-1709) que des envois complémentaires de caféiers seront effectués en 1706<sup>28</sup>. A Amsterdam, c'est Nicolaas Witsen (1670-1717), directeur de la VOC (Vereenigde Oost-Indische Compagnie) qui est le donneur d'ordre<sup>29</sup>.

Mais que disent les sources contemporaines des événements à Amsterdam ? Créé en 1682<sup>30</sup>, l'*Hortus medicus* d'Amsterdam, va devenir un lieu très dynamique où les botanistes vont réceptionner, cultiver et étudier de nombreuses plantes exotiques provenant des colonies néerlandaises et d'échanges européens. Dans le plan dressé du jardin dans

---

26. W. K. Huitema, 1935. « *De bevolkingsofficultuur op Sumatra* ». Huitema cite ici l' « *Encyclopaedic van Nederlandsch Indig* », II (1918) : 385, dans lequel il y a une erreur manifeste sur le nom : « Willem van Outshoorn » doit être corrigé en Willem van Hoorn. <https://core.ac.uk/download/pdf/132775902.pdf>.

27. Premières ventes de café en 1723 et 1724 voir Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12(3/4), 228-261.

28. F. de Han, 1910. « *Priangan, de Preanger-Regentschappen onder het Nederlandsch bestuur tot 1811* ». [Batavia] : Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. Vol. 1 : 118-119.

29. Il fut également bourgmestre d'Amsterdam en 1682, 85, 88, 90, 93, 95, 96, 98, 99, 1701, 02, 04, 05, et directeur du jardin de plantes médicinales de la ville : l'*Hortus medicus*. Johan E. Elias, 1963. « *De Vroedschap van Amsterdam, 1578-1795* ». Amsterdam, N. Israel. Biographie de G. Pancras, vol. 1, p. 544-545. [exemplaire numérisé : <http://resources.huygens.knaw.nl/>].

30. D.O. Wijnands, 1987. « *The Hortus medicus Amstelodamensis – its role in shaping taxonomy and horticulture* ». The Kew Magazine, 4 : 78-91.

son état de 1685 et publié en 1693 (fig. 8), on voit des châssis et des serres adaptées à la culture des plantes thermophiles et spécialement des « *endroits pour l'été et l'hiver où se trouvent les plantes des Indes orientales et occidentales qui sont cultivées à l'aide du feu* » comme l'indique la légende de la gravure<sup>31</sup>. En 1689, le premier catalogue du jardin indique près de 2 200 taxons<sup>32</sup>. Les conditions semblent idéales pour certaines plantes tropicales car on y cultive notamment des bananes (« *bacoven* ») et des papayers ; mais nulle trace de caféier. Les deux botanistes, Jan Commelijn (1629-1692) et Gaspard Commelijn (1668-1731), oncle et neveu, travailleront successivement dans l'*Hortus* et auront une intense activité éditoriale. Dès 1686, le jardin se dote également d'illustrateurs dont le premier et le plus célèbre est Jan Moninckx (ca1656-1714), en appui pour la réalisation des gravures des ouvrages botaniques des Commelijn. L'ensemble des aquarelles réunies dans les 8 registres de cette période, dit Atlas Moninckx ne contient pourtant aucune illustration sur le café<sup>33</sup>.

La première mention identifiée se trouve dans un Catalogue du jardin publié en 1698 par Gaspard Commelijn, ce dernier ayant intégré l'équipe de l'*Hortus* en septembre 1696. Le passage au numéro 329 du catalogue est très court : « *JASMINUM ARABICUM CASTANÆ FOLIO, FLORE ALBO ODORATISSIMO ; CUIUS FRUCTUS COFFY in Officinis dicuntur nobis. Bon five Ban Alp. de plant. Ægypt. Belg. Coffy Boom* »<sup>34</sup>. Ce catalogue de 403 entrées, ne cite d'ailleurs que les espèces à usage phytothérapeutique. Les magnifiques ouvrages des Commelijn sur les nouvelles plantes exotiques édités ultérieurement ne parlent étonnamment pas du café<sup>35</sup>. Pourquoi ?

Si nous nous replaçons dans le contexte de l'*Hortus* pour la période 1686-1710, ce sont tout simplement des centaines d'espèces exotiques qui arrivent de toutes les parties du monde. L'Afrique du Sud y tient une place de choix (50 % des introductions) car la colonie du Cap y est très dynamique et elle regorge de plantes aux formes nouvelles et étonnantes (succulentes, cactiformes, floraisons remarquables)<sup>36</sup>. L'acclimatation de ces nouvelles espèces est également facilitée au regard du contexte climatique sud-africain de type méditerranéen par rapport à des espèces

---

31. Caspar Commelin, sr, 1693. « *in Beschrijvinge van Amsterdam* ». Amsterdam. Edité à titre posthume, l'ouvrage est du frère de Jan Commelijn (Caspar senior), et non de Gaspard de l'*Hortus*.

32. Jan Commelijn, 1689. « *Catalogus plantarum Horti medici Amstelodamensis pars prior* ». Amstelodami.

33. Voir le travail remarquable de Wijnlands sur l'étude et l'identification des espèces végétales de l'Atlas Moninckx et des espèces décrites par les Commelijn. D.O. Wijnlands, 1983. « *The Botany of the Commelins* ». Rotterdam: A. A. Balkema, Salem, NH: MBS.

34. Caspari Commelin, [1698]. « *Horti medici Amstelaedamensis plantarum usualium catalogus* ». Amstelodami. Au numéro 329, page 72. La date de l'ouvrage n'apparaît que dans l'avis au lecteur (non paginé) : janvier 1698.

35. J. Commelin & al, 1697-1701. « *Horti medici amstelodamensis rariorum tam Orientalis : quàm Occidentalis Indiæ, aliarumque peregrinarum plantarum, magno studio ac labore, sumptibus Civitatis amstelodamensis, longâ annorum serie collectarum, descriptio et icones ad vivum æri incisæ* ». Amstelodami : apud P. & J. Blaeu, nec non Abrahamum à Someren. 2 volumes.

36. La colonie Du Cap est néerlandaise depuis 1652 (Jan van Riebeeck) et un nombre considérable d'espèces végétales sud-africaines parviendront ainsi aux Provinces-Unies.

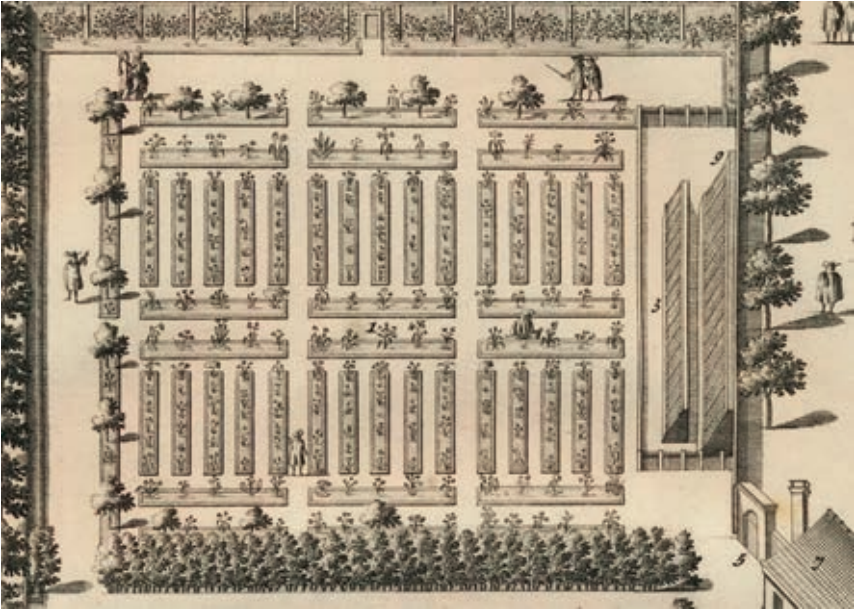


Figure 7 : Détail d'une gravure montrant au n° 9 (à droite) les serres de l'*Hortus medicus* d'Amsterdam en 1693

Commelin, Casparus, 1693. « *Beschryvinge van Amsterdam, ...* ». Amsterdam, Voor Wolfgang, Waasberge, Boon, van Someren en Goetmals. Exemplaire numérisé : <https://www.catawiki.com/fr/l/32444383-pays-bas-amsterdam-casparus-commelin-hortus-medicus-gast-huys-t-huys-zitten-weduwen-hoff-diakene-oude-vrouwen-huys-1693>. Note : Traduction de la légende pour les numéros visibles sur la figure : 3 Bacs à germer ; 9 Endroits pour l'été et l'hiver où se trouvent les plantes des Indes orientales et occidentales qui sont cultivées à l'aide du feu ; 5 La porte [du jardin] ; 7 Maison du jardinier.

strictement tropicales ou équatoriales<sup>37</sup>. Les nouvelles plantes et semences reçues des colonies sont cultivées, puis minutieusement étudiées, comparées, décrites puis illustrées. Sans même compter les envois qui n'ont pas réussi, botanistes et jardiniers devaient être submergés. Le caféier n'est alors peut-être qu'une espèce parmi d'autres ? Les Commelijen sont probablement accaparés par la publication de la flore de Rheedé sur le Malabar indien (12 volumes)<sup>38</sup> parmi d'autres projets, et pour lesquels

37. Nombres d'espèces végétales introduites et décrites par les Commelijen entre 1685 et 1710 à l'*Hortus medicus*. Données extraites de Wijnands 1983, Op. Cit. (Europe et Méditerranée et Proche-Est : 57 plantes ; Asie et Inde : 36 ; Japon : 2 ; Amérique-du-Nord : 10 ; Amérique-du-Sud et Centrale : 57 ; Caraïbes : 30 ; Afrique et Macaronésie : 23 ; Afrique du Sud-Cap : 227). L'Afrique du Sud représente 51,4 % des introductions. Ces chiffres ne prennent pas en compte les échecs.

38. Hendrik van Reede tot Drakestein, 1678-1703. « *Hortus Indicus Malabaricus : continens regni Malabarici apud Indos cereberrimi omnis generis plantas rariores, Latinas, Malabaricis, Arabicis, Brachmanum caractereibus hominibusque expressas ...* ». Amsterdam, 12 volumes.

on peut également citer l'implication de Gaspard pour les commentaires sur les plantes du livre de Maria Sibylla Merian (1647-1717), *Metamorphosis insectorum surinamiensium*, après son séjour au Suriname (1699-1701)<sup>39</sup>. Nous savons également que Commelijn prévoyait l'édition de certains volumes qui n'ont jamais vu le jour<sup>40</sup>. Le café aurait donc pu y figurer. D'autres raisons peuvent éventuellement être évoquées. Quand le botaniste Rumphius (Georg Everhard Rumpf, 1627-1702) revient de son séjour asiatique à Ambon, ses manuscrits – malgré le vif intérêt de plusieurs éditeurs – seront mis sous embargo par les XVII Seigneurs de la VOC entre 1700 et 1702<sup>41</sup>. Les données qu'il contient sont jugées « trop sensibles ». Le caféier aurait-il pu subir le même sort ?

Le court extrait numéro 329 de mai 1698 sur le café est malgré tout très informatif. Mais de quoi précisément nous parle Gaspard Commelijn : du café vendu dans les officines ou du caféier cultivé dans les serres ? L'information est à décoder minutieusement. Un botaniste est intervenu pour proposer une place à l'espèce caféier dans la classification botanique et pour créer un nouveau nom que nous pourrions traduire par : jasmin d'Arabie, à feuilles en forme de noisetier<sup>42</sup>. Un nouveau rapprochement taxonomique est donc proposé : c'est un jasmin<sup>43</sup>. En général, cela se fait avec un nouvel échantillon ! Le nouveau nom créé est tout à fait cohérent avec les connaissances botaniques de l'époque. Le critère distinctif est explicité : « fleur blanche et odorante », caractéristiques pour rapprocher notamment le caféier aux plantes odorantes du genre *Jasminium*. La suite de l'information indique la référence de la première description du café qui est effectivement celle d'Alpini dans son ouvrage *De plantis Aegyptium liber*, où le café portait alors le nom de « bon », mais le genre fusain auquel Alpini l'avait rapproché est rejeté.

L'information la plus intéressante réside dans l'observation des fleurs mais surtout du constat de leur fragrance « *odoratissimo* ». L'évidence est sous nos yeux : un caféier a bien fleuri à Amsterdam à l'*Hortus medicus* avant janvier 1698 et a permis à Commelijn une création nomenclaturale, même si nous ne pouvons exclure que des informations sur les floraisons *in natura* soient parvenues en provenance de Moka ou de Batavia<sup>44</sup>. Les diverses données compilées sur le cycle de la plante indiquent que de

---

39. Maria Sibylla Merian, [1705]. « *Metamorphosis insectorum surinamiensium. Ofte verandering der Surinaamsche insecten. Waar in de Surinaamsche rupsen en wormen met alle des zelfs veranderingen na het leven afgebeeld en beschreeven word.* ». Amsterdam, Voor den auteur, als ook by G. Valck. Voir les conditions de son voyage et de son séjour dans la préface. Edition en français, augmentée, en 1771.

40. Wijnands, 1983. « *The Botany of the Commelins* ». Op. Cit.

41. P. Baas & J. Veldkamp, 2014. « *Dutch pre-colonial botany and Rumphius's Ambonese Herba* ». *Allertonia*, 13, 9-19.

42. La traduction actuelle par un botaniste pour « *Castanea* » serait : chataignier. Dans le contexte de cette époque, il s'agit ici du « noisetier », information par ailleurs confirmée ultérieurement par Bradley qui avait assisté aux leçons de Gaspard Commelijn en 1714.

43. Ce qui suivant la nomenclature actuelle est évidemment faux.

44. Sur la couleur des fleurs de café, une information pertinente avait été publiée par Dufour en 1671 (Op. Cit., p. 22 : « *blanchâtre* »), mais elle ne semble pas avoir été reprise ultérieurement. L'information provenait d'un médecin arabe dans un texte de Pococke (1604-1691) édité en 1659 à Oxford. En revanche, rien n'était connu à notre connaissance sur l'odeur de la fleur. Edward Pococke, 1659. « *The Nature of the Drink Kauhī, or Coffe, and the Berry of which it is made, described by an Arabian Phisitian* ». Oxford, Henry Hall. Il s'agit d'un texte de Dā'ūd ibn 'Umar al-Antākī, également appelé David d'Antioche.



jeunes arbustes issus de semences peuvent fleurir dès leur seconde année (ce qui reste exceptionnel *a priori* à l'époque en condition *ex situ*). Etant donné que ce sont des arbustes qui ont été introduits dans les serres, la floraison peut donc intervenir presque immédiatement. Sans en être une preuve, l'indice converge avec les données de la littérature pour une introduction en 1696 d'au moins un jeune plant qui a rapidement fleuri. Rigoureusement nous ne pouvons exclure d'autres introductions antérieures.

Une confirmation indirecte est apportée par un envoi de plantes des Provinces-Unies vers le Plateau des Guyanes en 1700 (voir infra). L'absence d'informations ultérieures sur des caféiers à Amsterdam avant 1706, indique peut-être la mort des plantes (voir infra). Des caféiers auraient donc été présents dans les serres de l'*Hortus* entre 1696 et 1700.

Grâce à des archives manuscrites, nous savons que deux pieds de caféiers furent envoyés dans la serre d'Amsterdam en 1706<sup>45</sup>, sous l'impulsion et les ordres de Nicolaes Witsen (1641-1717), bourgmestre d'Amsterdam et l'un des directeurs de la VOC. Son intervention n'est pas surprenante dans ce champ d'activité puisqu'il fut également à l'origine de la création du jardin<sup>46</sup>. Et en 1711, l'apothicaire-collectionneur anglais James Petiver (ca1663-1718) en voyage aux Provinces-Unies est admiratif de la réussite de cette culture. Il écrit à un de ses amis : « *Je ne dois pas omettre de vous dire que j'ai vu là-bas un caféier avec près de 2 livres de fruits mûrs dessus, une vue non moins délicieuse qu'incroyable* »<sup>47</sup>. En 1714, une délégation néerlandaise chargée de convoier un pied de café en 1714 à Louis XIV, informe M. Jean de La Roque (1661-1745) qui rapporte : « *Le Hollandais, chargé de la conduite de l'arbre de café [...], nous dit, qu'il y a dans le Jardin des plantes de la ville d'Amsterdam un grand arbre de cette espèce, dont la hauteur, pour nous servir de ses termes, égale celle du second étage d'une maison, avec une grosseur proportionnée. Ce grand arbre vient originairement d'Arabie, il y fut pris fort jeune et transporté à Java, d'où après quelque séjour, il est enfin venu en Hollande où il a parfaitement réussi* »<sup>48</sup>.

Les mentions de caféiers trouvées dans le corpus scientifique contemporain néerlandais concernent le jardin de l'Université de Leyde. Son catalogue est publié en 1710 par le médecin et professeur Herman Boerhaave (1668-1738). L'extrait est également très court : « *Jasminium castanea ; folio flore odoratissimo rubro ; fructu, qui Coffe, duro. Comm.* »<sup>49</sup>. Boerhaave reprend la nomenclature de Commelijn, mais celui-ci innove car il précise que les feuilles des fleurs (« *folio flore* » : les pétales) sont « *rubro* » : rouges. Est-ce une erreur éditoriale ou celle du botaniste car

---

45. F. de Haan, 1910. « *Priangan, de Preanger-Regentschappen onder het Nederlandsch bestuur tot 1811* ». [Batavia] : Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, Volume 1 : p. 119.

46. Ce sont les bourgmestres d'Amsterdam qui sont les « directeurs-superviseurs » du jardin. Les Commelijn, et d'autres, n'en furent que des directeurs techniques placés sous leurs ordres.

47. Lettre de Petiver à Patrick Blair du 12 février 1712. UK-BL-Sloane Ms 3338, fol. 28v : « *I must not omit to tell you I saw there a Coffee tree with had near 2 pounds of ripe Fruit on it a sight no less delightfull then amazing* ».

48. Jean de La Roque, 1715. « *Voyage ...* ». Op. Cit., p. 401.

49. Hermanno Boerhaave, 1710. « *Index plantarum quae in Horto academico Lugduno Batavo reperiuntur* ». Lugduni Batavorum : Apud Cornelium Boutestein, p. 250 [au numéro n° 9].

les fleurs de café sont blanches ? Apparente contradiction, car nous y voyons plus simplement une logique de botaniste, car il signale peut-être et simplement une tonalité de couleur qui apparaît effectivement sur les fleurs âgées du café (elles sont marquées de brun), caractéristique qui permet une distinction avec d'autres espèces de jasmins à fleurs totalement blanches ou jaunes (pour la toute petite dizaine d'espèces de plantes assimilées à des *Jasminium* et cultivées à l'époque aux Pays-Bas). Dans la seconde description ultérieure de 1727 qu'il fera des fleurs de café, Boerhaave supprimera cette remarque<sup>50</sup>.

En 1712, le célèbre éditeur et géographe de Leyde, Pieter van de Aa (1659-1733), publie lui-même un ouvrage touristique sur sa ville où il y décrit l'Université et son jardin botanique qui était connu à travers l'Europe notamment par sa galerie remplie de curiosités. S'il nous propose en les recopiant le catalogue de la galerie, son commentaire sur le jardin lui-même se limite à dire : « *Le Jardin Botanique de l'Academie y est d'autant plus considerable que quoi qu'il soit dans un Pays plus septentrional que beaucoup d'autres de l'Europe on ne laisse pas d'y voir des Simples des plus rares de l'Orient de l'Occident & du Midi [...] On y entretient avec beaucoup de soin et d'application les Plantes des Simples qu'on y apporte des deux Indes. Il y a à droite en entrant dans le Jardin une longue Serre pour les Plantes qui ne peuvent résister au froid* »<sup>51</sup>. Le caféier n'est même pas évoqué. Même un autre jasmin d'Arabie, grande fierté du jardin de Leyde qui y est multiplié avec succès ne sera pas mentionné<sup>52</sup>. C'est en 1720, que Boerhaave donnera enfin, en latin, quelques informations hélas non datées sur le transfert du caféier. Boerhaave nous confirme l'importation d'Indonésie et les protagonistes mais ne donne aucune date<sup>53</sup>.

Une première synthèse de ces données permettent de dégager deux importations distinctes dans le temps, toutes deux en provenance de Batavia. Une première introduction ca. 1696 n'a laissé qu'une trace éphémère dans un catalogue floristique. La seconde concerne l'année ca. 1706 dont Boerhaave fait l'exégèse. Ces deux séquences semblent confirmées par d'autres sources d'archives issues cette fois-ci des « papiers » de la VOC<sup>54</sup>. Dans les deux cas, ces introductions sont liées aux dynamiques coloniales de la VOC à Java, et à la manœuvre des bourgmestres d'Amsterdam qui cumulaient direction du jardin d'Amsterdam et une place dans le conseil des XVII Seigneurs. C'est en consultant les ouvrages du botaniste anglais Richard Bradley que nous allons enfin trouver des informations complémentaires sur la culture du café dans les serres de l'*Hortus medicus*.

---

50. On peut aussi penser à une erreur d'impression : le terme « *rubro* » devant être plutôt rattaché au « *fructu* », au fruit ; mais dans ce cas l'information aurait alors été conservée entre les deux publications.

51. Pieter van der Aa, 1712. « *Les Délices de Leide. Une des célèbres villes de l'Europe* ». A Leide, Vander Aa, p. 75-76.

52. Bradley évoque d'ailleurs ce jasmin : « *Ce fut ici [Hortus de Leyde] que j'ai trouvé la plus grande quantité de cet extraordinaire, le Jasmin d'Arabie, dont les fleurs surpassent toutes les autres par leur odeur* ». Bradley 1721, p. 188, voir annexe 6.

53. Herman Boerhaave, 1720. « *Index alter plantarum quae in horto academico Lugduno-Batavo aluntur* ». 1720. Leyden, P. vander Aa. Vol. 2 : p. 217.

54. Il faudrait toutefois vérifier ces dates qui peuvent correspondre aux ordres donnés par la VOC pour le transfert, et non aux dates d'arrivée des envois à Amsterdam. Le retour aux sources primaires est là encore indispensable.

### 1.3 – Richard Bradley, premier professeur de botanique à Cambridge

Richard Bradley (1688-1732), botaniste anglais est plus connu par son impressionnante activité éditoriale, et notamment ses ouvrages de jardinage, que par ses contributions scientifiques<sup>55</sup>. Ces dernières ont été toutefois et heureusement réévaluées dans les années 1950<sup>56</sup>. On connaît peu sa jeunesse, mais il semble qu'il se soit intéressé dès l'enfance au jardinage. Sa vie personnelle semble constamment polluée par ses problèmes d'argent<sup>57</sup> et ses ouvrages semblent être une de ses seules ressources financières. Il fut le premier professeur de botanique à Cambridge mais sans aucune gratification. On connaît aussi de lui un certain nombre de courriers autographes actuellement conservés dans le fonds Sloane<sup>58</sup> de la British Library (Sloane fut d'ailleurs un de ses correspondants)<sup>59</sup>. C'est ce corpus épistolaire qui a permis de mieux connaître Richard Bradley et de comprendre son voyage aux Provinces-Unies en 1714, grâce principalement aux travaux de Frank Egerton<sup>60</sup>.

Fin observateur, en lien avec la communauté scientifique de son temps et proches de nombreux collectionneurs et jardiniers, intégré à la République des Lettres, Bradley nous apporte quantité d'informations sur les plantes mais par une approche expérimentale plus proche des sciences de l'ingénieur que des démarches classificatoires ou thérapeutiques des taxonomistes ou médecins de son temps<sup>61</sup>. En 1712, il intègre la Royal Society, protégé par James Petiver. Même si ses ouvrages seront souvent réédités jusqu'à la fin de l'Ancien Régime<sup>62</sup>, il laisse à son décès une épouse sans argent.

Passionné de *naturalia*, James Petiver voyagea aux Pays-Bas en 1711<sup>63</sup> ce qui lui permit d'entrer en contact avec les scientifiques néerlandais comme Gaspard Commelijn, Boerhaave ou Ruysch. Et c'est sous l'initiative de Petiver et muni de ses recommandations que Richard Bradley va

---

55. John Edmondson, 2002. « *Richard Bradley (c. 1688–1732): an annotated bibliography, 1710–1818* ». Archives of Natural History, vol. 29 (2) : 177-212.

56. H. Hamshaw Thomas, 1952. « *Richard Bradley, an Early Eighteenth Century Biologist* ». Bulletin of the British Society for the History of Science, Vol. 1 (7) : 176-178.

57. Il risque même la prison pour dettes en 1717, sauvé par un de ses amis. Stuart Max Walters, 1981. « *The Shaping of Cambridge Botany* ». Cambridge University Press, p. 21.

58. Le fonds Sloane est conservé à la British Library, et au British Museum pour ses collections. Voir notamment Edward John Long Scott & Samuel Ayscough, 1904. « *Index to the Sloane manuscripts in the British Museum* ». London, British Museum. Voir notamment p. 73 pour les lettres de Richard Bradley.

59. Frank Egerton, 1970. « *Richard Bradley's Relationship with Sir Hans Sloane* ». Notes and Records of the Royal Society of London. Vol. 25 (1) : 59-77.

60. Frank Egerton, 1970 (Op. Cit.) et Frank Egerton 2006 (note infra).

61. Elles ont permis par exemple de mieux comprendre ce scientifique, fin observateur et expérimentateur, plus intéressé à la croissance et au développement des plantes, à la circulation de la sève, et aux phénomènes de reproduction végétale qu'aux questions nomenclaturales. Ses travaux originaux vont donc toucher des domaines variés. Il est en correspondance avec de nombreux collectionneurs de plantes. Voir le bilan de son action scientifique et agronomique dans Frank Egerton, 2006. « *A History of the Ecological Sciences, Part 20: Richard Bradley, Entrepreneurial Naturalist* ». Bulletin of the Ecological Society of America, vol. 87 (2) : 117-127.

62. Par exemple en français : Richard Bradley, 1783. « *Calendrier du jardinier avec la description d'une bonne serre...* ». Nouvelle édition, Paris, Lamy.

63. Charles E. Jarvis & Richard Coulton, 2020. « *A Chronology of the Life of James Petiver (ca 1663–1718)* ». Royal Society Journal of the History of Science. Notes Rec. 74 (2) : 183-187.

se déplacer aux Provinces-Unies en 1714. Un des objectifs est clair : échanger des *naturalia* et étudier des plantes.

#### 1.4 – Bradley et son voyage à Amsterdam

Richard Bradley, alors âgé d'environ 26 ans, arrive à Amsterdam le 9 mai 1714. A Leyde, il rencontre Boerhaave qui lui présente le jardin de l'Université et son nouveau catalogue de plante de 1710<sup>64</sup>. C'est donc probablement à Leyde qu'il observe pour la première fois un caféier. Mais c'est à l'*Hortus medicus*, accueilli par Frederik Ruysch (1638-1731)<sup>65</sup> et Gaspard Commelijn, qu'il va passer le plus clair de son temps à travailler : « *C'est avec difficulté (non pas avec mon grand talent en optique) que j'ai jusqu'ici conservé ma vue- les beautés chéries de ces Cabinets que j'ai vues suffisent à aveugler le monde. Le docteur Ruysch m'a, avec une pure bonhomie anglaise, donné plusieurs belles choses, et par ses faveurs répétées j'en attends encore davantage. Son fils est tout aussi chaleureux, et j'attends non seulement de partager sa collection, mais aussi d'autres à qui il m'adresse. Le Dr Commelin m'a généreusement donné la pleine commission de prendre ce que je pense approprié dans le jardin (de l'ortie au caféier), et je fais maintenant le meilleur usage de mon temps pour sécher toutes les plantes de cet endroit curieux.* »<sup>66</sup>. De l'ortie au caféier : c'est-à-dire de la plante la plus commune à la plus exceptionnelle.

Richard Bradley observe donc en 1714 à Amsterdam les deux plants introduits en 1706 qui sont hauts maintenant de « *17 pieds chacun* »<sup>67</sup> et dans un autre passage « *quelques-uns de ses arbres approchent les 18 pieds* »<sup>68</sup>. La serre est décrite par le même Bradley : « *Les caféiers d'Amsterdam, qui y prospèrent si bien, qu'ils apportent des fleurs et mûrissent des fruits chaque année, sont constamment conservés dans une serre en verre qui, autant que je puisse le deviner, mesure environ quinze pieds de long et environ douze pieds de large, la hauteur d'environ vingt pieds, le devant est tout en verre* »<sup>69</sup>. La serre mesure donc environ 16 mètres de hauteur et les caféiers, un peu plus de 15 mètres. Le caféier y est cultivé dans son propre espace<sup>70</sup>.

---

64. Lettre de Bradley à James Petiver du 9 juin 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol.52r.

65. Ruysch est professeur de botanique à Leyde, mais surtout un grand anatomiste célèbre à travers toute l'Europe pour sa collection de préparations anatomiques. Il laisse également deux albums manuscrits, les « *alba amicorum* », ses livres d'or (Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam, cotes : I.E. 20, 21). Il y a hélas un hiatus pour la période 1712 à juin 1715, voir Carlos Gysel, 1985. « *Jacques-Benigne Winslow et chirurgiens français chez Frédéric Ruysch* », Histoire des Sciences Médicales, vol. 19 (2) : 151-160. Le catalogue de son herbier indique le café sous le numéro 68, page 573 : « *Jasminum Arabicum, Lauri folio, cuius fructus apus nos Caffée dicitur Ac.R.S.* », « *Herbarium Ammanianum. Musei Imperialis Petropolitani. Petropoli* ». 1745. Vol. 2 (Pars 2) : 573.

66. « *Tis with difficulty (not with standing my great skill in opticks) that I have hitherto preserved my eyesight – the darling beauties of those cabinets I have seen are sufficient to blind the World. Dr.Ruysch has with a pure English good nature given me several fine things, & by his repeated favours I am still in expectation of more. His son is likewise as hearty, & I am not only in expectation of sharing his collection, but also of some others headdresses me to. Dr. Commelin has generously given me full commission to take what I think proper from the Garden (from the Nettle to the Coffee tree), & I am now making the best use of my time in drying all the plants of that curious place.* ». Voir Frank Egerton, 1970. Op. Cit.p. 58,

67. Bradley 1714, p. 7. Voir annexe 2.

68. Bradley 1718, p. 234. Voir annexe 4.

69. Bradley 1726, p. 349. Voir annexe 7.

70. Bradley 1726, p. 349. Voir annexe 7.

Intervenant comme intermédiaire entre son réseau à Londres et les collectionneurs néerlandais, Bradley va alors pouvoir échanger ou vendre/acheter des échantillons de curiosités mais également des plantes vivantes et des semences, comme avec le collectionneur anglais Thomas Fairchild (1667?-1729) qui va bénéficier de plusieurs nouveautés botaniques. Bradley prévoit de lui envoyer : « 20 nouvelles sortes d'aloès et autant de Ficoïdes et Cerei parmi eux est son arbre « diamant » bien-aimé avec quelques graines de cela, et de café, une tasse de Strip'd bays ...Je possède le Jasmin d'Arabie en fleur dans ma chambre et des aloès dans tous les coins »<sup>71</sup>. Dans un autre courrier à Petiver, on sait que l'envoi à Thomas Fairchild se concrétise comme il suit, avec « 13 sortes d'aloès et plusieurs autres raretés de ce genre qui sont toutes nouvelles en Angleterre et dans une petite fiole 3 baies de café qu'il doit couper avec soin, et mettre immédiatement les graines qu'ils contiennent – qui sont deux dans chaque [cerise]- séparément dans le sol à environ un pouce de profondeur, plongez les pots dans un lit chaud et donnez-leur peu d'eau, ils ne monteront [germeront] pas s'ils sont conservés jusqu'à l'année prochaine »<sup>72</sup>. L'envoi d'informations accompagnant les plantes est essentiel pour la culture des espèces nouvelles. Bradley les tient des jardiniers hollandais qui expérimentent plusieurs techniques de semis avec le café : « Je me souviens une fois que M. Cornelius<sup>73</sup>, le curieux jardinier de l'Hortus medicus à Amsterdam, a mis des graines de café dans un pot, qui se tenait à l'écart [des autres essais], et ils sont venus avec une aussi bonne apparence que n'importe lequel de ceux qui étaient élevés dans du lit d'écorce »<sup>74</sup>.

Bradley se confronte parfois à des échecs : « j'ai envoyé quelques baies [de café] fraîchement cueillies par la poste qui n'a pas été au-delà de quatre jours dans le passage pour Londres à un très grand artiste, elles ne devaient pas être faites pour pousser »<sup>75</sup>. Il en conclut, sur une règle qui au final sera la clé pour le transfert de nombreuses espèces tropicales à semences hétérodoxes tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il vaut mieux transférer de très jeunes plantes ou des semences à peine germées, plutôt que des graines : « Par conséquent, je pense que la meilleure voie de faire venir les Graines de Café que vous attendez est sur Terre [plantées dans de la terre et en pot], par Rotterdam ou Helvoet-Sluis, qui seront beaucoup plus tôt chez vous plutôt que par la Voie du Texel d'Amsterdam ; car parfois j'ai su qu'un navire avait passé deux mois dans le passage Amsterdam à Londres, par le Texel, et que les graines seraient tout à fait gâtées à ce moment-là »<sup>76</sup>.

Au-delà de la physiologie des semences et des conditions de transport, le facteur humain est également important. Pour ses envois vers Londres, Bradley a dû faire appel aux autorités municipales : « J'étais trois fois à bord du Vessell pour les plantes et le pilote ne les livrait pas, si bien que j'ai

71. Lettre de Bradley à James Petiver du 9 juin 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 53.

72. Lettre de Bradley à James Petiver du 13 juillet 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 60.

73. Il s'agit de Cornelis Vos qui sera jardinier en chef du jardin de 1709 à 1734. Sa position est importante puisqu'il est parfois remercié au même titre que Gaspard Commelijn pour l'envoi de plantes à d'autres jardins européens. Winjlands 1983, Op. Cit., p. 5. Remerciements par l'italien Tilli en 1723 (voir infra).

74. Bradley 1726, p. 608. Voir annexe 8.

75. Bradley 1726, p. 350. Voir annexe 7.

76. Bradley 1726, p. 350. Voir annexe 7.

*été obligé de m'adresser à Mon Bon Ami le bourgmestre Pancrass qui est Commissaire de ce Jardin et Président de la Stadhousse [conseil des Stathouders] pour donner des Ordres pour leur Livraison. Il était très mécontent des mauvaises manières du pilote et le Conseil envoya deux messagers avec le chef jardinier... ce qui fut fait une heure plus tard et le capitaine du navire fut sommé de comparaître ce jour devant les seigneurs»<sup>77</sup>.*

L'intervention des bourgmestres est ici probablement très intéressée car Bradley leur a offert des succulentes et peut-être d'autres promesses de plantes rares : « [ils] sont merveilleusement satisfaits et heureux des *Sedums* et du désir de garder correspondance avec moi »<sup>78</sup>. Le 16 juillet 1714, Bradley va faire parvenir à Londres: « un caféier avec plusieurs belles autres choses organisées pour Mr Fairchild consistant en 3 boîtes [probablement des semences] »<sup>79</sup>.

Parallèlement, Richard Bradley, toujours confronté à ses récurrents problèmes d'argent, et sans grande résistance face aux sollicitations de plusieurs hauts personnages qui croient avoir affaire à un médecin, va exercer illégalement la médecine aux Provinces-Unies en se faisant parvenir secrètement conseils et prescriptions médicamenteuses par Petiver, son ami apothicaire de Londres<sup>80</sup>. Bradley retourne à Londres fin octobre 1714. Son séjour aura duré un peu plus de 5 mois. Cette expérience au sein d'un des plus diversifiés jardins botaniques d'Europe le marquera profondément. Il écrit en 1726 : « et à juger d'après les jardins que j'ai vus en Europe de cet ordre, je dois rendre justice au jardin d'Amsterdam, qu'il surpasse tous les autres en variété de plantes curieuses et utiles, et de tous les coins du monde »<sup>81</sup>. Son second choix sera pour le Jardin du Roi de France, et son troisième pour celui de Leyde.

Le bilan de son voyage est important. Il aura renforcé les liens entre les collectionneurs anglais et néerlandais. Il ramène des herbiers, des échantillons, des dessins et de la documentation dont des dessins d'insectes tropicaux qu'il vendra à Londres. Le caféier et d'autres végétaux sont transférés en Angleterre. En 1716, il publiera, entre-autres, un des premiers traités monographiques sur les plantes succulentes dont beaucoup sont originaires d'Afrique du Sud et sont passées par Amsterdam<sup>82</sup>. L'influence de son voyage aux Pays-Bas y est patente. Son expérience amstellodamienne transparait d'ailleurs dans la plupart de ses ouvrages.

En dehors des correspondances contemporaines de son voyage de 1714, des informations tout à fait originales sur le café se trouvent dans plusieurs de ses ouvrages : les deux premiers correspondent aux deux monographies évoquées en début d'article (1714, 1721), les autres sont des textes ou chapitres inclus dans des ouvrages et traités plus généraux sur le jardinage et l'horticulture (1718, 1721, 1726). Devant la difficulté

77. Lettre de Bradley à James Petiver du 10 aout 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 66v.

78. Lettre de Bradley à James Petiver du 10 aout 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 66v.

79. Lettre de Bradley à James Petiver du 20 juillet 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 62.

80. Frank Egerton, F. (1970.). « *Richard Bradley's illicit excursion into medical practice in 1714* ». *Medical History*, 14(1) : 53-62. A cette époque, les botanistes sont à l'origine soit médecins soit apothicaires, et ont fait des études validés par des thèses. Ce qui n'est pas le cas pour Richard Bradley.

81. Bradley 1921 p. 187. Voir annexe 6.

82. Richard Bradley, 1716-1727. « *Historia plantarum succulentarum ...* ». London, Printed for the author.

d'accès à la première monographie et à la dispersion des chapitres, les textes ont été réunis, transcrits et annexés (n° 3 à n° 9). La rare édition non datée de ca1714 a également été annotée.

### 1.5 – *Bradley et sa première monographie sur le café (ca1714)*

Le premier titre monographique sur le café de Bradley, est non daté : « *Un bref compte rendu historique du café... à Amsterdam* ». Mais la page du titre est a priori explicite, « à Amsterdam », soit 1714<sup>83</sup>. La préface indique : « *Les pages suivantes ont été composées par M. Bradley à Amsterdam pour la satisfaction de certaines de ses connaissances en Angleterre, qui étaient curieuses d'avoir un compte exact du caféier* »<sup>84</sup>. Il est très probable que l'édition elle-même le fut en 1714 car la « *Préface au lecteur* » n'est pas de l'auteur mais elle est rédigée par l'éditeur. Bradley confirme cette date en 1726 dans un de ses autres ouvrages : « *mon traité du café publié en l'an 1714, quand j'étais en Hollande* »<sup>85</sup>. Est-ce absolument certain ?

L'ouvrage, présenté à la Royal Society, est inscrit sur le registre d'entrée à la date du 28 avril 1715 : « *M. Balle a présenté de la part de M. Bradley un compte-rendu imprimé sur le Café, avec la figure de la plante, ses fleurs et ses baies prises sur le vif* »<sup>86</sup>. Mr Balle est « *ce curieux Gentleman, Esq. Robert Balle* », membre de la Royal Society et qui est intéressé par le sujet car il détient des informations originales sur le café qu'il transmet d'ailleurs à Bradley<sup>87</sup>. Le dessin du rameau de caféier pris sur le vif est bien l'élément majeur de cette communication.

L'ouvrage est très rare. Seuls 3 exemplaires ont été localisés : un à la Royal Society de Londres<sup>88</sup>, un à la Library of Congress (Washington D.C.)<sup>89</sup> et un autre à la bibliothèque de l'Université de Sydney en Australie<sup>90</sup>. Sur deux des exemplaires consultés (Londres, Sydney), les gravures en taille douce ont été colorisées (sur l'exemplaire de Sydney, la gravure n'est pas entière). Les gravures ultérieures de caféiers des autres ouvrages de Bradley ne sont en revanche pas colorisées (voir infra). L'hypothèse que l'ouvrage ne fut pas proposé à la vente, que sa diffusion fut limitée et que son coût de production, avec sa planche colorisée, ait été supporté par l'auteur ou des amis a été émise par Thomas Hamshaw<sup>91</sup>. Mais rien

---

83. La plupart des auteurs consultés indique le livre à la date de 1715. Nous préférons retenir la date de 1714 suite aux arguments avancés.

84. Bradley 1714, préface. Voir annexe 2.

85. « *my Treatise of Coffee publish'd in the Year 1714* », Bradley 1726, p. 606. Annexe 8.

86. « *Mr Balle presented from Mr Bradley a printed account of Coffee, with the figure of the plant, its flowers and berry taken from the life* ». UK – Archives de la Royal Society – JBO/12/31, 1715

87. Robert Balle (ca. 1640-1734) est un marchand anglais qui rejoint la Royal Society en 1708. Il apparaît régulièrement dans les ouvrages de Bradley, comme souscripteurs, ou dans des dédicaces. Voir N. Fisher, 2001. « *Robert Balle, Merchant of Leghorn and Fellow of the Royal Society (ca. 1640-ca. 1734)* ». Notes and Records of the Royal Society of London, 55(3) : 351-371. Bradley lui dédicace certaines livraisons de son Histoire des plantes succulentes.

88. UK – Royal Society : 250 a 31.

89. US – Library of Congress. Rare Book/Special Collections Reading Room (Jefferson L J239) : SB269 .B66.

90. AUS – University of Sydney. Rare Books & Special Collections : General RB 4614.62

91. Hypothèse proposée par Thomas H. Hamshaw, 1952. « *Richard Bradley, an Early Eighteenth Century Biologist [Abstract]* ». Bulletin of the British Society for the History of Science. 1(7) : 177.

ne peux le confirmer et cela reste assez étonnant considérant les problèmes financiers systémiques de Richard Bradley.

En tout état de cause, l'ouvrage a circulé car une traduction française contemporaine signée «LR» et datée de 1715 en a été faite<sup>92</sup>. Celle-ci faisait partie du fonds documentaire d'Antoine de Jussieu. Étonnamment, Jussieu qui publie sur le café en 1715 ne cite pas l'ouvrage (voir infra). Le livre original de Bradley qui a dû rejoindre la France n'a en revanche pas été localisé<sup>93</sup>.

Que conclure au final sur la chronologie éditoriale de l'ouvrage ? Le catalogue de Londres retient la date de 1715, celui de Washington indique 1720 ?, et celui de Sydney 1714. Aucune information manuscrite ne permet de certifier la date d'édition, sachant que l'impression aurait pu s'étaler sur plusieurs mois. Il est donc très difficile de conclure sur les accords éditoriaux entre Bradley et l'éditeur/imprimeur, et sur l'ensemble de la réalisation, entre un texte clairement rédigé à Amsterdam en 1714 et envoyé à l'éditeur, l'impression des textes, la réalisation puis l'impression de la gravure, jusqu'à la colorisation finale probablement réalisée seulement en présence de l'auteur, donc fin 1714 ou tout début 1715 à Londres, Bradley étant le seul susceptible de maîtriser les couleurs à utiliser<sup>94</sup>.

D'autres pièces d'archives permettront peut-être de répondre à cette question de datation. Si cette date reste donc incertaine (fin 1714, peut-être premier trimestre 1715), l'ouvrage a été principalement écrit à Amsterdam en 1714 et les questions sur sa date (ses dates ?) d'impression, puis de colorisation sont – somme toute – moins fondamentales que le riche contenu des textes et la présence de la gravure (voir infra). Nous avons retenu arbitrairement la date de 1714 car l'œuvre date majoritairement de cette année (texte et dessin réalisés à Amsterdam). Les processus éditoriaux restent de toutes les façons particulièrement complexes à appréhender à cette période.

### 1.6 – Bradley, la peste et sa seconde monographie (1721)

Le second ouvrage de Bradley de 1721 n'est qu'une réédition légèrement modifiée et amendée du précédent avec un titre accrocheur sur la peste. Le format, la préface et la phrase conclusive ont changé. Le style a été toiletté. Quelques paragraphes ont été ajoutés et les vers d'un artiste supprimés. La gravure est différente : cette fois-ci ce n'est plus un simple rameau, mais un caféier qui a été représenté (fig. 2). Aucun des exemplaires consultés ne possède de gravure colorisée.

---

92. FR-Bibliothèque du MNHN – Ms 1156. Le manuscrit est relié avec deux feuillets du Nouveau Mercure de Trévoux du 11 juin 1711 (p. 175-178), portant une cantate de M. de La Mothe, intitulée « *Le Caffé* ». Le manuscrit a été acquis lors de la vente du fonds privé des Jussieu (« *Catalogue de la vente de la bibliothèque de Jussieu* », 1857, n° 4022). La gravure de Bradley 1714 n'a pas été reproduite. Vu sa qualité, la traduction a été faite très vraisemblablement par un francophone.

93. L'ouvrage n'apparaît pas, ni dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France, ni dans celui du Muséum National d'Histoire Naturelle où la traduction datée de 1715 est conservée. Les catalogues de vente des fonds Jussieu n'ont donné aucune piste positive.

94. Il est possible que la gravure ait été réalisée sans la présence de Bradley, car son titre indique « *the coffe tree* ». Le terme est souvent utilisé par Bradley avec une orthographe bien différente : « *coffee* ».



Bradley y ajoute des renseignements sur la torréfaction (un chapitre), mais – plus intéressant – il modifie quelques informations géographiques sur les importations de café entre le Yémen et l’Égypte. Entre 1714 et 1721, plusieurs ouvrages traitant des caféiers et de l’Arabie heureuse ont été publiés. Bradley insiste également sur le potentiel économique du café et sur son introduction effective dans les colonies néerlandaises. Il évoque le potentiel commercial de cette nouvelle culture pour les colonies anglaises de la Barbade et de la Caroline. Mais de manière générale, Bradley change peu son texte alors que les connaissances ont considérablement progressé depuis 1714, au risque de voir son ouvrage totalement dépassé. Les épidémies et la peste seront donc les sujets principaux de ses additions.

L’argumentation de Bradley sur le bénéfique du café en cas d’épidémie est assez surprenante. Il se limite en fait à deux points principaux : « *il est probable, si la vraie vertu et l’usage du café avaient été connus à Londres en l’an 1665, lorsque la peste y faisait rage, que le Dr Hodges et d’autres savants de cette époque l’auraient recommandé* ». Le second argument s’appuie sur des témoignages rapportés par des voyageurs : « *Et l’un d’eux [des hommes éduqués], dans une lettre pour moi, observe que dans certaines parties de la Turquie, où la peste est presque constante, elle est rarement mortelle dans ces familles qui sont assez riches pour profiter de l’utilisation gratuite du café, mais que les plus pauvres qui n’ont pas cet avantage, en échappent rarement* ». Ces éléments sont appuyés par une remarque non dénuée d’intérêt : « *Encore une fois, la même personne observe que le café n’est sujet à être détruit par aucun insecte, ou n’est sujet à pourriture, comme le sont la plupart des autres graines ou grains ; et donc, il conclut à juste titre, qu’il est d’une grande vertu et d’une grande utilité dans toutes les épidémies, qui sont supposées être causées par des insectes ou de l’air malsain* »<sup>95</sup>. La phrase de conclusion est d’ailleurs tout aussi étonnante pour un traité associant peste et café puisque Bradley y préconise une plante bien différente, la myrhe : « *Si la peste devait jamais entrer en Angleterre (ce que Dieu nous en préserve), je recommande à chaque personne, lorsqu’elle sortira, de mettre dans sa bouche un petit morceau de myrre, comme excellent conservateur pour éviter toute infection ; dont je traiterai plus largement dans un autre ouvrage* »<sup>96</sup>. Anachronisme probable, nous pourrions quand même parler de « publicité mensongère », Bradley n’en est pas à une petite forfaiture prête<sup>97</sup>.

Le constat n’est qu’apparent. Même si et sans conteste, Bradley exploite cette actualité marseillaise et la mémoire toujours vive des londoniens concernant la maladie qui avait dévasté la ville en 1665, il va publier en 1721 deux autres titres sur le sujet. Le premier est une traduction de documents contemporains français sur la peste à Marseille<sup>98</sup>. Le

95. Bradley 1721, p. 7-8. Voir annexe 3.

96. Bradley 1721, p. 34. Voir annexe 3.

97. Bradley échappera même à la prison pour ses récurrents problèmes d’argent avec les éditeurs, exercera la médecine aux Pays-Bas sans avoir fait d’études sur le sujet, et il utilise parfois un pseudonyme dans ses courriers pour se faire discret. F. Egerton 1970, Op. Cit.

98. Richard Bradley, 1721. « *An historical account of the plague at Marseilles. Giving a particular relation of all the different occurrences that happen’d during the visitation in that city by Marseille (France)* ». London : M. Billingsley, A. Dodd & J. Fox., 136 pp. Richard Bradley, 1721. « *The plague at Marseilles consider’d: with remarks upon the plague in general, shewing its cause and nature*

second présente les chiffres journaliers de mortalité de la population londonienne lors des événements de 1665, approche statistique éminemment moderne pour l'époque. En 1722, il poursuit également sur ce sujet des maladies, des contagions et des épidémies<sup>99</sup>. Bradley nous informe également qu'il était en contact direct avec des correspondants français du sud de la France (à « *Thoulon* ») qui lui avaient envoyé des semences de câpriers, espèce méditerranéenne dont il souhaitait étendre les cultures en Angleterre. Son projet fut interrompu par la peste qui s'éteint dans le sud de la France<sup>100</sup>.

### 1.7 – *Bradley et ses autres écrits sur le café (1718a, 1718b, 1721, 1726a, 1726b)*

Le dernier groupe d'ouvrages où Bradley évoque les caféiers sont ses écrits sur le jardinage et l'horticulture où ce dernier réserve souvent quelques chapitres à la culture d'espèces tropicales (ananas, goyaves, etc.) et aux serres. Bradley y fait systématiquement référence à son passage à Amsterdam en 1714, mais également aux retours d'expériences menées en Angleterre sur la multiplication des caféiers. Le corpus éditorial est assez difficile à suivre entre ses ouvrages, les livraisons imprimées régulières dont ces derniers sont constitués et leurs rééditions, sans compter les éditions étrangères<sup>101</sup>.

Les 5 extraits identifiés n'ont pratiquement jamais été exploités alors qu'ils contiennent des informations de tout premier plan sur la situation historique des implantations caféières dans les colonies, sur l'histoire des techniques d'horticulture et notamment sur les modalités de culture des caféiers dans les serres d'Amsterdam, informations *a priori* absentes des archives néerlandaises. L'ouvrage de 1718 contient également une 3<sup>e</sup> gravure sur le café (fig. 8). Ces données mériteraient d'ailleurs d'être revues en croisant les sources manuscrites de l'*Hortus* d'Amsterdam et celles provenant d'autres espaces européens où les caféiers ont été cultivés. La question du transfert de connaissances y est centrale et entremêlée entre réseau savant et réseau d'horticulteurs.

### 1.8 – *Bradley et ses trois gravures sur le café (1714, 1718 et 1721)*

Le corpus imprimé de Bradley contient donc 3 gravures différentes sur le café (fig. 1, 2 et 8), sans compter les éditions étrangères. La première gravure est un rameau (1714), la seconde comprend 3 dessins (1718) : un

---

*of infection, with necessary precautions to prevent the spreading of that direful distemper ... Also some observations taken from an original manuscript of a graduate physician who resided in London during the whole time of the late plague, anno 1665* ». London : W. Mear., 48 pp. Bradley avait des contacts avec des professeurs de Marseille. Il avait également projeté l'implantation en grand de câpriers en Angleterre. Voir Bradley 1726, Op. Cit., p. 338 (annexe 7).

99. Richard Bradley, 1722. « *Precautions against infection; containing many observations necessary to be consider'd at this time, on account of the dreadful plague in France. Also for preserving a good state of health among the people of Great Britain...* ». London : Thomas Corbett, 34 pp.

100. « [I] have naturalized the Caper to our Climate, with several other Plants of Use, but the Plague raging about Thoulon, I have not been able to get Seeds over to make the Caper as common in England as I design'd it ». Bradley 1726, annexe p. 338.

101. Annexes 4 à 8.



Figure 8 : Gravures d'une feuille, d'une fleur, d'un groupe de fruits et d'un rameau de café. Bradley 1718 et 1756 (édition française).

A gauche : Bradley 1718. Planche 1, après la préface Cf. texte annexe 5. A droite : Bradley R., 1756. « *Nouvelles Observations physiques et pratiques sur le jardinage et l'art de planter, avec le calendrier des jardiniers* ». Paulus-Du-Mesnil (Paris), Nyon (Paris), Hardy (Paris). Vol. 3, planche 1.

rameau, une feuille et un détail de la fleur et la troisième représente un arbuste (1721). Les dessins sont de même facture et ont été réalisés par Bradley lui-même selon ses propres mots de 1714 : « *Je l'ai moi-même conçu sur le vif* »<sup>102</sup>, et ceux de 1721 : « *Et pour la satisfaction des curieux, a été préfixé une figure de l'arbre, de la fleur et du fruit, que j'ai tracé à partir d'un arbre en croissance dans les jardins d'Amsterdam* »<sup>103</sup>. Ces dessins sont importants, notamment celui de 1714 car il témoigne ainsi auprès de ses amis et collègues de la Royal Society, du premier dessin imprimé d'un rameau de caféier portant des fleurs<sup>104</sup>.

La comparaison des 3 gravures est intéressante. Les dessins de 1718 et de 1721, n'ont probablement pas été réalisés à Amsterdam, car ils dérivent tous de la première gravure. L'arbuste (fig. 2) est issu du rameau par une simple technique de réitération<sup>105</sup>, procédé très classique des graveurs et imprimeurs de l'Ancien régime pour illustrer des plantes à partir de dessins fragmentaires. La feuille et la fleur de 1718 sont obtenues par un procédé inverse de soustraction ou de soustraction-réitération du dessin initial<sup>106</sup>. Ces procédés notamment celui de réitération, vont supprimer tout caractère réaliste aux dessins.

Seule la gravure de 1714 présente une colorisation (sur les deux exemplaires consultés). Un détail assez étonnant est à noter : Bradley indique qu'il figure un arbre, or pour l'édition de 1714, il représente seulement

102. Bradley 1714, p. 2. Voir annexe 2. Bradley le précise encore p. 7.

103. Bradley 1721, p. 7. Annexe 3.

104. Pour rappel : le premier de dessin « certifié » fut celui de Hans Sloane publié en 1693.

105. Ce « truc de graveur et d'éditeur » est assez classique et bien connu pour le XVII<sup>e</sup> siècle.

106. On peut également tout à fait imaginer des schémas inverses avec comme point de départ la figure 5. Les questionnements restent identiques.

un rameau. Est-ce lié au contexte éditorial : Bradley est à Amsterdam, et l'éditeur travaille à Londres ? Cette distorsion entre légende et gravure est-elle si significative dans l'esprit d'un botaniste ou d'un éditeur du début du XVIII<sup>e</sup> ? Est-ce sur les bases de cette légère incohérence, qu'il fait figurer un arbuste en 1721 ? L'enjeu restait pour Bradley de faire figurer précisément les fleurs qui étaient une réelle nouveauté en 1714.

Les trois représentations sont assez artificielles et rigides malgré les ombrages. Les vues de certaines feuilles dont face inférieure et supérieure sont rendues visibles amènent un peu de volume. Le caractère gaufré des feuilles du caféier est respecté. Le style de ces dessins est somme toute assez distinct de ceux que l'on trouve dans les autres ouvrages de Bradley. Aurait-il pu, plutôt que les dessiner en propre, les recopier à Amsterdam sur d'autres dessins préexistants ? En 1714 à Amsterdam, Bradley copie de nombreuses images sur les documents de l'*Hortus* (manuscrits de l'Atlas Moninckx, ouvrages des Commelijjn, dessins de Maria Sybilla Merian). L'exemple de l'ananas est assez significatif (fig. 9) pour que l'on puisse légitimement se poser la question, même si Bradley avait l'opportunité bien réelle de dessiner des caféiers sur le vif. Le sujet mérite d'être approfondi.



Figure 9 : Comparaison des dessins de l'ananas d'après l'Atlas Moninckx (gauche) et dans les ouvrages de Commelijjn (1698, centre) et Richard Bradley (1724, gauche).

Atlas Monynck (réalisé à l'*Hortus medicus*). Volume 1 : f. 36 (1682) / Commelin, Johannes, 1697. « *Horti medici amstelodamensis rariorum tam Orientalis : quam Occidentalis Indiae, aliarumque peregrinarum plantarum, magno studio ac labore, sumptibus Civitatis amstelodamensis, longâ annorum serie col...* ». Amstelodami : P. & J. Blaeu, nec non Abrahamum à Someren. Fig. 57 après p. 108. / Bradley Richard, 1724. « *A general treatise of husbandry and gardening. Containing such observations and experiments as are new and useful for the improvement of land. With an account of such extraordinary inventions, and natural productions, as may help the ingenious in their studies, and promote universal learning ...* ». London : T. Woodward and J. Peele. Volume 1, Planche hors texte après la p. 206. Bradley a ajouté à sa planche quelques détails qui n'apparaissent pas sur les documents de l'*Hortus medicus* (dessins numérotés C et D).

Reste une information scientifique de premier plan dont se valorise Bradley : c'est effectivement le premier à avoir publié en Angleterre un dessin de caféier portant des fleurs. Ce n'est pas lui qui toutefois propose une nouvelle place de la plante dans la nomenclature botanique : Commelijn avait déjà publié un nouveau nom en 1698 et avait rattaché l'espèce aux *Jasminium*. Bradley s'en fait juste l'écho très honnêtement en citant les leçons de Gaspard Commelijn auxquelles il a assistées.

### 1.9 – Postérité des travaux de Bradley sur le caféier

Ce que Bradley ne sait pas, c'est qu'un dessin réalisé *in natura* et au moins un autre échantillon d'herbier avec des rameaux fleuris arrivent en France en 1712 suites aux expéditions françaises en droiture pour le Yémen (fig. 10). Les bateaux ont été armés par des financiers malouins et parisiens. Échantillons et données de premier plan sur les cultures au Yémen sont communiquées à Jean de La Roque (1661-1745)<sup>107</sup> par le subrécargue des expéditions, M. Godefroy Gollet de la Merveille, et au botaniste du Jardin du Roy, Antoine de Jussieu (1686-1758) par un apothicaire de Saint-Malo<sup>108</sup>. En janvier 1714, c'est de La Roque qui se voit également gratifié d'un *exsicata* d'un rameau de caféier par ces messieurs de Saint-Malo<sup>109</sup>.

En juillet 1714, alors que Bradley est toujours à Amsterdam, deux caféiers originaires d'Amsterdam arrivent aussi en France. Au second semestre 1715, de La Roque publie son « *Voyage de l'Arabie heureuse* »<sup>110</sup> et de Jussieu intervient à l'Académie des Sciences pour la seconde fois sur le sujet des caféiers<sup>111</sup>. Tous deux apporteront des informations pertinentes et des dessins réalistes de grande qualité qui vont très vite éclipser ceux de Bradley.

---

107. Jean de La Roque est le fils de Pierre de La Roque, marchand marseillais considéré comme un des premiers importateurs français de café en 1644 à Marseille.

108. Les sources françaises sont innombrables sur ces premières expéditions. Les synthèses contemporaines des événements sont dans Jussieu 1713 (conférence de mai 1715 publiée en 1715 dans un volume en retard d'édition portant la date de 1713) et de La Roque 1715 (voir infra). Antoine de Jussieu, 1715. « *Histoire du café* ». Histoire de l'Académie royale des sciences avec les mémoires de mathématique & de physique tirez des Registres, année 1713 : 291-299.

109. « *Dimanche 7e de Janvier. Le matin, je reçus une Visite de M. de La Roque, qui m'apprit qu'il avoit reçu de S. Malo, de nouvelles instructions touchant la Geographie de l'Arabie, et des feuilles de la plante ou Arbrisseau du Café* » transcrit dans Frédéric Bauden & al., 2015. « *Le Journal d'Antoine Galland (1646-1715) : la période parisienne. Volume IV (1714-1715)* ». Louvain; Paris; Bristol, chez Peeters, p. 42.

110. L'ouvrage est prêt dès juin 1715 (Approbation datée du 22 juin 1715). J. de La Roque, 1715. « *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français pour la première fois, dans les années 1708, 1709 et 1710, avec la relation particulière d'un voyage fait du port de Moka à la cour du roi d'Yémen, dans la seconde expédition des années 1711, 1712 et 1713, un mémoire concernant l'arbre et le fruit du café, dressé sur les observations de ceux qui ont fait ce dernier voyage, et un traité historique de l'origine et du progrès du café, tant dans l'Asie que dans l'Europe, de son introduction en France et de l'établissement de son usage à Paris* ». Paris : Huguier et Cailleau. Cette édition rarement citée est éclipsée par celle de 1716, qui connut un plus gros tirage. L'impression française sera copiée dès 1716 par les Néerlandais.

111. Sa première conférence eut lieu en 1713, grâce aux informations collectées par l'expédition malouine de 1711-1712 et sa correspondance avec un apothicaire de Saint-Malo particulièrement bien informé. Sa seconde conférence à l'Académie eut lieu le 4 mai 1715 (après réception des caféiers en juillet 1714).



Figure 10 : Gravure d'un caféier sur un dessin pris sur le « naturel » au Yémen en 1712.

Jean de La Roque, 1716. « *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge...* ». Paris, André Cailleau, p. 276. Exemplaire numérisé : Gallica / BnF – ark:/12148/bpt6k1520744h.

L'ouvrage de Bradley sera cependant longuement commenté en 1725 et 1727 par un botaniste anglais James Douglas (1675-1742)<sup>112</sup>. Douglas s'intéresse de près au caféier mais, au tout début de ses travaux, il n'a pas accès à des plantes vivantes. Sa première publication concerne seulement la description des cerises de café dont il finit par trouver quelques exemplaires entiers mais secs chez des marchands : « *Les fruits secs ne sont pas non plus si souvent rencontrés ici à Londres. ... j'ai été à Pains pour choisir des balles de café cru chez les drugsters [droguistes]* »<sup>113</sup>. L'épisode nous rappelle celui du Docteur Robinson de Londres, 40 ans plus tôt<sup>114</sup>. La longue publication de Douglas a le mérite de proposer une bibliographie précise, la plus complète pour l'époque<sup>115</sup>. Il va décortiquer et confronter les textes de ses prédécesseurs et va critiquer frontalement Bradley sur plusieurs points et principalement sur une question

112. James Douglas, 1725. « *Lilium sarniense : or, a description of the Guernsay-lilly ; to which is added the botanical dissection of the coffee berry* ». London : Printed by G. Strahan. James Douglas, 1727. « *Arbor Yemensis fructum caffè ferens : or A description and history of the coffee-tree* ». London : Printed for Thomas Woodward. James Douglas, 1727. « *A supplement to the description of the coffee-tree* ». London : Printed for T. Woodward.

113. Douglas, 1725. « *Lilium...* », Op. Cit., p. 4.

114. Annexe 1.

115. Il oublie toutefois une des meilleures références de l'époque sur les semences de café : leur observation microscopique effectuée dès 1687 à Leyde par Antoni van Leeuwenhoek, 1687. « *54. Missive vanden 9 Mey 1687. Geschreven aan de Koning Societeyt* ». Vervolg der Brieven, geschreven aan de Wytvermaarde Koninglijke Societeyt tot Londen, Leyde : C. Boutesteijn, 17-26.

absolument passionnante : le pouvoir yéménite ordonne-t-il délibérément la destruction du pouvoir germinatif des cafés exportés ? Pour Douglas, cette histoire est une fable reprise des travaux du français Philippe Dufour<sup>116</sup> : « *Comment M. Bradley, botaniste philosophe, et qui avait avant la publication de son traité sur le café, tant écrit sur la théorie de la végétation, mentionne un Phénomène singulier comme celui-ci, sans chercher à en rendre compte ?* »<sup>117</sup>. Bradley est tout simplement accusé de colporter des informations de troisième main (il a recopié sur Ray qui a recopié sur Dufour).

Deux ans plus tard, Douglas a enfin accès à des caféiers grâce à des collectionneurs de plantes tropicales<sup>118</sup>, et notamment à ceux du *Physick Garden* à Chelsea. Son projet est ambitieux mais il ne se déroulera pas comme prévu : « *J'ai proposé d'avoir donné des figures non seulement de toutes les parties d'une plante adulte, dans une agréable variété de vues instructives, mais aussi de plusieurs états de celle-ci, à partir du moment où elle apparaît pour la première fois au-dessus de la surface de la Terre, à la fois en ce qui concerne l'âge et les saisons de l'année ; mais comme je n'ai pas encore été en mesure de les perfectionner à un degré acceptable, je choisis de les référer complètement jusqu'à ce que la même opportunité plus heureuse soit offerte, puis, avec un ensemble complet de figures* »<sup>119</sup>. Les figures si elles ont existé ne semblent n'avoir jamais été éditées.

Douglas poursuit ses analyses critiques contre Bradley sur différents thèmes notamment parce qu'il ne connaît pas l'ouvrage de Bradley de 1714. Bradley lui répondra par ouvrage interposé en 1726, confirmant la diffusion très limitée de l'ouvrage de 1714 : « *je suis d'avis que le Dr Douglass n'avait pas vu la première édition de mon traité du café, lorsqu'il a écrit sa dissertation botanique sur le caféier, parce qu'à la page 6 de cet ouvrage, ce monsieur dit : « Que M. Bradley, semble-t-il, n'avait vu ni les Mémoires de de Jussieu ni de la Roque, bien qu'ils aient été publiés six ans avant d'entreprendre d'écrire sur le Café » : dans la même page, il est dit : « Que Mons. de Jussieu, dans son excellente Histoire du Caféier, lue à l'Académie Royale de France en 1715, etc. De sorte que le moment où le Dr de Jussieu en lut son histoire, était l'année suivante après la publication de mon récit » ; mais je procéderai à la remarque de quelques particularités relatives à sa culture, qui ne sont pas encore rendues publiques* »<sup>120</sup>.

En 1733, paraît un important dictionnaire d'horticulture à Londres rédigé par Philipp Miller (1691-1771), jardinier au *Physick Garden* de Chelsea : la nomenclature des Commelijn sur le caféier est retenue, Bradley disparaît, seul Douglas est cité<sup>121</sup>. Une diffusion limitée, le caractère un peu rigide des dessins, un texte en anglais alors que le latin est la langue scientifique internationale, une monographie écrite rapidement vite dépassée par les publications des Français dès 1715, entraîneront

---

116. Premier ouvrage édité en français sur le café en 1671, et réédité dans toute l'Europe. Voir infra.

117. Douglas, 1725. « *Lilium...* », Op. Cit., p. 21.

118. « *Mr Parker of Heling, and Mr Sherrard of Eltham* », Douglas, 1727. Op. Cit., p. ii.

119. Douglas, 1727. « *Arbor yemenis...* ». Op. Cit., préface p. ii.

120. Bradley 1726, p. 606. Annexe 9.

121. Philipp Miller, 1733 « *The Gardeners Dictionary: containing the methods of cultivating and improving the kitchen, fruit and flower garden, as also the physick garden, wilderness, conservatory, and vineyard...* ». Vol I, 2nd. Ed., London

l'oubli des opuscules et des gravures de Bradley. La réédition-adaptation de 1721 se noie dans la pléthore d'ouvrages édités sur la peste de Marseille. Ses deux ouvrages sur le caféier se réduiront le plus souvent à des références bibliographiques perdues dans les encyclopédies botaniques et les catalogues de bibliothèques.

## 2. LA DIFFUSION DES CAFÉIERS DANS LES SERRES EUROPEENNES

### 2.1 – Diffusion en Angleterre

Nous l'avons vu en juillet 1714, par l'intermédiaire de Bradley, le café passe en Angleterre dans le jardin de Mr Thomas Fairchild (fig. 11). En 1723, un autre caféier fait son chemin entre Amsterdam et Londres, accompagnée d'une baie<sup>122</sup>. En 1727, on le trouve chez William Parker<sup>123</sup> et l'apothicaire James Sherard (1666-1738)<sup>124</sup> où le botaniste James Douglas les observent : « *je dois me reconnaître d'une manière particulière et obligée envers ces deux curieux messieurs, M. Parker de Heling et M. Sherard d'Eltham, aux jardins inestimables desquels j'ai eu à tout moment un accès libre chaque fois que j'ai jugé nécessaire de voir les Caféiers, qui ont continué pendant plusieurs années à y prospérer au-delà de toute attente ; chaque saison leur apportant une nouvelle génération à leur ancien stock* »<sup>125</sup>. Avant 1725, les caféiers sont dans le jardin des apothicaires de Londres, le *Physick Garden* de Chelsea<sup>126</sup> où en 1737, un rameau sera

---

122. « *In the latter End of July , 1723, ...the worthy Doctor Sherrard (with whole Brother I then liv'd) brought over from fthe Physick Garden of Amsterdam one Coffee Tree of about three Foot high, and one Berry* ». Douglas, 1727. « *Arbor yemenis...* ». Op. Cit., p. 54.

123. William Parker est connu pour son expérience de cultures des plantes tropicales et notamment des ananas dans son jardin de Croydon (Durrey) près de Londres. En 1726, Richard Bradley témoigne : « *There are several Stoves now, built by curious Gentlemen on this Account; but as they have not yet been prov'd, I shall forbear to mention them particularly, only to take Notice, that that which was erected this Summer in the Gardens of William Parker, Esq; near Croydon in Surrey, commands the Admiration of all the Judges that have seen it, for just Architecture and good Contrivance; the Design of it, besides the keeping of tender Plants during the Rigour of our Winters, and the restoring of sick Plants, which is common to most Stoves, is likewise to ripen some Fruits which have been ripen'd in other Stoves here, as well as in Holland, and to make new Experiments on others that have not been try'd; it is therefore endeavour'd to make this Stove capable of being heated differently in different Parts of it, in order to imitate in some sort different Climates, which may be regulated according to different Heights of the Thermometer* ». Bradley 1726, « *Husbandry and Gardening...* », p. 289

124. Il s'agit de James Sherard (1666-1738) qui possédait un jardin à Eltham (sud-est londonien). Son frère William Sherard (1659-1728), ami de Sloane et de Ray, grand amateur de botanique, fut Consul à Smyrne d'où ce dernier envoyait de nombreuses plantes exotiques à son frère. Il devient membre de la Royal Society en 1706. Le catalogue des plantes rares du jardin est publié par Johann Jakob Dillen en 1732 : Dillenius Jacobo, 1732. « *Hortus Elthamensis seu Plantarum rariorum quas in horto suo Elthami in cantio coluit... Jacobus Sherard... delineationes et descriptiones quarum historia vel plane non, vel imperfecte a rei herbariae scriptoribus tradita fuit* ». Londres. Le café n'y est pas représenté.

125. Douglas, 1727. Op. Cit., préface, p. ii. Le terme « *accession* » qui existe aussi en français moderne mais a été traduit ici par « *génération* ».

126. Isaac Rand, 1730. « *Index plantarum officinalium, quas, ad materiae medicae scientiam promovendam, in Horto Chelseiano ali ac demonstrati curavit Societas Pharmaceutica Londinensis* ». Londini, Imprimebat J.W., p. 26, d'ailleurs sous une ancienne nomenclature. James Douglas les y observe également avant sa publication de 1725.





Figure 11 : Vue sur le jardin londonien de Thomas Fairchild et de ses serres (1722, gauche).

On remarque à l'arrière-plan de la gravure de gauche, les serres schématisées de M. Fairchild. Le devant de la scène a été en revanche très largement inspiré d'un frontispice du botaniste Paul Herman (1687, droite).

Thomas Fairchild, 1722. « *The City Gardener* ». Et Paul Hermann, 1687. « *Horti academici Lugduno-Batavi catalogus* ». Lugduni Batavorum : Apud Cornelium Boutesteyn. Exemplaire numérisé : <https://www.bl.uk/collection-items/the-city-gardener-by-thomas-fairchild>.

dessiné par Elizabeth Blackwell<sup>127</sup>. On peut dire que dans les années 1730, quelques horticulteurs anglais ont rapidement maîtrisé la culture et la multiplication des caféiers. En 1726, Bradley indique « *J'ai entendu de M. Knowlton, qui était dernièrement jardinier du docteur Sherrard, que dans le curieux jardin du docteur à Eltham, il éleva le caféier, à la fois par couches et boutures* »<sup>128</sup>. La multiplication des caféiers par bouturage vient donc d'être également maîtrisée. Parallèlement et pour la période, on travaille toujours à l'amélioration des systèmes de chauffage des

127. Elizabeth Blackwell, 1737. « *A Curious Herbal containing five hundred cuts of the most useful plants, which are now used in the practice of physick, to which is added a short description of ye plants and their common uses in physick.* ». Volume 2, planche 337.

128. Bradley 1726, p. 607. Voir annexe 9.

serres : « *Il nous informe qu'un excellent poêle sur un nouveau plan, avec une fosse à écorce, a été construit par William Parker, Esq. près de Croydon, dans le Surry, pour faire "des expériences de mûrissement de fruits qui n'ont pas été tentées"* ; et que M. Fairchild, en 1722, en construisit un à Hoxton pour les ananas et d'autres plantes tendres, dans lequel les conduits de feu étaient élevés au-dessus de la surface du sol, ce qui signifiait que tout danger d'humidité était évité »<sup>129</sup>.

En une dizaine d'années, le caféier aura été cultivé dans toutes les serres chauffées des riches collectionneurs londoniens. Des données antérieures indiquent pourtant sa présence en Angleterre avant 1714. Elles proviennent toutes du botaniste James Douglas qui les rapportent en 1727 : « *Quand le caféier a été vu pour la première fois en Angleterre, je ne suis pas en mesure de le déterminer avec certitude. M. Wise, le chef jardinier de Sa Majesté, m'assure que quelque temps avant la mort de feu la reine Mary, cette plante était dans le jardin royal de Hampton Court ; et on m'a dit que feu l'évêque de Londres, le docteur Compton, en avait un à Fulham en 1696. apporté directement de Batavia, par un certain capitaine Adams* »<sup>130</sup>. Deux épisodes sont donc à contextualiser.

La reine Mary II décède en 1694. La date pour la présence d'un caféier à Hampton Court est donc très précoce et précède *a minima* de 2 à 3 ans l'arrivée des plantes à Amsterdam (1696). Son époux, le Prince d'Orange, William III (1650-1702) décède lui en 1702, et du fait de sa position comme Stadtholder des Provinces-Unies, un lien privilégié avec Amsterdam pourrait expliquer d'éventuels transferts. Durant le règne de Mary II et William III, d'importants travaux touchèrent le château et les jardins d'Hampton Court. Henry Wise (1653-1738) y fut effectivement un des chefs jardiniers. Il va publier en 1706<sup>131</sup>, un traité de jardinage issu de la traduction de deux ouvrages français<sup>132</sup>. Wise y fait quelques ajouts et remarques sur son expérience et la difficulté qu'il rencontra parfois à maintenir certaines espèces exotiques<sup>133</sup>. Son jardinier publie également d'importants traités à cette période. Ces témoins n'évoquent jamais le caféier, mais leurs ouvrages indiquent clairement que la culture des tropicales commençaient à y être maîtrisée malgré quelques difficultés.

---

129. John Claudius Loudon, 1822. « *The different modes of cultivating the pine-apple from its first introduction into Europe to the late improvements of T.A. Knight, esq.* ». London, p. 3.

130. « *When the Coffee Tree was first seen in England, I am not able positively to determine. Mr. Wise, His Majesty's chief Gardiner [sic], assures me, that some time before the Death of the late Queen Mary this Plant was in the Royal Garden at Hampton Court ; and I have been told, that the late Bishop of London, Dr. Compton, had one at Fulham in 1696. brought directly from Batavia, by one Capt. Adams.* ». Douglas, 1727. « *Arbor yemenis...* ». Op. Cit., p. 21.

131. George London & Henry Wise, 1706. « *The Retir'd Gard'ner, in Two Volumes: the Whole Revis'd, with Several Alterations and Additions, Which Render It Proper for Our English Culture* ». 2 volumes. L'ouvrage est intéressant sur l'introduction de plantes : convois d'orangers de Gènes et de Paris en 1698 et 1699 vers l'Angleterre dont l'un est victime d'un naufrage sur les côtes du Sussex ; deux arbustes importés par l'intermédiaire des néerlandais de Ceylan (Vol. 2 : p. 714). Plus intéressant est le chapitre sur les « Jasmins » (vol. 2 : 688-704) où sont décrits 8 espèces dont le Jasmin d'Arabie et le Jasmin indien, nous nous rapprochons du jasmin-caféier de Commelijn, mais il est bien absent.

132. François Le Gentil, 1704. « *Le Jardinier solitaire, ou Dialogues entre un curieux et un jardinier solitaire... contenant la méthode... de cultiver un jardin fruitier et potager...* ». Paris : Rigaud ; et Louis Liger, 1704. « *Le Jardinier Fleuriste et Historiographe, ou la Culture universelle des fleurs, arbres, arbustes et arbrisseaux servant à l'embellissement des Jardins* ». Paris : D. Beugnié.

133. Wise et London, 1706. « *The Retir'd Gard'ner, ...* ». Op. Cit., vol. 2 : p. 697.

L'observation est-elle douteuse ? James Douglas qui rapporte l'événement en 1727 n'en parle pas dans ses ouvrages antérieurs. Il a donc dû probablement collecter l'information auprès du vieux Wise âgé d'au moins 67 ans ? Quoi qu'il en soit, l'importation d'un caféier en Angleterre est de l'ordre du plausible car les marchands anglais commercent en direct avec le Yémen. En 1690, justement un peu avant la mort de la reine Mary, le marchand Clyve faisait parvenir à Hans Sloane une branche desséchée de caféier « *from Mokha* »<sup>134</sup>. L'absence d'informations complémentaires ultérieures indiquent probablement que – si elles ont existé – les plantes sont probablement mortes très vite.

La seconde observation concerne l'évêque anglais Henry Compton (1632-1713), très grand collectionneur et introducteur de plantes tropicales dans son jardin de Fulham<sup>135</sup>. Des recherches seraient à entreprendre pour savoir si un capitaine Adams aurait pu faire le voyage Batavia-Fulham en 1696<sup>136</sup>, date à laquelle des caféiers poussaient depuis peu à Batavia. Henry Compton ne recule devant rien pour sa passion des plantes. Chef des églises anglicanes des colonies américaines, position privilégiée, il va jusqu'à envoyer un de ses chapelains<sup>137</sup> en Amérique pour lui ramener des plantes : « *Ce révérend père a été l'un des premiers à avoir encouragé l'importation, la culture et l'augmentation des exotiques, dans lesquels il était l'homme le plus curieux de cette époque, ou peut-être le sera-t-il pour n'importe quelle période, et par la recommandation des aumôniers des territoires étrangers, il avait également plus d'avantages à l'améliorer que n'importe quel autre gentleman. Il avait plus de 1 000 espèces de plantes exotiques dans ses serres chauffées et jardins* »<sup>138</sup>. Cette donnée apparaît donc tout à fait plausible pour deux raisons. La première raison – et non des moindres – est que le caféier est bien présent à Batavia à cette date. La seconde est que la démarche est totalement dans l'esprit d'Henry Compton capable de mobiliser ses réseaux pour aller chercher les plantes exotiques les plus rares là où elles se trouvent. Ses liens avec les réseaux hollandais sont importants et le permettent.

---

134. UK-BL- Ms Sloane 1693.

135. S. Morris, 1993. « *Legacy of a Bishop (Part 2): The Flowers of Fulham Palace Gardens Introduced 1675-1713* ». *Garden History*, 21(1), 14-23. Voir p. 19.

136. Bea Brommer, spécialiste de la VOC et de Batavia, nous a très aimablement communiqué les informations suivantes : les bateaux anglais passant par Batavia sont plutôt exceptionnels à cette époque, mais ils existent avec par exemple pour l'année 1696 : le 9 février 1696, le bateau anglais le *Deligantia* arrive à Batavia, parti du Bengale (NL-HaNA\_1.04.02\_1573\_0879). La même année deux anglais débarquent d'une jonque chinoise (NL-HaNA\_1.04.02\_1573\_0668). En 1697, le bateau anglais le *William et Mary* est également à Batavia (NL-HaNA\_1.04.02\_1587\_0188).

137. John Baptist Banister (1654-1692) est envoyé comme missionnaire par Henry Compton. Il part à la Barbade ca1679 puis effectue un long séjour en Virginie (1679-1692).

Ann Leighton, 1986. « *American gardens in the eighteenth century : «for use or for delight»* ». Amherst, University of Massachusetts Press.

138. « *This Reverend Father was one of the first that encouraged the Importation, Raising, and Increase of Exoticks, in which he was the most curious Man in that Time, or perhaps will be in any Age, and by the Recommendation of Chaplains into foreign Parts, had likewise greater Advantages of improving it than any other Gentleman could. He had above 1000 Species of Exotick Plants in his Stoves and Gardens* ». Switzer Stephen, 1718. « *Ichnographia rustica ; or, The nobleman, gentleman, and gardener's recreation. ...* ». London, D. Browne, Vol. 1 : p. 70.

Le dernier témoignage de James Douglas concerne l'année 1706 : « *En l'an 1706, Sa Grâce la duchesse de Beaufort (comme je suis informé par le jardinier) en avait un à Chelsey* »<sup>139</sup>. La date correspond très précisément à la date d'arrivée des caféiers à Amsterdam. Les liens de Mary Somerset (1630-1715), duchesse de Beaufort, avec le réseau des jardiniers et botanistes anglais et néerlandais est impressionnant et connu<sup>140</sup>. Passionnée de botanique, elle commence à collectionner des plantes ca 1690. En 1696, elle reçoit de la Barbade des centaines de graines, boutures et d'arbres avec notamment une fougère arborescente et un palétuvier<sup>141</sup>. William Sherard qu'elle embauche à partir de 1702, l'aidera également dans l'introduction de près de 1 500 espèces. La donnée est donc tout à fait plausible.

L'analyse du corpus anglais démontre, un peu à l'image de celui des Néerlandais, l'existence de deux séquences : une première période très précoce où quelques caféiers semblent être parvenus à Londres en 1690 et 1696 puis disparaissent, et une seconde séquence qui débute en 1706.

## 2.2 – Diffusion en Allemagne et Europe de l'Est

La situation en Allemagne et Europe de l'Est est plus complexe à appréhender. Si les sources sont rares pour la période antérieure à 1714 (2 données), elles sont beaucoup plus nombreuses après cette date. Des caféiers étaient présents dans l'orangerie de Landdrosten von Münchhausen à Schwöbber en 1710, (Aerzen, Basse-Saxe). C'est un des frères Volkamer en lien avec l'*Hortus* d'Amsterdam qui est responsable de cette introduction<sup>142</sup>. Le botaniste Otto von Münchhausen (1716-1774) né au château, parlera du caféier en donnant des informations très générales sur la plante et les serres (fig. 12) mais il n'apportera aucune précision sur leur provenance<sup>143</sup>. En 1709, Carl Ludwig von Hohenlohe-Weikersheim (1674-1756) s'installe au palais de Weikersheim (Bade-Wurtemberg). Des travaux touchant le château, les jardins et les orangeries y sont réalisés à partir de 1709 et c'est en 1711 que des caféiers y sont signalés<sup>144</sup>.

139. « *In the Year 1706 Her Grace the Dutchess of Beaufort (as I am inform'd by the Gardiner) had one at Chelsey* ». Douglas, 1727. « *Arbor yemenis...* ». Op. Cit., p. 21.

140. On peut citer George London, Leonard Plukenet, Hans Sloane, Jacob Bobart, Robert Southwell. En 1714, Richard Bradley organisera un envoi de plantes pour son compte. Lettre de Richard Bradley à James Petiver du 23 juin 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 58r. Bradley lui écrit également directement : UK-BL-Sloane Ms 3340, non consulté.

141. Julie Davies, 2016. « *Botanizing at Badminton House: The Botanical Pursuits of Mary Somerset, First Duchess of Beaufort* ». Domesticity in the Making of Modern Science ». Ed : Donald L. Opitz, Staffan Bergwik, Brigitte Van Tiggelen, (Palgrave Macmillan). p. 33

142. « *misit café fructus cera obductos conjunctissimo fratri Dn. D. Joh. Georg. Volkamero, ex Amsterdamsi horto Excell. Comelini. Florae illud delictum. Arboris autem Café ferentis ramum quem hic delineavimus summa liberalitas Excellentissimi Domini L.B. a Munnickhausen Magnae nunc Britanniae Monarchae Potentissi, & Electoris Brunswicensis Hannoverani (queum Deus T.O. M. servet & tueatur) Thesaurarius & consiliarus intimus, ex horto suo Swebberhano prope Hemelense Fortalitium extracto, cum regis certe comparando, mihi quod grata mente recole exhibuit* ». Voir Douglas 1927, « *Arbor...* ». Op. Cit., p. 19.

143. Otto von Münchhausen, 1765. « *Der Hausvater...* ». Hannover, Försters und Sohns Erben.

144. Rosemarie Münzenmayer, 1996. « *Die Orangerie in Weikersheim von ihren Anfängen bis heute* ». Tagungsbericht 2des Arbeitskreises Orangerien in Deutschland e.V. (Hrsg.), Potsdam.

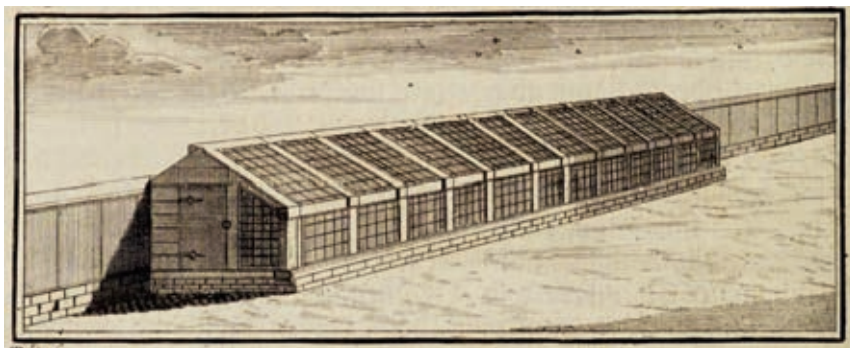


Figure 12 : La serre de Münchhausen ca. 1708, Allemagne.

Volkamer, Johann Christoph. 1708 « *Nürnbergische Hesperides, oder, Gründliche Beschreibung der edlen Citronat- Citronen- und Pomerantzen-Früchte : wie solche in selbiger und benachbarten Gegend, recht mögen eingesetzt, gewartet, erhalt...* ». Nürnberg : Zu finden bey Johann Andreä Endters seel. Sohn & Erben. 1708-1714, p. 44. Numérisation : <https://doi.org/10.5962/bhl.title.156628>. Note : serre où sont cultivés de manière plutôt intensive des ananas.

En 1714, un voyageur à Berlin, Johan Heinrich Gerken, signale dans son manuscrit<sup>145</sup>, la présence de la plante dans un jardin botanique où il est cultivé par Andreas von Gundelsheimer (ca. 1668-1715). Ce dernier voyagea avec le Français Joseph-Piton de Tournefort (1656-1708) en Orient entre 1700 et 1706<sup>146</sup>. Lors de leur voyage, ils envoyèrent tous deux des semences à l'*Hortus medicus* d'Amsterdam en 1703<sup>147</sup>. Des échanges ont donc pu s'opérer en retour.

En 1721, un caféier acheté à Amsterdam est implanté dans le jardin d'Apel à Leipzig où il fleurira en 1723<sup>148</sup>. En 1721, le naturaliste allemand Jacob Theodor Klein (1685-1759) l'a introduit dans son jardin de Gdańsk (Dantzig, actuelle Pologne)<sup>149</sup>. Il le cultive également avec des ananas et plusieurs tropicales<sup>150</sup>. Klein va publier un très intéressant compte-rendu de ses observations sur la germination et le développement des caféiers

145. Thomas Fischbacher & Peter-Michael Hahn, 2021. « *Der erste »Baedeker« von Berlin. Die Stadtbeschreibung von Johan Heinrich Gerken 1714-1717* ». Lukas Verlag.

146. Joseph Piton-de-Tournefort, 1717. « *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du roy* ». Paris, 2 vol. Les deux voyageurs se séparent à Constantinople avant de finir leurs voyages.

147. Des semences d'une dizaine d'espèces ont été envoyées à l'*Hortus*, sans savoir si elles ont été envoyées directement d'Orient ou si elles ont transité notamment par Paris ou Berlin. Commelijn 1706, « *Plantae rariores et exoticae...* ». Op. Cit., p. 29.

148. Message de Johann Heinrich Linken sur le caféier en fleurs à Leipzig, Krünitz Oeconomische Encyclopädie, Vol. 32 (Ka-Kal, 1784) : 835 p.

149. Johann Heinrich Meyer, 1748. « *Plantarum rariorum et exoticarum in Horto Kleiniano fasciculus I. Anno 1747 et 1748* ». Gedani : Typis Thomae Joannis Schreiberi magnif. senatus et athenaei typographi, p. 10 : « *Epocha Caffé gedanensis in Horto Kleiniano an. 1721* ». Meyer était le jardinier en chef de Jacob Theodor Klein.

150. Jacob Theodor Klein, 1724. « *Fasciculus rariorum et exoticarum priori auctior ex horto Kleiniano, Dantisci* ». [non paginé].

et nous indique dans ses écrits plusieurs voies de diffusion<sup>151</sup>. En 1721, il reçoit un plant du jardin de Caspar Bosen de Leipzig, mais le caféier meurt suite « à une grossière erreur du jardinier ». Le 5 février 1722, il reçoit d'Amsterdam par l'intermédiaire d'un étudiant en médecine, Mattheus Boretius<sup>152</sup>, un paquet de semences qui contient, dans une boîte, une baie de café enveloppée dans de la cire et de la laine<sup>153</sup>. Le caféier obtenu par cet envoi fleurira en 1725. Klein obtiendra de nombreuses semences dont il étudiera en détail la germination (« dans son bureau à coté de son poële »), puis en diffusera auprès des cours royales de Brandebourg en Prusse et en Suède.

Pour les mentions ultérieures, nous perdons souvent les traces des liens directs avec les Provinces-Unies et celles des savants naturalistes : les plantes se multipliant, elles peuvent probablement s'échanger ou se vendre entre propriétaires d'orangeries et horticulteurs. En 1720, le jardinier Georg Ernst Tatter les cultive au Sophienlust (Schloss Burgk, Thuringe) dans la résidence d'été de Louisa Dorothea von Meiningen (1710-1767), duchesse de Saxe-Gotha. En 1736, les caféiers dont certains mesuraient près de 5 mètres de hauteur y sont au nombre impressionnant de 76. En 1723, on retrouve la plante dans son jardin du Château de Friedenstein (Gotha, Thuringe) où, en 1734, les caféiers y sont au nombre de 15<sup>154</sup>.

En 1720, le caféier pousse dans un jardin à Mallmitz (Małomice, actuellement en Pologne), alors territoire de la Silésie rattaché à la monarchie autrichienne<sup>155</sup>. En 1737, un caféier a fleuri et fructifié dans le jardin ducal à Oels, propriété des Württemberg-Oels, toujours en Silésie<sup>156</sup>.

Dans le jardin académique de la ville de Wittenberg, le caféier n'est pas mentionné ni dans le premier catalogue du jardin de 1711 par Johann Heinrich<sup>157</sup>, ni dans le second d'Abraham Vater de 1722 alors que des conditions climatiques semblent réunies puisque l'ananas y est cité<sup>158</sup>. Un « *Jasminium arabicum* » apparaît dans celui de 1738<sup>159</sup>, mais est-ce l'espèce caféier car plusieurs espèces sont rattachées à cette ancienne appellation ?

---

151. Jacob Theodor Klein, 1756. « *Natürliche Historie des Caffebaums und dessen Anbau in Danzig, aus eigener Erfahrung* ». Versuche und Abhandlungen der Naturforschenden Gesellschaft in Danzig, Volume 3 : 424-442.

152. Les liens de Klein et de cet étudiant avec les Provinces-Unies se font en partie grâce à Johann Philipp Breyne (1680-1764), grand amateur de botanique qui fit ses études avec Boerhaave à Leyde où il devint docteur en médecine. Son père Jacob Breyne (1637-1697) fut également un botaniste éclairé qui voyagea beaucoup aux Provinces-Unies et s'intéressa aux plantes tropicales.

153. Université d'Erfurt, Forschungsbibliothek Gotha, Chart. B 858, Bl. 11v-20.

154. Sächsisches. « *Arbeitskreis Orangerien in Deutschland* » e.V. (Hrsg.), Von fürstlichem Vermögen und gärtnerischer Kunst, Band 4 der Schriftenreihe, Dresden 2002, Anhang.

155. Oscar Teichert, 1685. « *Geschichte der Ziergärten und der Ziergärtnerei in Deutschland während der ...* ». Berlin, p. 212.

156. Oscar Teichert, 1685. Op. Cit., p. 214.

157. Jo Henrico Heuchero, 1711. « *Index plantarum horti Medici academiae Witembergensis auctore Jo. Henrico ...* ». Wittenberg.

158. Abrahamo Vatero, 1722. « *Catalogus plantarum imprimis exoticarum horti academici Wittenbergensis ...* ». Wittenberg. Les « *jasminium* » sont à la page 25.

159. De Abrahami Vateri, 1738. « *Syllabus Plantarum Potissimum Exoticarum Quae In Horto Medico Academiae ...* ». Wittenberg. p. 39.

C'est peut-être au château de Hof (Schloss Hof, Autriche) dont l'orangerie chauffée est réaménagée à partir des années 1732, que la culture des caféiers semble pousser à son optimum en Europe si l'on en croit l'écrivain enthousiaste du médecin-botaniste espagnol José Quer y Martínez (1695-1764) : « Celui [jardin] du prince Eugène de Savoie est l'un des plus admirables, pour l'ensemble copieux de plantes rares et exotiques, et bien plus pour la grandeur particulière de contenir un parc, ou bosquet d'arbres à café, de douze à quinze pieds de haut, desquels en saison, on obtient six livres de fruits chaque semaine »<sup>160</sup>. A la mort du Prince Eugène (1663-1736), les jardins seront rapidement abandonnés.

En une quinzaine d'année, 1715-1730, le café a donc suivi au tout début le réseau scientifique des botanistes, puis être diffusé grâce à la vague baroque des réaménagements des palais et châteaux allemands et autrichiens. Le caféier prend place au sein des orangeries sans poser un certain nombre de problèmes de culture comme le fait remarquer à juste titre le jardinier des von Meiningen, Georg Ernst Tatter, qui évoque dans son manuscrit de 1728 la délicatesse de la culture des caféiers même en été<sup>161</sup>. La diffusion des caféiers sur ce vaste territoire semble donc échapper un peu aux réseaux des botanistes de la République des Lettres pour rejoindre le monde de quelques horticulteurs, liés au pouvoir et au prestige des maisons princières ou nobiliaires.

### 2.3 – Diffusion en France

En 1714, à quelques mois d'intervalles, le caféier passe en France par deux envois successifs. Le premier caféier est communiqué à M. de Ressons, membre associé de l'Académie des Sciences. Le second pied est envoyé par le bourgmestre d'Amsterdam, Gerbrand Pancras, directement à Louis XIV. Ce deuxième plant accompagné d'un « hollandais » arrive au château de Marly en juillet<sup>162</sup>. Il est transféré par Antoine de Jussieu, la nuit-même, au Jardin du Roi à Paris. A l'époque, les jardins et orangeries de Marly et de Versailles ne proposent pas de conditions *ex situ* favorables car on y cultive des plantes méditerranéennes mais pas d'espèces tropicales. Le caféier est placé dans la première « serre » du

---

160. « *El del Principe Eugenio de Saboya es de los mas admirables, por el conjunto tan copioio de Plantas raras, y exóticas, y mucho mas por la particular grandeza de contener un Parque, ò Bosquete de Arboles de Caffé, de doce à quinze pies de alto, de los quales en su sazón se lograba seis libras de fruto todas las semanas* ». José Quer y Martínez, 1765. « *Flora española, o historia de las plantas, que se crian en España* ». Madrid, tome 1 : p. 34.

161. Georg Ernst Tatters, 1728. « *Anleitung zur Kultivierung des Kaffeebaumes im Gewächshaus* » [Instructions pour la culture du caféier en serre]. Manuscrit relié dans le livre de Johann Christoph von Volkamer, 1708-1704 « *Nürnbergische Hesperides...* ». Exemplaire personnel de Tatters, conservé à la Bibliothèque Wilhelm Leibniz à Hanovre (Cote : KGBH 682). La transcription a été réalisée par Heike Palm en 2008. L'ensemble est téléchargeable sur le site de la bibliothèque.

162. Wijnlands indique dans son ouvrage sur l'*Hortus medicus*, que la délégation elle-même aurait été conduite par Pancras. Nous n'avons trouvé aucune source permettant de le confirmer. Wijnlands cite le témoignage de Jussieu qui ne dit pas ça. D.O. Wijnands & al., 1994. « *Een sieraad voor de stad : de Amsterdamse Hortus Botanicus, 1638-1993* ». Amsterdam, University Press. Dans Antoine de Jussieu, 1715. « *Histoire du café* ». Op. Cit., p. 292, on lit : « M. Pancras ... par le soin qu'il prie l'année dernière d'en envoyer un [caféier] à Marly ».

Jardin du Roy qui n'était occupée alors que par une seule plante : un cierge du Pérou<sup>163</sup>.

L'événement du transfert de Marly à Paris a été relaté en 1715 dans les écrits de de Jussieu et ceux de de la Roque, témoignages systématiquement repris par l'historiographie. En revanche, le témoignage d'Antoine Galland (1646-1715), orientaliste passionné par le café est très peu cité<sup>164</sup>. Les trois témoignages sont concordants : « *Dimanche 29. de Juillet Après avoir entendu la messe a Ste Genevieve ie me rendis au Jardin du Roy sur les sept heures, ou M. Jussieu, Professeur et Demonstrateur des Plantes du Jardin du Roy qui amena avec Lui M. de La Roque de Marseille, M. Parent de l'Academie des Sciences et M. ... chinois arriva sur les sept heures et demie. Il nous fit voir l'ar[bre] du café, dont Messieurs Les Estats de Hollande avoit fait present au Roy, que le Roy avoit veu a Marly, et qui n'estoit arrivé au Jardin du Roy que le Jour d'auparavant. Cet arbre avoit este apporté dans une caisse et il estoit haut de trois a quatre pieds avec son fru[i]t, dont il avoit du verd, du rouge, a demi meur, et du noir, qui estoit en sa maturité. Par la mesme occasion je vis dans le Jardin du Roy La plante merveilleuse appelle Ficus Peruviana, et a cause de sa figure nommée vulgairement cierge du Pérou haut d'environ quarante pieds, presque tout d'une venue avec des rejettons d'espace en espace qui lui servent de branche. Monsieur Jussieu nous ramena chez lui, ou il nous fit voir plusieurs curiosités botaniques, et entre autres une canne de Sucre de la Guadeloupe, qui avoit encore assés d'humidité, pour faire connoistre sa douceur. J'allai disner chez M. L'Abbé de Camps ... »<sup>165</sup>.*

La mode des orangeries se développent également en France en suivant la mode de Versailles. De grandes orangeries voient le jour aux châteaux de Vaux-le-Vicomte, Fontainebleau (vers 1680), Sceaux (1684), Chantilly (vers 1685, fig. 13) ou plus tardivement à Cheverny (vers 1764), et de plus petites également dans le royaume. Ces espaces hébergent agrumes, figuiers, grenadiers, lauriers et oliviers. Ce sont seulement des lieux fermés où l'on place arbres et arbustes en caisse, durant l'hiver. Ils sont parfois chauffés.

La clémence du climat français explique peut-être et en partie le retard dans la conception d'espaces chauffés et l'absence de caféiers hormis dans la petite serre de de Jussieu à Paris en 1714. Il n'est pas inintéressant de rappeler que cette « serre » avait été construite en 1700 pour le Cierge du Pérou dont le « *grand individu de cette espece existant dans une des serres du Jardin, et pour lequel on a été obligé de construire une cage vitrée fort élevée : il avoit été envoyé en 1700 par Hotton, professeur de Leyde, au premier médecin Fagon, et n'avoit alors que 4 pouces de hauteur ; chaque année son accroissement étoit d'un pied et demi environ, et en 1716*

---

163. Un cactus du genre *Cereus*, probablement d'origine antillaise, et largement répandu dans les serres européennes depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

164. Galland traduira un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi sur le café qui sera publié en 1699 : « *De l'Origine et du progresz du café. Sur un manuscrit arabe de la Bibliothèque du Roy* ». Caen, J. Cavelier. Galland est surtout connu pour ses traductions-adaptations des contes des « *Mille et une nuit* ».

165. Transcrit dans Frédéric Bauden & al., 2015. « *Le Journal d'Antoine Galland (1646-1715) : la période parisienne. Volume IV (1714-1715)* ». Louvain, Paris, Bristol, chez Peeters, p. 144.



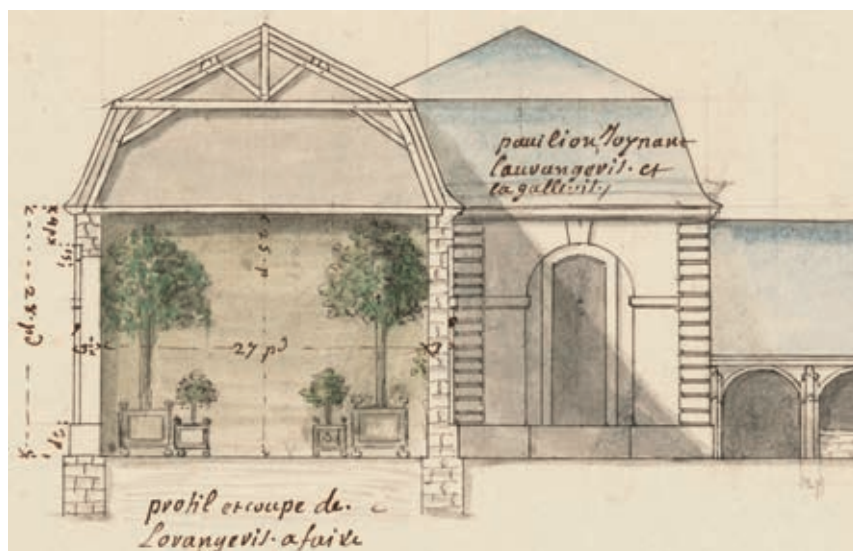


Figure 13 : Le projet d'orangerie du Château de Chantilly en 1683 (France). Manuscrit à l'encre et aquarelles. FR-BnF-Dépt des Estampes, RESERVE HA-18 (36)-FOL. Numérisation : ark:/12148/btv1b53031933g.

*il avoit 20 pieds sur 7 pouces de diamètre, mesuré vers le bas de sa tige* »<sup>166</sup>. Les Français en avance sur les fastueuses orangeries étaient donc en retard sur les cages vitrées !

On retrouve trace du caféier au château de Versailles sous Louis XV, quand le jardinier en Chef Louis Lenormand réussit la culture et la maturation d'ananas en 1733. Les serres installées dans le potager du roi hébergeaient également une douzaine de caféiers dont Louis XV aimait s'occuper de la torréfaction des 5 à 6 livres annuellement récoltées<sup>167</sup>.

## 2.4 – Diffusion dans le reste de l'Europe

Pour le sud de l'Europe et à cette période, les données sont très rares (1 mention). Le Grand-Duc Cosimo III de Médicis (1642-1723) va envoyer un jardinier à l'*Hortus medicus* d'Amsterdam pour y chercher un certain nombre d'espèces exotiques et en particulier des espèces d'aloès afin de les introduire dans le jardin de Pise<sup>168</sup>. Le caféier y est introduit à cette occasion. Son transport a lieu par bateau et le caféier arrive au port de

166. Antoine Laurent de Jussieu, 1805. « Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle. V. Depuis 1739 jusqu'en 1760 ». Annales du Muséum national d'histoire naturelle, Tome 6, p. 14 & note infra-paginale n°1.

167. Arthur Mangin, 1867. « Les jardins : histoire et description ». Tours, A. Mame et fils, p. 215. Les sources primaires ne sont hélas pas citées.

168. G. Savi, 1828. « Notizie per servire alla storia del Giardino e Museo della I. e R. Università di Pisa ». Pisa, p. 28.

Livourne (« *Liburnum* ») en 1715 avant de rejoindre Pise. Le caféier y fleurit rapidement puisque le botaniste Michelangelo Tilli (1655-1740) fera graver un rameau dans le catalogue du jardin de 1723. Il y remercie Commelijn et le jardinier Cornelius Voss<sup>169</sup>.

Aux Pays-Bas, les caféiers se répandent également dans les serres, comme celle somptueuse de M. Georges Clifford (1685-1760), banquier collectionneur, installée dans sa propriété d'Hartekamp<sup>170</sup>. C'est là que le botaniste suédois Carl von Linné réalisera l'inventaire du jardin entre 1735 et 1737<sup>171</sup>. C'est dans ce catalogue (simple liste de plantes sans commentaire), que Linné crée pour le caféier, le nom de genre « *Coffea* », en le distinguant des jasmins sur la base de critères floraux. Dans un second temps, Linné éditera en 1737 l'*Hortus cliffordianus* qui comprend le catalogue des plantes du jardin que, cette fois-ci, il commente, et auquel il ajoute les plantes de l'herbier Clifford<sup>172</sup>. Ce sont dans ces deux ouvrages que Linné propose notamment les prémices de son nouveau système de dénomination et de classification du vivant.

Plus tard, le même Linné reprendra en charge le jardin botanique d'Uppsala (Suède) dans les années 1742. Le caféier y poussera dans une serre<sup>173</sup>. A cette date tardive, les caféiers ne présentent plus les mêmes convoitises et enjeux qu'au début du siècle : leur culture est comprise et maîtrisée, la nomenclature est stabilisée, des traités ont été publiés, les représentations iconographiques plus nombreuses sont précises, les caféiers poussent également dans de nombreuses colonies européennes d'Asie et d'Amérique. Seuls les débats sur les éventuelles propriétés toxiques et/ou médicinales controversées de la boisson excitent encore la communauté scientifique.

Si le caféier reste donc une plante plutôt répandue mais relativement rare en Europe dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est parce que les espaces où il est susceptible d'être cultivé le sont.

Si en 1718, un pied de sang-dragon était vendu 250 guilders par l'*Hortus medicus* d'Amsterdam – une petite fortune – un pied de caféier après les années 1725 ne valait « que » 17 à 18 guilders (quand le salaire annuel d'un Commelijn était de 1 000 guilders)<sup>174</sup>. En 1714, Bradley témoigne du

---

169. « *Jasminum Arabicum, Castaneae folio, flore albo, odoratissimo, cujus fructu Caffè in Officinis dicuntur Boerh. Ind. Plant. 2, 217 Np. 10* », dans Michaele Angelo Tilli, 1723 « *Catalogus plantarum Horti Pisani...* ». Florentiae : Typis Regiae Celsitudinis. Apud Tartinium & Franchium. Préface et planche 32.

170. Pour l'histoire de l'*Hortus Cliffordianus* voir John L. Heller, 1968. « *Linnaeus's Hortus Cliffordianus.* » *Taxon*, vol. 17 (6) : 663-719.

171. Carl von Linné, 1737. « *Viridarium Cliffordianum, quo exhibentur plantae omnes, quas vivas aluit hortus Hartecampensis annis 1735. 1736. 1737. Indicatae nominibus ex horto Cliffordiano depromptis* ». Amsterdam, 1737. Le caféier est cité p. 15. L'ouvrage est juste une liste des plantes présentes dans le jardin et les serres.

172. Carl von Linné, 1737. « *Hortus Cliffordianus : plantas exhibens quas in hortis tam vivis quam siccis, Hartecampi in Hollandia, coluit ... Georgius Clifford ... reductis varietatibus ad species, speciebus ad genera, generibus...* ». Amstelædami, p. 59. L'ouvrage est une liste très précisément commentée.

173. Carl von Linné, 1748. « *Hortus upsaliensis : exhibens plantas exoticas, Horto upsaliensis academiae a sese illatas, ab anno 1742, in annum 1748, additis differentiis, synonymis, habitationibus, hospitiis...* ». Stockholmiae : Sumtu & literis Laurentii Salvii, p. 41.

174. Le sang dragon ou dragonnier (*Dracaena draco* L.) provenait certainement des îles macaronésiennes. Les prix des plantes sont donnés par D.O. Wijnands, 1987. « *The Hortus medicus Amstelodamensis – its role in shaping taxonomy and horticulture* ». *The Kew Magazine*, 4 : p. 81.

coût important que les responsables de l'*Hortus medicus* demandaient pour un seul caféier « *qu'ils ne vendront pas ici pour moins de 100 guilders* »<sup>175</sup>. En 10 ans, le prix d'un caféier produit dans l'*Hortus* a donc été divisé par un facteur 5.

## 2.5 – *La haute technicité employée par les jardiniers de l'Hortus medicus*

L'expérience des jardiniers de l'*Hortus* est à remarquer. Les systèmes de chauffage évoluent (fig. 14 en 1669, fig. 24 en 1737). On crée des espaces climatiques distincts dans les serres. Pour les caféiers, les germinations sont maîtrisées, des engrais et substrats différents sont testés, les feuilles régulièrement lessivées, etc... Les plantes sont en excellentes conditions considérant leur croissance de 1706 à 1714 : elles atteignent environ 5 mètres de hauteur.

L'innovation touche également la préparation des semences pour les envois comme en attestent trois témoignages exceptionnels et concordants, deux vers l'Allemagne (un avant 1714 et un en 1722), et un vers l'Angleterre (en 1723). Ces courts écrits confirment une technique de protection très originale et apparemment unique en Europe : l'enrobage des cerises de café par de la cire. Cette technique semble très intéressante puisque la couche de cire hydrophobe, évitait la déshydratation des semences et pouvait prolonger leur capacité germinative. L'usage de cire d'abeilles (mais aucun document ne confirme le type de cire utilisée) aux propriétés antifongiques pouvait également améliorer la conservation. Le confinement en milieu anaérobie devait également limiter le développement de moisissures, inconvénient qui pouvait affecter les baies fraîches confinées dans des fioles, comme celles envoyées par Bradley en 1714 vers Londres.

Johann Christoph Volkamer (1644-1720) alors à Amsterdam « *envoya des fruits de café recouverts de cire au frère qui lui est très proche, M. D. Johann Georg Volkamer, du jardin amstellodamois de Son Excellence Commelijn* »<sup>176</sup>. Le témoignage est rapporté en 1714<sup>177</sup>. En 1723, « *le digne docteur Sherrard ... rapporta du Physick Garden d'Amsterdam un caféier d'environ trois pieds de haut et une baie. La baie, soigneusement recouverte de cire, m'a été donnée, avec quelques instructions relatives à la culture de celle-ci par Cornelius Voss, jardinier à Amsterdam* »<sup>178</sup>. En 1722,

175. Lettre de Richard Bradley à James Petiver du 26 juillet 1714. UK-BL-Sloane Ms 3322, fol. 65r.

176. Le médecin allemand Johann Christoph Volkamer (1616-1693), parfois appelé Helianthus, a eu notamment deux fils, Johann Georg Volkamer le jeune (1662- 1744), médecin et botaniste qui publia en 1700 sa *Flora Norimbergensis*, et Johann Christoph Volkamer (1644-1720), marchand et également botaniste, auteur d'ouvrages richement illustrés sur la culture des agrumes en 1708 et 1714.

177. L'envoi de la baie recouverte de cire n'a pu être précisément daté mais elle est antérieure à 1714. J. G. Volkamer, 1714. « *Observationum medico-physicarum. Observatio CLXVIII* ». *Academiae Caesaro-Leopoldinae Naturae Curiosorum Ephemerides*. Francofurti & Lipsiae, 1712-1722, p. 379.

178. « *the worthy Doctor Sherrard (with whole Brother I then liv'd) brought over from the Physick Garden of Amsterdam one Coffee Tree of about three Foot high, and one Berry. The Berry, carefully cover'd over with Wax, was given to me, with some Directions relating to the Culture of it, from Cornelius Voss, Gardiner at Amsterdam* ». Les deux semences de la baie furent plantées et germèrent après 4 ou 5 semaines. L'information est communiquée à James Douglas par M. Knowlton dans un courrier de 1725 ou 1726. Douglas, 1727. « *Arbor ...* ». Op. Cit., p. 54.



Figure 14 : Orangerie avec système de chauffage (noté B) ca 1669. Provinces-Unies. Jan van der Groen, 1669. « *Le Jardinier hollandais, où sont décrites toutes sortes de belles maisons de plaisance et de campagne...* ». Marc Doornik, Amsterdam. Planche 15. [Édition bilingue, française et néerlandaise (« *Den Nederlantsen hovenier* »)]. Numérisation : FR-BnF – Gallica : [ark:/12148/bpt6k1524079j](https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1524079j).

c'est l'allemand Klein qui reçoit par l'intermédiaire de Mattheus Boretius, étudiant aux Provinces-Unies, un paquet de semences de l'*Hortus* qui contient dans une boîte une baie de café enveloppée dans de la cire et de la laine<sup>179</sup>.

Cette technique d'enrobage fut redécouverte plus de cinquante ans après par le commerçant de textiles et naturaliste irlandais John Ellis (1710?-1776). A partir des années 1759, ce dernier fit des essais sur des glands de chênes qu'il enroba au tout début par de la gomme arabique, puis par de la cire d'abeille<sup>180</sup>. Il maintint le pouvoir germinatif des glands plus d'une année sans problème majeur de moisissures. Il annonça sa découverte au président de la Royal Society en 1768<sup>181</sup>. Les intentions de John Ellis étaient très claires. Il s'intéressait aux plantes asiatiques : « avec la vue de les faire venir des East-Indies pour les planter aux bénéfiques de nos colonies américaines ». John Ellis publiera également et plus tard un traité sur le café (voir infra).

179. Université d'Erfurt, Forschungsbibliothek Gotha, Chart. B 858, Fol. 11-20.

180. John Ellis, 1759. « Letter XXIV. 1 January 1759. An account of some experiments relating to the preservation of seeds : in two letters to the Right Honourable the Earl of Macclesfield, President of the Royal Society. From John Ellis, Esq ». Philosophical Transactions of the Royal Society of London, Vol. 51 (31 décembre 1759) : 206-215.

181. John Ellis, 1768. « XI. A letter from John Ellis, Esquire, F. R. S. to the President, on the success of his experiments for preserving acorns for a whole year without planting them, so as to be in a state fit for vegetation, with a view to bring over some of the most valuable seeds from the East Indies, to plant for the benefit of our American colonies ». Philosophical Transactions of the Royal Society of London, Vol. 58 (1 Janvier 1768) : 75-79.

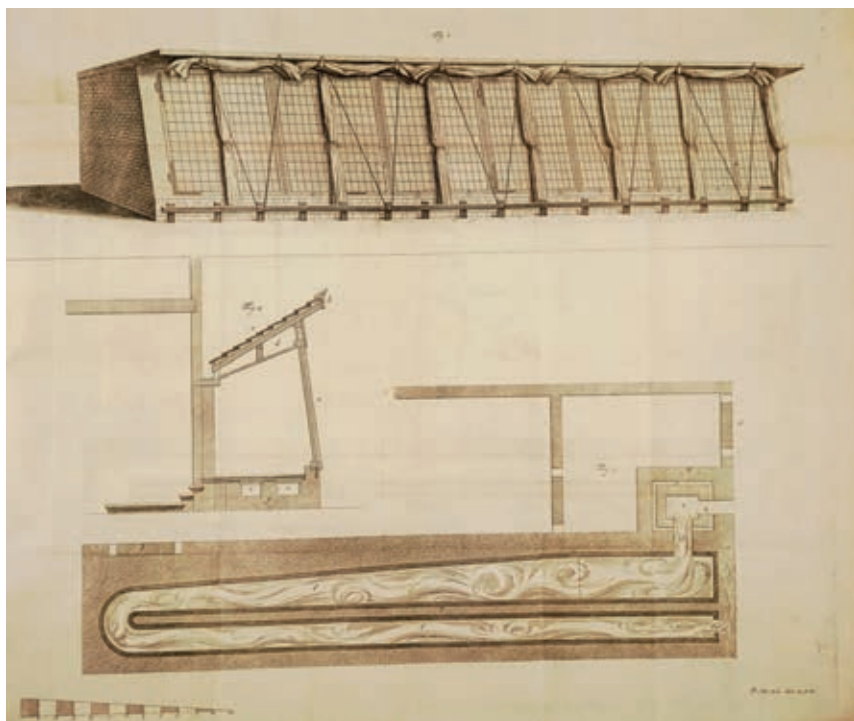


Figure 15 : La serre et son système de chauffage suivant Pieter de La Court 1737. Noter les ombrières amovibles extérieures qui sont ici roulées et sanglées en haut. Le système de chauffage par le sol est assez sophistiqué et représenté en coupe. D'après une réédition anonyme de 1766. Provinces-Unies. « *Byzondere aenmerkingen over het aenleggen van pragtige en gemeene landhuizen, lusthoven, plantagien en aenklevende cieraeden* ». Amsterdam : Widow of K. van Tongerlo. P. 278. Archive.org. Cote : ark:/13960/t9r28818f.

Une question arrive immédiatement en tête, les jardiniers de l'*Hortus* envoyaient-ils les semences de caféier enrobées de cire vers les colonies américaines ? Aucune source ne le confirme, mais la haute technicité des jardiniers et la durée des voyages pour l'Amérique (2 mois) les auraient conduits tout naturellement à le faire.

## 2.6 – Les caféiers en Europe et la rupture du monopole néerlandais

Tout part donc d'Amsterdam : les caféiers ou leurs semences et des instructions de culture. Les très rares envois de 1710 et 1711 vers l'Allemagne sont clairement liés au réseau de la République des Lettres et aux liens privilégiés tissés par Volkamer et Gussenheim avec l'*Hortus medicus*. D'après les sources, une seconde séquence d'exportation vers les territoires européens (France, Angleterre, Italie, Allemagne) débute en 1714. Et à

cette date, pour au moins deux envois (Paris, Londres), c'est Gerbrand Pancras (1658-1716)<sup>182</sup>, bourgmestre d'Amsterdam, qui est en quelque sorte le donneur d'ordre. Pancras va effectivement déléguer un compatriote qui amena l'arbre à Louis XIV. L'histoire est connue et répétée maintes fois. Antoine de Jussieu témoigne en 1715 : « *Mais M. Pancras Bourgmestre régent de la ville d'Amsterdam, nous a fourni plus de lieu d'éclaircir cette matière par le soin qu'il prit l'année dernière [1714] d'en faire transporter un autre à Marly [caféier], où il fut présenté au Roy, et delà envoyé à Paris au Jardin de sa Majesté, dans lequel nous lui avons vu donner successivement des fleurs et des fruits* »<sup>183</sup>. Richard Bradley est également très clair : « *Le Heer Gerbrand Pancrass, commissaire du jardin et président de la ville d'Amsterdam, m'a fait l'honneur de me procurer cette grande curiosité, que j'ai envoyée en Angleterre* »<sup>184</sup>. Quand Bradley a des problèmes d'envois en Angleterre par bateau, il fait intervenir Gerbrand Pancras.

Comment donc expliquer le geste de Gerbrand Pancras, qui cumule un poste de directeur à la VOC (1704) et celui de bourgmestre d'Amsterdam (1702, 1705, 1708, 1710-1711, 1714) et qui, par voie de conséquence, a toute autorité sur l'*Hortus medicus*<sup>185</sup> aux mêmes dates ? Coïncidence fortuite qu'il est important d'indiquer, Pancras est aux commandes de l'*Hortus medicus* en 1710-1711 puis 1714 : période où justement les caféiers partent en Europe (1710, 1711, 1714). L'année 1714 est marquée par de nombreux envois dans toute l'Europe (*a minima* : 2 en France, 1 en Angleterre, 1 en Allemagne, et peut être en Italie quand la plante arrive à Pise en 1715).

Comment ne pas penser à une fragilisation de la machine coloniale néerlandaise qui perd là un monopole alors que la France et l'Angleterre sont de potentiels concurrents sur les terres américaines des West-Indies ? Cette question n'a semble-t-il pratiquement jamais été évoquée par les historiens du café. Geste diplomatique de « soft-power » après le traité d'Utrecht de 1713 car au final des plantes sont déjà parties en territoire anglais dès 1706<sup>186</sup> et « allemand » en 1710 ? A la fin de la Guerre de succession d'Espagne, les closes du traité d'Utrecht de 1713 vont entre-autres redistribuer cartes et dynamiques coloniales<sup>187</sup>. La question du commerce y est clé. Les enjeux commerciaux sur le café sont-ils si peu importants à cette période ou tout du moins si mal estimés ? Pancras sait probablement que les Français ont touché Moka en droiture dès 1709, et qu'ils posséderont tôt ou tard le caféier ?

Reste que le monopole néerlandais sur le café n'est pas un monopole au sens strict. Si les importations de café « javanais » arrivent en 1711 à

---

182. Personnage qu'il ne faut pas confondre avec son cousin homonyme, Gerbrand Pancras (1658-1721) qui deviendra Commissionnaire de l'*Hortus Medicus* en 1716.

183. Antoine de Jussieu, 1715 « *Histoire du café* ». Op. Cit., p. 292.

184. Bradley 1714, p. 28. Voir annexe 2.

185. Johan E. Elias, 1963. « *De Vroedschap van Amsterdam, 1578-1795* ». Amsterdam, N. Israel. Biographie de G. Pancras, vol. 2, p. 686-687. [Exemplaire numérisé : <http://resources.huygens.knaw.nl/>]. Pancras est également signalé comme Commissionnaire de l'*Hortus medicus* en 1698.

186. J. Douglas, 1727. « *Arbor yemenis...* ». Op. Cit., p. 21.

187. L'Acadie est cédée presque en totalité à la Grande-Bretagne. La France conserve un droit de pêche à Terre Neuve. L'île de Saint-Christophe passe également sous domination britannique.

Amsterdam, culture en plein épanouissement en Indonésie, le commerce du café reste dans les mains du pouvoir yéménite, puis dans ceux des Ottomans au Caire. En Europe, c'est la place d'Amsterdam qui concentrent les ventes pour l'Occident, mais en Méditerranée les Français maîtrisent les échanges. Reste, que la volonté de la VOC, réaffirmée auprès des autorités de Batavia est bien de développer la caféiculture en Indonésie. La France commence déjà à se positionner sur ce marché, mais ces signes sont-ils vraiment perceptibles au Conseil des XVII Seigneurs ?

Les deux premières expéditions françaises de Saint-Malo de 1707-1709 et 1710-1712 en mer Rouge auront un succès indéniable tant au niveau commercial que diplomatique. Les Français seront autorisés par l'imam al-Nâsir<sup>188</sup>, à l'image de leurs précurseurs anglais et hollandais, d'installer durablement une loge commerciale dans le port de Moka. Mais au-delà de cette implantation, les malouins obtiennent des autorités yéménites, une taxation d'exportation de 2,5%, deux fois inférieures à celles de leurs concurrents anglais et hollandais<sup>189</sup>. Les informations sont bien connues à Amsterdam car transmises par les agents de la VOC, d'autant plus que ces expéditions saisirent également en course des bateaux hollandais<sup>190</sup>. Il n'est pas inintéressant de noter qu'à leur arrivée à Saint-Malo, les ventes de café seront autorisées par le Roi de France, mais dans les faits certains armateurs malouins vont racheter les cargaisons pour les revendre à Amsterdam<sup>191</sup>. Les XVII Seigneurs le savaient-ils ?

Sur une autre espèce d'importance commerciale comme le girofle, les Néerlandais veilleront très jalousement à leur culture asiatique, détruisant des plantations autochtones quelques années après leur implantation insulaire des Moluques dans les années ca. 1625<sup>192</sup>, monopole rompu

---

188. Le gouverneur de Moka, le vizir Sâlih b.'Alî al-Huraybî, invite la délégation française conduite par Monsieur de la Grelaudière en février 1712 à rejoindre al-Mawâhib, lieu de résidence de l'imam. Klaric Tomislav, « *Chronologie du Yémen (1045-1131/1635-1719)* », Chroniques yéménites [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 07 septembre 2007, consulté le 07 juin 2021. Les événements sont relatés en détail par Jean de La Roque, 1715. « *Voyage de l'Arabie heureuse ...* ». Op. Cit.

189. Une remise en question de cette taxe par le pouvoir yéménite provoquera ultérieurement en 1737, une intervention militaire française devant Moka. Voir Guyot-Desfontaines, 1739. « *Relation de l'expédition de Moka en l'année 1737 sous les ordres de Mr. de la Garde-Jazier de Saint-Malo* ». Paris, Chaubert.

190. Nancy Um, 2015. « *Foreign Doctors at the Imam's Court: Medical Diplomacy in Yemen's Coffee Era.* » In "Transcultural Networks in the Indian Ocean, 16th-18th centuries: Europeans and Indian Ocean Societies in Interaction." Ed. Su Fang Ng, a special issue of Genre: Forms of Discourse and Culture, 48(2) : 261-88.

191. A. Lespagnol, 1979. « *Négociants et commerce indien au début du XVIIIe siècle : l'épisode des « Compagnies malouines », 1707- 1719* ». Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, 86 (3) : 427-457.

192. L'extirpation des girofles fut répétée plusieurs fois par les Néerlandais, mais apparemment, la première occasion fut en 1625 lors de l'arrivée de la Flotte de Nassau (Nassausche Vloot) à son arrivée à Ambon pour assister les gouverneurs Van Speult et van Gorcum dans une expédition à Ceram (information communiquée par Bea Brommer que nous remercions). Pour rappel, après une première expédition de reconnaissance en 1599 (Jacob Corneliszoon van Neck), les Néerlandais essaient de s'implanter sur l'île de Banda en 1609 (Pieter Willemsz Verhoeff) pour contrôler le commerce des épices mais ils rencontrent la résistance des pouvoirs locaux. Les Néerlandais se replient alors sur Ternate et y construisent le Fort Nassau qui devient centre de décision de la VOC avant que Batavia soit fondée en 1619. La domination néerlandaise sur Banda interviendra seulement en 1621 après des conflits mêlant les pouvoirs autochtones et les Anglais. Le monopole sur le girofle prend donc place dans les années ca1625-1630.

seulement dans les années 1770 par les Français<sup>193</sup>. L'exportation du giroflier des Moluques était d'ailleurs punie de mort<sup>194</sup>. Mais si les Néerlandais permettent la diffusion du caféier dans les serres européennes, les ordres reçus dans leurs colonies américaines semblent bien différents.

Le 30 juin 1720, le Conseil de la Marine à Paris écrivait en résumant une lettre datée du 1<sup>er</sup> septembre 1719 du gouverneur de Cayenne, Guillouet d'Orvilliers (1668-1728) : « *Le Gouverneur et le commandant du Surinam qui lui avaient promis de la graine de caffè, lui ont écrit qu'ils ne pouvaient lui en envoyer parce qu'ils avaient reçu des ordres très sévères d'empêcher qu'il n'en sortit du Surinam pas même pour leur colonie* »<sup>195</sup>. Fermin témoigne également de ce point quelques années plus tard : « *il étoit défendu, sous peine de la vie, à tous les habitants de la Colonie de Surinam, d'en vendre un seul grain aux Etrangers, ni même de leur en faire présent* »<sup>196</sup>. Le gouverneur du Suriname ne sait probablement pas que le caféier est en culture dans les jardins du Roi de France et que depuis 1716, grâce à l'appui de l'Académie des Sciences et du Régent, on projette son acclimatation dans les îles françaises de la Martinique et de la Guadeloupe. A noter au passage : le gouverneur de la Guyane française ne le sait pas non plus lui-même !

### 2.7 – Les Anglais et les premiers transferts de caféiers vers la Barbade

Les Anglais essaieront de profiter de leurs plants londoniens pour transplanter des caféiers à la Barbade. L'historiographie démontre que ces événements sont passés sous silence. A la Barbade, terres et conditions climatiques sont peu propices à de grandes cultures caféicoles économiquement rentables. L'exemple de cette île est assez révélateur car des envois de caféiers vers l'Angleterre sont pourtant signalés. Les échanges s'effectuent donc dans les deux sens.

Bradley écrit en 1726 : « *à l'heure actuelle [à la Barbade], il y a un grand nombre de plantes dans un état fruitier, d'où certains ont été apportés au Palais Royal à Hampton-Court, dans un état prospère* »<sup>197</sup>. James Douglass en 1727 complète l'information : « *Il y a également eu un bon nombre de plantes envoyées directement ici [en Angleterre] de la Barbade. Ceux qui sont venus l'été dernier [1726] à Sa Majesté, ont été envoyés par le gouverneur de cette île, et confiés aux soins du Dr Gamble. Son Altesse Royale le Prince et le Duc de Chandos en avaient sur le même Navire* »<sup>198</sup>. Et Douglas indique

---

193. L'historiographie indique que Pierre Poivre introduit giroflier et muscadier à l'île de France (Maurice) en 1755, après avoir dérobé des plantes et semences avec des complicités des pouvoirs locaux, mais les girofliers mourront (girofliers dont l'identité botanique est remise en cause par le responsable du jardin de l'île Maurice). En 1770, de nouveaux plants seront enfin cultivés avec succès. Voir Jean-Paul Morel, 2018. « *Sur la vie de Monsieur Poivre. Une légende revisitée* ». Autoédition, 524 pp.

194. D.O. Wijnands & al., 1994. « *Een sieraad voor de stad : de Amsterdamse Hortus Botanicus, 1638-1993* ». Amsterdam, University Press p. 158 [les sources primaires des registres de la VOC sont citées].

195. FR – ANOM – COL C14 R12 f° 45

196. Annexe 11.

197. Bradley, 1726, p. 599. Voir annexe 8.

198. « *There has been likewise a good Number of Plants sent directly hither from Barbadoes. Those that came last Summer to His Majesty, were sent by the Governour of that Island, and entrusted to the Care of Dr. Gamble. His Royal Highness the Prince, and the Duke of Chandos had some by the same Ship* ». Douglas, 1727, « *Arbor ...* ». Op. Cit., p. 22.



également que sont partis de la Barbade : «*non seulement des plantes entières, mais même quelques livres de fruits secs ont été envoyées en Angleterre* »<sup>199</sup>. Il est vraisemblable que le caféier poussait dans des jardins de curieuse ou de prestige entre, et *a minima*, 1720 et 1727.

Pour les colonies anglaises caribéennes, c'est à la Jamaïque que les premiers caféiers sont « officiellement » introduits en 1728 par le gouverneur de la Jamaïque, Nicholas Lawes (1652-1731)<sup>200</sup>. Plusieurs auteurs indiquent que ce fut à partir de la Martinique. Il semble beaucoup plus logique que l'introduction à la Jamaïque le fut entre colonies anglaises, donc de la Barbade, mais les sources sont muettes sur ce point. Ce qui est certain en revanche, c'est que le développement de la caféiculture dans l'espace caribéen anglais est bien à l'initiative des planteurs jamaïcains à partir de 1730<sup>201</sup>. Il faudrait revoir l'ensemble des sources anglaises et notamment manuscrites pour mieux comprendre les transferts du caféier dans leurs colonies, en y intégrant l'ensemble des îles qui, même si les conditions écologiques pour la caféiculture n'y sont toujours pas réunies (Saint-Christophe, Saint-Thomas, etc.) peuvent avoir hébergé des plants et donc être à l'origine de disséminations locales. Des importations en provenance du Suriname pour la Barbade sont également signalés en 1720 (voir infra).

### 3. L'INTRODUCTION DES CAFÉIERS AU SURINAME

#### 3.1 – *Les récits imprimés des chroniqueurs surinamais du XVIII<sup>e</sup> siècle*

Les sources historiques imprimées monographiques sur le Suriname sont contradictoires sur les dates et les modalités d'arrivée des caféiers dans les colonies néerlandaises de Terre Ferme, point itératif de toutes les historiographies nationales européennes. Le seul point de convergence des écrits néerlandais concerne la source : des plantes cultivées dans les serres d'Amsterdam et originaires de Batavia ont été envoyées au Suriname<sup>202</sup>. Des travaux récents indiquent sans vraiment l'argumenter la période 1711-1713.

---

199. « *from whence not only whole Plants, but even some Pounds of dry'd Fruit have been sent to England* ». Douglas, 1727. « *Arbor ...* ». Op. Cit., p. 22.

200. L'ensemble des sources anglaises sur la période 1720-1730 sur l'introduction du café dans leurs colonies (Jamaïque, Barbade notamment) devrait être revu. En 1792, Moseley écrit : « *Sir Nicholas Laws was the first person who planted Coffee In Jamaica ; but dying three years afterwards, in 1731, he had not the happiness to see the cultivation of it make any considerable progress.* ». Benjamin Moseley, 1792. « *A treatise concerning the properties and effects of coffee* ». La date de 1728 pour l'introduction du café à la Jamaïque est généralement retenue par tous. Mais d'autres sources ne concordent pas, et les échanges entre territoires anglais ne sont jamais évoqués.

201. Nombreux documents sur l'élaboration de la réglementation et son évolution entre 1730 et 1732. Voir notamment « *Journals of the Board of Trade and Plantations: Volume 6, January 1729 – December 1734* ». Ed. Ledward, London, 1928. Voir également « *Calendar of State Papers Colonial, America and West Indies, Volume 39* ». 1732, ed. Cecil Headlam and Arthur Percival Newton (London, 1939).

202. D'autres questions sous-jacentes et fondamentales ne pourront pas être abordées ici : celles de la concurrence pour le café entre territoires néerlandais guyanais (Berbiche, Essequibo, Suriname), ce qui aurait nécessité une densité archivistique nettement supérieure à celle utilisée.

L'ouvrage de Maria Sybilla Merian de 1705<sup>203</sup>, présente au Suriname en 1699-1701, ne mentionne pas le café alors que toutes les principales cultures coloniales y sont illustrées. Cette grande artiste n'a pas véritablement exploré le territoire mis à part le jardin de son lieu de résidence, la propriété labadiste *Providentia*, et la plantation *Vreedenburg* où elle cherchait ses sujets d'étude, occupée plutôt à élever des chenilles, surveiller ses chrysalides, observer les métamorphoses puis à dessiner l'ensemble. Jan Herlein dans son travail historique et géographique sur le Suriname de 1718 ne parle pas du café, mais il quitte la colonie en 1704<sup>204</sup>. Il faut se tourner vers des imprimés postérieurs et très tardifs par rapport aux événements pour trouver les premiers témoignages sur l'introduction de la plante.

Thomas Pistorius, membre du Conseil de la police et de la Justice criminelle au Suriname, y évoque son séjour de 1763. Il décrit les nombreuses plantations de café mais n'évoque aucun élément d'ordre historique sur le sujet<sup>205</sup>. C'est dans les ouvrages du médecin naturaliste Philippe Fermin (1720?-1790), qui séjourne à partir de 1754 dans la colonie<sup>206</sup>, que nous trouvons quelques éléments. Si l'auteur écrit quelques pages – somme toute très classiques – sur le café dans son ouvrage de 1765<sup>207</sup>, c'est dans celui daté de 1769 qu'il consacre un chapitre entier à la culture caféière où nous apprenons que : « *Quelques vieux Colons m'ont assuré que dans les premières années, où l'on avoit commencé à cultiver le Caffé, il étoit défendu, sous peine de la vie, à tous les habitants de la Colonie de Surinam, d'en vendre un seul grain aux Etrangers, ni même de leur en faire présent, avant que de l'avoir mis dans un four, pour en faire mourir le germe, et empêcher qu'il ne se multipliât ailleurs. L'on m'a même ajouté, que c'est le père de feu Monsieur le Comte de Neale, qui l'a cultivé le premier, et que c'est à lui qu'on est redevable de ce fruit* »<sup>208</sup>.

---

203. Maria Sybilla Merian, 1705. Op. Cit.

204. Jan D. Herlein, 1718 « *Beschrijvinge van de Volk-plantinge Zuriname : Vertonende de opkomst dier zelve Colonie, de aanbouw en bewerkinge der Zuiker Plantagiën, Neffens den aard der eigene natuurlijke Inwoonders of Indianen; als ook de slaafsche Afrikaansche Mooren; deze beide Natien haar Levens manieren, Afgoden- dienst, Regering, Zeden, Gewoonten en dagelijksche Bezigheden. Mitsgaders een vertoog van de Bosch-grond Water- en Pluim- Gediertens; de veel vuldige heerlijke Vrugten, Melkagtige Zappen, Gommen, Olyen, en de gehele gesteltheit van de Karaïbaansche Kust* ». Leeuwarden, Meindert Injema, 2<sup>e</sup> éd., 262 p.

205. Thomas Pistorius, 1763. « *Korte en Zakelijke beschrijving van de Colonie van Zuriname. Waar in te vinden is omstandig bericht van de gelegenheid deezer volkplantinge. Mitsgaders een kort verhaal levensmanier der slaven alsmede eene beschrijvinge van de vrugt- en andere boomen, dieren, Benevens een omstandig berigt van het zuiker- riet, zuiker en koffij plantagiën waar agter gevoegt is, verhael van de geplegde moord aan zyne Excellente den Heer van Sommelsdijck* ». Amsterdam, Thed. Crajenschot.

206. Charles Weiss, 1841. « *Biographie universelle, ou Dictionnaire historique contenant la nécrologie des hommes célèbres de tous les pays* ». Paris, tome 2 : 590.

207. Philippe Fermin, 1765. « *Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou description des animaux, plantes, fruits et autres curiosités naturelles, qui se trouvent dans la colonie de Surinam, avec leurs noms différents, tant françois, que latins, hollandois, indiens et nègre-anglois* ». A Amsterdam, chez Magerus, pages 160-163.

208. Philippe Fermin, 1769. « *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Suriname, contenant ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable, touchant sa situation, ses rivières... avec les usages des habitants naturels du pais, et des Européens qui sont établis* ». Amsterdam, van Harrevelt, 2 vol. Vol. 2 (Chapitre 9), p. 44. Voir annexe 11.

Dans sa description du Suriname publiée un an après, Jan Jacob Hartsinck (1716-1779) indique des éléments bien différents. Si Hartsinck n'a jamais mis les pieds au Suriname, en revanche, il occupe une place privilégiée à l'Amirauté d'Amsterdam et a donc accès à un certain nombre de documents originaux. Il écrit : « *Les résidents ont commencé à cultiver du café, qui y poussait fort bien ; de sorte qu'en 1724, les premiers arbustes du Jardin de la Ville [de Paramaribo] ont été envoyés ici de là. Il s'avère que ce fruit dans l'année 1720 ou 1721, y fut d'abord cultivé par un bijoutier d'argent, nommé Hansbach, allemand de naissance, qui prétendait avoir trouvé parmi quelques livres de café des Indes orientales (qui y avait été envoyé pour commerce depuis la Hollande comme le thé, et à l'époque coûtait déjà cinq et six guildens la livre), quelques graines qui lui semblaient contenir encore un peu de jus [i.e. « avec une pulpe fraîche »] ; en tant qu'amateur de chimie, il savait préparer une certaine terre, tellement puissante qu'elle a dû remuer le moindre jus de culture ; grâce à cela il y avait réussi à faire pousser une ou plusieurs de ces graines, et avait finalement obtenu des fruits, avec lesquels il avait ensuite continué à cultiver cette plante : cependant, d'autres disent que quelques pieds de caféiers de l'Hortus Medicus d'Amsterdam ont été envoyés au Gouverneur Paul van der Veen, ayant livrés quelques graines, lesquels ledit Hansbach s'est emparé : il est certain qu'il fut le premier à produire ces arbustes dans des paniers ; dont d'autres ont pu profiter, et qu'il n'en avait peu ou pas d'utilité pour lui-même, étant fort dépendant de la boisson, et étant ainsi très indifférent à l'argent et aux biens »<sup>209</sup>. Trois pistes sont donc offertes : le commandeur du Suriname Paul van der Veen (ca. 1660-1733) qui exerce de 1696 à 1707 à Paramaribo, l'orfèvre d'origine allemande Hansbach, ou le père du comte Stephanus Laurentius de Neale (1688-1762).*

En 1788, l'historien David Isaac Cohen Nassy synthétisait probablement la littérature à sa disposition : « *Ce n'est qu'en 1720 que les premiers essais de Caffé furent faits à Surinam de quelques petites plantes qu'un certain Hansbach avoit apporté de l'Hortus Medicus d'Amsterdam quoique le tableau du Surinam, attribue ses progrès à Mr de Neale »*<sup>210</sup>. Cette fois-ci, deux des premières pistes sont fusionnées : Hansbach devient celui qui a obtenu le café à l'*Hortus medicus*. Van der Veen disparaît de l'histoire. Un historien guyanais, résume une situation encore différente : « *Les premiers caféiers furent plantés en 1720 par l'allemand Hansbach. Il les reçut vraisemblablement du gouverneur Coutier à qui avaiant été expédiés quelques jeunes caféiers du Hortus Medicus d'Amsterdam, cultivés par le bourgmestre Nicolaas Witsen. Ensuite ce fut par Stephanus Laurentius*

---

209. Jan Jacob Hartsinck, 1770. « *Beschrijving van Guiana, of de Wilde Kust, in Zuid-Amerika, betreffende de Aardrijkskunde, de Dieren, Vogels, Visschen, Boomen en Gewassen, als mede de eerste ontdekking dier kust, de Bezittingen der Spanjaarden, Franschen en Portugeezen en voornamelijk de volksplantingen der Nederlanderen, als Esse- quebo, Berbice, Suriname, en derzelyver Rivieren, met de nodige kaarten en Afbeeldingen der Forten, waarbij komt eene over den A art en de Gewoontes der Neger-slaven. Ailes uit echte stukken opgesteld* ». Amsterdam, Gerrit Tielenburg, 2 vol., p. 741.

210. David Isaac Cohen Nassy, 1788. « *Essai historique sur la colonie de Suriname, sa fondation, avec la description et l'état actuel de la Colonie, ainsi qu'un tableau des mœurs de ses habitants en général, avec l'Histoire de la Nation Juive Portugaise et Allemande y établie ; le tout rédigé sur des pièces authentiques y jointes, et mis en ordre par les Régens et Représentants de Ladite Nation Juive Portugaise* ». Paramaribo, vol. 1 : p. 69. Le « *Tableau du Surinam* » est l'ouvrage de Fermin Ph, 1779, Op. Cit.

Neale, propriétaire de la plantation New-Levant, au Cottica, qui entreprit la culture du café, dont les produits firent leur apparition en 1724 sur le marché d'Amsterdam »<sup>211</sup>. L'ensemble de ces textes font l'impasse sur les situations des colonies néerlandaises voisines de l'Essequibo et de Berbice (actuel Guyana).

Le témoignage de Bradley prend ici tout son sens et invalide en partie les dates retenues par les premiers chroniqueurs et historiens du Suriname. Dans son premier ouvrage de 1714, Bradley indique : « *De cette plantation [de Batavia], ils ont récemment apporté à Amsterdam deux arbres qui, par l'habileté de leur ingénieux jardinier, fleurissent et portent des fruits avec une telle perfection, que plusieurs centaines de plantes y ont été récoltées à partir de graines mûries à cet endroit ; et qu'ils transmettent de temps à autre au Surinam et aux lieux des West-Indies qui sont en leur possession* »<sup>212</sup>. Dans un écrit de 1721, rappelant la même histoire, il précise « *d'où ils les ont transportés au Suriname et à Curasau* »<sup>213</sup>.

### 3.2 – L'apport des sources manuscrites

Les sources manuscrites nous ont permis d'identifier quelques documents citant le « koffy », « coffy » dont les informations sont courtes, mais datées et riches d'enseignement. Sur l'Essequibo, les documents datent de 1700, puis de 1724. Pour Berbice, ils datent de 1720, 1724 et 1726. Pour le Suriname, les documents datent de 1716, 1717, 1718, 1719, 1720, 1721, 1723, 1724 auxquels il faut joindre une source française de 1719. Le mois d'avril 1723 sera marqué par la première vente de café des plantations du Suriname.

#### *Colonie de l'Essequibo*

Sur l'Essequibo, loin de Paramaribo, sous l'administration de la Chambre de Zélande<sup>214</sup>, le 9 août 1700, le commandant Samuel Beekman (?-1707)<sup>215</sup> écrit du « *Fort Kyck Overal, Rio Issequibe* » aux Directeurs de la WIC (Dutch West India Company) à Middelburg : « *Et déjà nous n'avons ménagé aucun effort pour tenter de cultiver du café, mais jusqu'ici sans y parvenir. Si, cependant, nous disposions d'une plantation appropriée [de jeunes plants ?], comme me l'avait promis le Dr Helvetius*

---

211. Alexandre Lédi, 1922. « *Histoire de Surinam. Ouvrage traduit du hollandais d'après l'Aperçu sur l'histoire de Surinam' de J. R. Thomson, et l'Histoire abrégée de la colonie de Surinam' de R. Bueno Bibaz* ». Cayenne, Impr. des comptoirs coloniaux Chiris, p. 21.

212. Bradley 1714, p. 27. Voir annexe 2. Les colonies néerlandaises des West-Indies sont nombreuses à cette époque sur le continent américain, nous pouvons citer : Suriname, Berbice, Essequibo, Demerary sur le continent et les îles de Bonaire, Curaçao, Aruba, Saba, St-Eustache et St-Martin (en partie).

213. Bradley 1721, p. 187. Voir annexe 6.

214. L'Essequibo se situe sur l'actuel Guyana. La colonie fut fondée en 1615 par les Zélandais et fut défendue par le Fort Kijkoveral dont Abraham Beekman (Beekman) qui en était un commandant controversé.

215. Samuel Beekman (Beekman) gouverneur du fort d'Essequibo entre 1690 et 1707. Il y était précédemment planteur. Il succède à un membre de sa famille, Abraham Beekman, qui fut commandant de 1678 à 1690. Nous savons que Samuel était aux Pays-Bas en 1698. Son successeur est Pieter van den Heijden Reisen. Le commandement passe ensuite à Larens de Heere en 1719. Cornelis de Waard, 1939. « *Journal tenu par Isaac Beekman de 1604 à 1634* ». Tome 1 (1604-1619). La Haye, Martinus Nijhoff : p. XXIV.

*avant de commencer ici, nous nous appliquerions davantage à cette question. Nous vous sommes cordialement reconnaissants pour les fournitures que vous nous avez envoyées et pour vos futurs soins dans cette affaire*»<sup>216</sup>. Le docteur Helvetius n'est autre que le médecin et botaniste allemand Johann Friedrich Schweitzer (1630-1709) qui vécut aux Provinces-unies et fut notamment médecin du Prince Guillaume III d'Orange-Nassau (1650-1702). Cette dernière position lui permettait probablement d'accéder aux ressources de l'*Hortus medicus*. La connexion avec la Chambre de Zélande et/ou avec la famille Beeckman a pu se faire à Middelburg où Helvetius et son fils y enseignèrent la médecine et la chirurgie pendant plus de 40 ans et formaient des chirurgiens de marine<sup>217</sup>. La tentative de 1700 fut donc un échec, mais la Chambre de Zélande a pu renouveler l'opération. Ce document nous permet également de confirmer la culture du caféier aux Pays-Bas telle que envisagée par la première introduction à Amsterdam en 1696 et par la mention du catalogue floristique de l'*Hortus medicus* en 1698.

Pour l'Essequibo, un hiatus important existe entre cette date de 1700 et la mention suivante de 1724. La guerre de Succession d'Espagne (1700-1713) en est peut-être responsable (voir infra). En janvier 1724, le commandeur de l'Essequibo « a ensuite proposé d'aménager une autre plantation de café pour l'Honorable Compagnie (au-dessus de la plantation de manioc déjà aménagée à Cuyuni), et de faire en sorte que chacune des plantations de la Compagnie envoie deux esclaves mâles à cette fin, ce qui a été pleinement approuvé par la Cour »<sup>218</sup>. Les choses vont vite car en mars 1724, les mêmes Minutes indiquent : « Il y a actuellement sur la plantation de manioc et de café à Cuyuni sous la direction de Jan ver Eyke plus de 7 000 caféiers, qui poussent tous bien, et au coin de Bartica il y en a environ 2 000. Une nouvelle plantation de café a également été disposée à Cuyuni, une demi-heure au-dessus de celui de Vos Seigneuries ; si c'est correctement brûlé, défriché et planté de caféiers ». Le 26 mars 1724, le Commandeur informe la Compagnie : « Avec l'assentiment de la Cour, j'ai également fait cette saison un nouveau défrichement pour une plantation de café dans la rivière Cuyuni, à environ une demi-heure au-dessus de la plantation de manioc, où le sol s'était avéré très bon ». Et le 15 juin, la Cour de justice de l'Essequibo peut informer la WIC : « Les plantations appartenant à Vos Seigneuries sont toutes en très bon état, et la culture du café est, Dieu merci, bien florissante. Il est calculé qu'à la fois à Cuyuni et à Bartica, il y a environ 15 000 caféiers, qui sont tous en très bon état, et que nous en avons un nombre égal, qui y seront transplantés dès qu'ils seront prêts ». Le 4 août 1726, la Cour de l'Essequibo confirme l'état des plantations : « La plantation de café de Cuyuni portant actuellement 2 000 arbustes, Vos Seigneuries peuvent bien imaginer de quelles dimensions le terrain doit être pour en contenir une telle quantité... Les terres de Cuyuni

---

216. Aout 1700. « *America and West Indies: August 1700, 6-9* ». Calendar of State Papers Colonial, America and West Indies, ed. Cecil Headlam (London, 1910), Vol. 18 : 462-483.

217. Iris Bruijn, 2009. « *Ship's surgeons of the Dutch East India Company : commerce and the progress of medicine in the Eighteenth Century* ». Leiden University press, note 140, page 372.

218. Les extraits suivants proviennent des Minutes de la Cour de Police de l'Essequibo 1724-1726 et ont été traduits de l'anglais. Odeen Ishmael, 2010. « *Guyana's western border. Background Historical Documents Compiled and Edited by Odeen Ishmael* ». p. 262-263.

*étant meilleures pour cette culture que celles de la colonie, nous serons obligés, à la réception d'esclaves frais, d'y transplanter tout le café du coin de Bartica (qui n'y poussera pas, et est très endommagé par les fourmis)*». En 1725, un auteur indique que 30 000 jeunes pieds de café étaient implantés sur l'Essequibo<sup>219</sup>. A ces dates, semences et plants proviennent certainement de Paramaribo (voir infra).

### *Colonie du Suriname*

Pour la colonie du Suriname *sensu stricto*, les principaux documents manuscrits ont été identifiés anciennement par Leupe<sup>220</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais celui-ci n'a pas intégré les informations issues de Bradley, ni celles de l'Essequibo, du Guyana et des sources françaises<sup>221</sup>. Sous l'administration de la Chambre d'Amsterdam, plusieurs envois de caféiers sont donc probablement parvenus en territoire surinamais entre 1706 (arrivée dans les serres à Amsterdam) et 1714 (témoignage de Richard Bradley). Pour cette période, aucune source contemporaine n'atteste de l'arrivée de café ni au Suriname ni à Curaçao. Nous remontons toutefois sur cette période grâce à des déductions de documents ultérieurs (voir infra).

Pour les années 1700-1713, le contexte est particulier car la Guerre de succession d'Espagne fait rage. En 1712, une attaque importante touche toutes les colonies néerlandaises de la côte des Guyanes (Suriname, Berbice, Essequibo) avec l'intervention d'une escadre française commandée par le flibustier Jacques Cassard (1672-1740). Des plantations vont être pillées, certaines brûlées, les colonies rançonnées<sup>222</sup>. Ce type d'épisodes peut largement perturber voire anéantir des essais de culture. Les sources d'archives françaises sur les biens que Cassard a pillés puis débarqués aux Antilles et à Saint-Domingue (principalement des esclaves et des marchandises) ne nous ont pas permis d'apporter d'informations sur le café<sup>223</sup>.

---

219. Pieter Marinus Netscher, 1931. « *History of the Colonies : Essequibo, Demerary, and Berbice from the Dutch Establishment to the Year 1888. Translated by WE Roth.* ». Georgetown, Daily Chronicle, 1929 1st ed. Boston and The Hague, Martinus Nijhoff 1931. Chapitre VI, page 10. [Titre original : « *Geschiedenis van de kolonien Essequibo, Demerary et Berbice* ». 's-Gravenhage, 1888].

220. Le travail de Leupe est ancien mais les sources utilisées sont précisément citées. Les historiens néerlandais ultérieurs sur la caféiculture ont principalement été puisés dans son travail, sans forcément le citer.

221. Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12 (3/4), 228-261.

222. Anonyme. 1713. « *Relation de la descente faite par Mr. Cassard, capitaine de vaisseau du Roi, dans la colonie de Surinam, appartenant aux Hollandais* ». Paris, Imp. royale. FR-BnF-F 21070 (45)

223. Secrétariat d'État à la Marine, Correspondance à l'arrivée en provenance de la Martinique, correspondance du 20 décembre 1712, de Phélypeaux Du Verger, gouverneur général des îles d'Amérique : « *la nuit de 14 au 15 décembre de ce mois Mr. Cassard de retour de Surinam, mouilla a la Martinique avec six vaisseaux, le septième qui est la Meduse envoyé par luy sur Barbiche [Berbice] retournera le 19. Ces expeditions ont assés bien réussy puisque celle de Barbiche raporte cent mille escus et celle de Surinam vaudra bien quinze a seize cent milles livres. Mr Cassard vous en rend sans doute un conte exact. Il est simple et veridique foy doit luy estre ajoustée* ». FR – ANOM COL C8 A 18 F° 381. Le bateau *La Méduse*, devenu inutilisable, l'équipage sera finalement embarqué sur un autre, *Le Téméraire*, en direction de Saint-Domingue pour se rafraichir : FR – ANOM COL C8 A 19 F° 491. L'escadre de Cassard passe par de nombreuses autres îles néerlandaises, et repasse par certaines îles françaises pour y redéposer des flibustiers embarqués. Les périodes de guerre (pillage, etc.) sont parfois des moments où au cours de prise, des plantes peuvent être transférées.

Cette piste archivistique doit pourtant être suivie car le 10 octobre 1712, quand la flotte française s'engage sur le fleuve Surinam, la plantation *Meerzog*, point stratégique situé en face du fort Zeelandia, est occupée par les Français<sup>224</sup>. Cette plantation n'est autre que le domaine de la famille Amsinck, liée à la famille Neale que l'historiographie néerlandaise donne comme premier cultivateur de caféiers<sup>225</sup>.

A l'aube, lors de l'attaque, le beau-père et la mère de Neale, M. Amsinck et sa femme, et leurs enfants se sont enfuis dans les bois sans vêtements<sup>226</sup>. Le site devient le poste de commandement de Cassard (fig. 16). Le clan Neale s'est effectivement investi dans cette culture puisque les premiers expéditeurs de café vendu pour Amsterdam en 1723, sont M. Neale (140 livres), son beau-frère van Sandick (935 livres) et sa mère Mme Amsinck (600 livres)<sup>227</sup>. Rien pour le moment ne permet d'affirmer que des caféiers poussaient sur la plantation *Meerzog* en 1712 lors du passage de Cassard. La stratégie tactique de Cassard reste toutefois assez surprenante.

L'habitation juxte le fleuve Surinam, or Cassard débarque dans une boucle, brûle une première habitation, traverse des bois marécageux pour se rendre précisément sur la plantation *Meerzog*. Avait-il eu des informations glanées dans les colonies françaises où son escadre a fait halte avant l'attaque ? Ces renseignements proviennent-ils de la première intrusion ratée de Cassard au Surinam, effectuée quelques mois avant cette seconde attaque générale<sup>228</sup> ? La plantation d'Amsinck-Neale n'était-elle que celle d'un riche planteur sucrier qu'il visait ? Hasard tactique ? Aucun élément d'archives ne permet de répondre à ces questions.

Reste que la question des cafés comme culture de diversification était déjà dans la tête de certains administrateurs français et cela très tôt. En mai 1699, le comte d'Amblimont, gouverneur général des îles françaises d'Amérique écrivait au Secrétaire d'Etat à la Marine à Paris « *Je crois Monseigneur que si on pouvoit avoir du Caffé qui n'eust pas passé au feu, on pourroit l'experimenter, en prenant les mêmes mesures que celles que j'ay l'honneur de vous proposer pour les Epiceries* »<sup>229</sup>.

---

224. Sur l'attaque de Cassard, le 10 octobre 1713 : « sept bateaux plats, montés de trois cents cinquante hommes, qui débarquèrent au plantage Meerforg, appartenant à M. P. Amsincq, & situé vis-à-vis la Forteresse » ; le lendemain : « les François se répandirent dans les principales Rivières, & s'emparèrent de quelques plantages voisins de la Ville de Paramaribo » ; l'acte de capitulation est ensuite paraphé : « au Camp du Plantage d'Amsincq, par les soussignés, le 27 Octobre 1712. Signé Cassard, le Vasseur, P. Amsincq, W. Pedi, & André Wiltens ». Fermin Philippe, 1779. « Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence ». Amsterdam. Pages : 102-110.

225. Sur la famille Neale voir C.F. Gülcher, 1943. « *Een Surinamse planter uit de 18e-eeuw (S.L. Neale)* ». De West-Indische Gids, jrg. 25, nr. 26 : 41-59.

226. Le témoignage est rapporté par un petit navire hollandais qui les croise. Le 24 octobre, une délégation hollandaise dont fait partie M. Amsinck débarque à *Meerzog* pour négocier avec Cassard.

227. Leupe, 1864. Op. Cit., annexe n°4. Et fig. 17 du présent article.

228. Cassard fait un premier passage au Suriname le 20 juin 1712, mais il repart vers la Guadeloupe, avant de revenir en octobre pour son offensive générale. Anonyme, 1713. « *Relation de la descente faite par Mr. Cassard...* ». Op. Cit., p. 4.

229. FR – ANOM – COL C8 A11 F°44v.



Figure 16a : Détail sur le camp français installé sur la propriété de M. Amsinck, sur la rivière Surinam, lors de l'attaque de Cassard en 1712, plan aquarellé.

« *Pland de la riviere de Suriname, de la ville de Paramaribo et du fort Zelandia / par le Sr. Piston, ingénieur volontaire* ». 1712. Manuscrit à la plume et au lavis Exempleire : FR-BnF, Cartes et plans, GE SH 18 PF 162 DIV 10 P 3. Le fleuve principal est le fleuve Surinam. Le camp des Français (K) est représenté avec des tentes, sur une longueur d'environ 500 toises, sur la plantation *Meerzog*. Légende du document pour les chiffres visibles : « H : chemin fait par nos troupes », par lequel les Français sont arrivés / « I : habitation d'Amsinck », avec 2 constructions / « M : la fregatte la Méduze » / « K : le camp » des Français / « R : riviere de para ».

Le premier témoignage de l'envoi de caféiers au Suriname est donc celui de Bradley qui en témoigne en 1714 et 1721<sup>230</sup>, et dans un écrit plus tardif de 1726 : « *Ils l'envoyèrent l'année 1714* »<sup>231</sup>.

Les premiers témoignages néerlandais proviennent des minutes de la SvS. En 1716, le gouverneur écrivait : « *Jusqu'à maintenant je n'entends rien d'autre que les plantes poussent bien dans cette colonie, seulement quelques [gens] cultivent le cotonnier, et en ce qui concerne l'indigo, il m'a*

230. « *An Instance of which is, that in the Year 1714, when I was there, they rais'd a considerable Number of Coffee Trees from Seeds, which ripen'd at Amsterdam upon two Plants that they first sent from Africa [Yémen] to Batavia, and from thence to Holland ; from whence they transported them to Suriname and Curasau* ». Bradley 1721, Op. Cit., p. 87. Voir annexe 6.

231. « *They sent it in the Year 1714* », Bradley 1726, Op. Cit., p. 338. Voir annexe 7.





été dit qu'il aura du mal à pousser ici. Concernant les arbustes de café, il y a l'apparence qu'il y aurait du succès pour la culture ; le receveur van Sandick a déjà des arbustes portant des fruits en maturité et mures, étant planté là-bas, certains en terre de coquille, certains de sable et certain d'argile, afin d'observer où ils poussent de la meilleure façon ». L'extrait est riche d'enseignements. Pour le café, l'extrait confirme l'envoi de nombreux plants ce qu'évoquait d'ailleurs Bradley, et que plusieurs habitants se sont adonnés aux essais. Par ailleurs, les citations d'autres espèces (cotonnier, indigotier) indiqueraient une volonté politique de diversification des produits coloniaux. Les envois d'Amsterdam ont donc peut-être concernés plusieurs espèces végétales<sup>232</sup>.

Le 23 mars 1717, le gouverneur Mahony indiquait : « *Quant aux caféiers qui commencent à bien pousser ici, et il y en a plusieurs qui portent bien, le receveur Sandick en a deux, dont je crois que chaque arbre porte deux livres de fèves. Et les arbres n'ont pas encore quatre ans, de sorte que ce serait d'un grand avantage, si cela se produisait ici, ce dont je n'ai aucun doute, car les arbres sont très disposés à pousser dont pas un n'est mort, là contre deux cents cacaoyers, que le même homme a transplantés, mais dont seize ont survécu* ». Que peut-on donc déduire de ce témoignage ? Plusieurs caféiers sont donc en culture chez plusieurs planteurs et notamment chez van Sandick qui possèdent deux plants fructifiés. Que signifie « *et les arbres n'ont pas encore 4 ans* » ? Cela repousserait donc à mars 1713 pour leur première introduction, comme certains historiens ont été tentés de conclure ? Mais comment le gouverneur connaîtrait-il le cycle du café pour s'étonner de leur précocité ? Des témoignages d'autres colonies indiquent que de jeunes plants peuvent y produire des semences en 20 mois, en moins de deux ans, etc. Le gouverneur doit donc ici se référer à des « instructions de culture qu'il a reçues d'Amsterdam » car dans les serres les délais sont plus longs. Rigoureusement, nous ne pouvons donc conclure à une introduction en 1713, quoiqu'elle n'ait rien d'improbable. En reprenant la date fournie par Bradley (premier semestre 1714), de jeunes plants auraient pu donner des arbustes porteurs de semences dès mars 1717, en étonnant le gouverneur, par rapport aux informations reçues d'Amsterdam.

En 1718, le journal néerlandais *Kranteknipsel uit Oost en West* (Nouvelles de l'Est et de l'Ouest, article de Van Fred) annonce : « *Le premier café cultivé au Suriname a été envoyé par Van Sandick le 2 septembre 1718 aux directeurs de la Société à Amsterdam avec le navire 'De Vrijheid', le capitaine Jan Schouten* »<sup>233</sup>. Si van Sandick obtient quelques semences en 1714, les plants ont pu produire suffisamment de café pour lui permettre d'envoyer un échantillon en 1718.

Toujours cette année 1718, un texte « *Annotation sur la description surinamaïse* » donne de nombreuses informations d'ailleurs largement utilisées

---

232. L'absence de sources antérieures citant le café est peut-être et seulement liée au fait que les autorités transfèrent au Suriname plusieurs espèces végétales ; les caféiers n'ayant pas encore reçu leurs lettres de noblesse sur les terres surinamaïses, ils ne sont donc pas spécialement cités par les sources, noyés avec d'autres plantes à transférer. Une nouvelle lecture détaillée de ces sources permettrait peut-être d'identifier ces envois.

233. « *De eerste in Suriname geteelde koffie werd 2 September 1718 door Van Sandick verzonden aan directieuren der Societeit te Amsterdam met het schip 'De Vrijheid' schipper Jan Schouten* ». Archives familiales de la famille van Sandick.

par Hartsinck sur le café. L'historien Leupe précise qu'un petit passage important a été oublié par Hartsinck : l'orfèvre allemand Hansbach est également le jardinier de Paul van der Veen. Paul van der Veen fut gouverneur de la colonie mais il la quitte en 1706-1707, poussé à la démission par les plus riches planteurs. Il reprendra un poste de direction à la SvS à Amsterdam à partir de 1708<sup>234</sup>. Bon connaisseur du Suriname, sensibilisé aux questions de diversification des productions, il a pu intervenir pour porter, initier, appuyer ou coordonner cette politique d'introduction du café à partir des Provinces-Unies, sauf si son poste n'était que honorifique<sup>235</sup>.

En 1719, les sources manuscrites françaises répondent sans ambiguïté sur l'abondance des plantations de caféiers dans les environs de Paramaribo, car des semences y furent dérobées puis plantées sur l'île de Cayenne par les autorités coloniales de Guyane<sup>236</sup>. De même en 1722, une nouvelle mission que nous pourrions qualifier d'espionnage sous les ordres du Sieur Berthier est envoyée à Paramaribo par les autorités de Cayenne pour officiellement rapatrier des déserteurs. Officieusement, il s'agit aussi de se renseigner sur les méthodes de culture. Des semences supplémentaires seront d'ailleurs ramenées à cette occasion<sup>237</sup>. Cette même année 1722, un échantillon de café guyanais est envoyé au Secrétariat de la Marine à Paris à partir des premiers arbres plantés en Guyane en 1719<sup>238</sup>.

En 1719, le nouveau gouverneur-commandeur du Suriname, Joan Coutier, émet une résolution en mai pour interdire l'exportation de semences ou de plants de la colonie<sup>239</sup>. Il fait *a minima* référence au vol effectué par les guyanais. Quelques mois plus tard, une nouvelle résolution est prise contre le vol des plantes au sein même de la colonie, entre habitants<sup>240</sup>.

En décembre 1720, les directeurs de la WIC écrivent à Joan Coutier pour lui demander d'envoyer un bateau chargé de grains de café en coque (semences viables) pour la colonie néerlandaise proche, à Berbice, ce qu'il exécutera (voir *infra*)<sup>241</sup>.

Toujours dans le registre des Minutes, l'année 1721 fait enfin sortir de l'ombre l'orfèvre d'origine allemande Hansbach : « *Christiaan Hansbach* ». Deux requêtes sont déposées le 1<sup>er</sup> octobre 1721 à Paramaribo auprès du Conseil et contre lui<sup>242</sup>. Les plaignants sont « *Magdalena Outhuijs Weduwe D. Egidius de [Hoi]* », « *Gerrit Pater* » et « *Carel de Hoi* » qui lui reprochent de vouloir s'approprier des terrains favorables aux plantations de caféiers. Les conflits fonciers émergent et sont très révélateurs de cet engouement pour la nouvelle culture.

---

234. Il est nommé au Conseil d'administration de la SvS pour représenter la maison *Sommeldijk* où il siège pour la première fois le 5 décembre 1708. Leupe 1864, Op. Cit.

235. En 1713, Paul van der Veen est actif puisqu'il présente un rapport à la SvS sur l'état des plantations de sucre au Suriname. R. Bijlsma, 1921. « *Surinaamsche plantage-inventarissen uit het tijdperk 1713-1742* ». De West-Indische Gids, 3, 325-332. Notamment p. 325.

236. Yannick Le Roux, 1995. « *L'habitation guyanaise sous l'ancien régime : étude de la culture matérielle* ». Thèse de doctorat en Art et archéologie. Paris, EHESS. Frédéric Blanchard, 2022. « *L'introduction du café en Guyane française au début du XVIII<sup>e</sup> siècle* ». Archives territoriales de Guyane (à paraître).

237. FR-ANOM COL C14 12 f<sup>o</sup> 45.

238. FR-ANOM COL C14 12 f<sup>o</sup> 202.

239. Annexe 12.

240. Annexe 13.

241. Témoignage indirect cité pour la colonie de Berbice (voir *infra*).

242. Annexe 9.

Le 9 mai 1722, un témoignage indique que la culture reste difficile mais qu'elle s'est étendue « à la campagne », c'est-à-dire dans des plantations loin de Paramaribo : « *La plantation de café est fortement poursuivie ici à la campagne, jusqu'ici avec de bons succès, bien que tous les champs n'en soient pas capables et que certains doivent être cultivés avec beaucoup de difficultés, .... Le café du Levant est encore le seul bu ici [café d'importation], et les grains locaux sont soit replantés ici, soit envoyés au pays par petits lots pour des présentations, ... On estime qu'il y en a 10 000 présents, dont un dixième meurt d'une année à l'autre* ».

La première mention qui lie Neale aux caféiers est une facture des premiers cafés vendus au Suriname datée de 1723 (fig. 17). Huit vendeurs sont référencés dont 4 sont très étroitement apparentés : Stephanus Laurentius Neale, sa mère Anna Verboom (veuve Amsinck), Nicolaes van Sandick son beau-frère, et Gerrart de Vree, le beau-frère de van Sandick. Le clan Neale cumule 83 % des envois de 1723 (4 913 livres de café). Si l'historiographie néerlandaise fera de Stephanus Laurentius Neale, le « roi du Suriname » qui s'est enrichi par la caféiculture et que l'histoire a donc retenu, il semble bien que les prémices de la culture se passent effectivement au sein de ce « clan familial », mais c'est un beau-frère de van Sandick, Gerrard de Vree qui surpasse l'ensemble des vendeurs avec 55 % des cafés vendus en 1723.

Dix ans se sont donc pratiquement écoulés entre la première introduction attestée par les sources en 1714 (Bradley) et les premières ventes de 1723 ce qui est tout à fait compatible en terme chronologique avec le cycle de la plante sans avoir recours à des introductions antérieures.

#### *Colonie de Berbice*

Pour Berbice, des documents apparaissent en 1720 mais ils n'ont pas été consultés. Les historiens résument la situation ainsi : « *le 14 décembre 1720, les directeurs écrivirent au Commandeur Tierens pour l'informer du changement de propriétaire [de la colonie de Berbice]. On lui ordonna de s'appliquer avec toute la diligence à l'ouverture de huit ou dix nouvelles plantations de canne à sucre, pour lesquelles douze cents esclaves seraient bientôt envoyés dans la colonie. En même temps, il doit augmenter la culture du cacao, commencer à planter de l'indigo et du coton, et être particulièrement énergique dans la culture du café. Le dernier article était alors nouveau pour la Guyane ; il avait été introduit au Surinam deux ou trois ans auparavant, et de là quelques plantes avaient été récemment amenées à Berbice. Le même jour, les directeurs écrivirent à Joan Coutier, gouverneur du Surinam, pour lui demander d'envoyer un bateau chargé de grains de café en coque à Berbice, dont ils paieraient volontiers les frais. Coutier a fait tout ce qu'il pouvait pour les obliger, de sorte que les plantations de café ont été établies sans trop de difficultés et sont devenues plus tard d'une importance considérable pour la colonie. Pour sa gentillesse dans cette affaire, un beau cheval de selle a été présenté par les directeurs* »<sup>243</sup>. Un premier chargement connu en 1728 évoque 28 sacs de café embarqués pour les Provinces-Unies<sup>244</sup>.

243. James Rodway, 1891. « *History of British Guiana, from the Year 1668 to the Present Time* ». Georgetown, Demerara, J. Thomson, Volume 1 : p. 92.

244. Rodway, 1891. Op. Cit. Vol. 1 : p. 68.

### *Colonie de Curaçao*

Dans un ouvrage de 1779, un géographe résume ainsi la situation agronomique de l'île de Curaçao : « *Le sol de cette île est rocailleux et caillouteux, néanmoins ils ont des plaines fertiles, mais apparemment incapables de produire du sucre et du café ; mais, à part cela, à cause de la petite taille de l'île [on ne peut pas y] implanter des plantations, parce que les champs cultivés sont nécessaires à des fins agricoles pour les nègres [cultures vivrières], dont le nombre à Curaçao est très grand* »<sup>245</sup>.

Dans des synthèses récentes évoquant l'histoire des plantations de l'île, de nombreuses espèces végétales sont citées comme ayant fait l'objet de cultures mais le café y est absent<sup>246</sup>. Les envois de plants de caféiers envoyés par l'*Hortus medicus* en 1714 (Bradley) n'auront donc laissé apparemment aucune trace dans les archives.

### *Conclusion sur l'apport des sources manuscrites*

Si les quelques documents retrouvés ne nous permettent pas d'avoir d'informations précises sur les dates d'introductions, les données sont riches d'enseignement. La tentative d'acclimatation sur l'Essequibo en 1700 via la Chambre de Zélande n'avait jamais été identifiée. Elle marque clairement une première séquence corrélée avec la première période de culture de caféiers dans les serres d'Amsterdam (ca. 1696-1700). La seconde séquence, seule citée par l'historiographie, mais mal datée, débute donc de manière certaine en 1706 pour Amsterdam, et *a minima* en 1714 pour les colonies néerlandaises d'Amérique (Bradley). Elle se poursuit en 1717 avec la présence d'arbres établis et fructifères (van Sandick), en 1718 avec un premier envoi d'échantillons à Amsterdam (van Sandick), en 1719-1720 par des échanges trans-colonies (un vol vers la Guyane, un « envoi » illégal vers la Barbade), en 1721 par l'émergence des premiers conflits fonciers, et se termine enfin par les premières ventes de 1723 où le clan Neale-van Sandick domine.

Ces sources dévoilent ainsi de nombreuses micro-histoires. Loin d'être seulement des anecdotes, elles révèlent les problématiques des premiers planteurs : premiers échecs, tâtonnement autour des cultures, essais en pépinières et en plein champ, envoi d'instructions agronomiques, problèmes parasitaires, émergence de conflits fonciers, construction de savoirs propres à la nouvelle culture et à sa transformation, premières réglementations, etc.

L'analyse croisée des données sur les trois colonies néerlandaises mettent en évidence l'importance des décisions prises à Amsterdam, soit par la WIC, soit par les sociétés de tutelle comme la SvS (Société du Surinam)<sup>247</sup>. Les nombreuses questions de gouvernance impliquant les décisions centrales, relayées par l'action des commandeurs-gouverneurs, l'implication de familles puissantes de planteurs représentées par les Conseils, et celles posées par des relations trans-coloniales parfois

---

245. Johannes Hermanus Hering, 1779. « *Beschryving van het eiland Curaçao en de daar onder hoorende eilanden* ». Joannes van Selm. p. 30.

246. Adolphe O. Debrot, 2009. « *Cultural ties to the land in an arid plantation setting in Curaçao Final report submitted to Commission of the Island Territory of Curaçao. Nomination to UNESCO of a Cultural Landscape* ». CARMABI Foundation, Curaçao.

247. Son siège est également à Amsterdam.

familiales, n'ont jamais été étudiées en détail. Elles interviennent pourtant à un moment clé : la sortie de la Guerre de succession d'Espagne, le rachat de la colonie de Berbice (en 1720), et la volonté des autorités de diversifier les cultures coloniales. Le café y sera la plus importante réussite.

### 3.3 – Faut-il rejeter les récits imprimés ?

Les données manuscrites viennent de poser des bases argumentées et étayées sur l'introduction du caféier vers les terres américaines néerlandaises, données différentes des histoires imprimées. Faut-il rejeter toutefois l'ensemble de ces dernières sources ? Celles-ci restent en soi des témoignages importants qui nous informent, non pas de l'arrivée de la plante, mais des premiers temps où la caféiculture se répand dans les habitations et où la plante devient beaucoup plus visible par tous. Un croisement précis et une contextualisation de l'ensemble restent indispensables car mythes et affabulations nourrissent souvent ces récits.

La piste des de Neale, en tant que premier introducteur de caféier, information collectée par Fermin auprès des « *premiers colons* » est donc confirmée en partie par les sources manuscrites, mais ils ne furent pas les seuls possesseurs des premiers plants importés. Fermin nous indique pourtant que c'est le « père du Comte de Neale ». Pour des raisons de cohérences chronologiques, Johann de Neel (Jan de Neel) le père biologique de Stephan Laurentius est à écarter (annexe 18). C'est le beau-père Paul Amsinck (1673-1714) marié à Anna Verboom à Paramaribo en 1693 (le futur Comte à moins de 5 ans), qui apparaît donc comme lié de manière privilégiée à la caféiculture, et par voie de conséquence à la plantation *Meerzog*. La famille d'origine hambourgeoise et protestante semble s'être très tôt impliquée sur les questions coloniales. Les parents de Paul, Andreas Amsinck et Marie Dierssens, étaient fixés à Rouen en tant que raffineurs de sucre vers 1625, puis avait été naturalisés et reçus bourgeois de Rouen en 1659<sup>248</sup>. Ils eurent 16 enfants dont Paul installé au Suriname. Paul Amsinck meurt en 1714. C'est tôt pour la caféiculture, mais c'est concordant avec la seule donnée d'introduction de *l'Hortus medicus* vers le Suriname (1714, Bradley). Du café fut donc présent sur la plantation *Meerzog* au moins en 1714. Nicolaes van Sandick, allié de la famille par son mariage en 1710 avec Anna Maria Henrietta Neale, seule héritière de la plantation *Meerzog*, se serait alors occupé des premiers arbres plantés<sup>249</sup>. Tout logiquement, c'est donc lui qui envoie en 1718 vers Amsterdam les tous premiers échantillons de café récoltés.

Notre seconde piste comme introducteur est donc celle de l'allemand orfèvre Christiaan Hansbach qui aurait donc trouvé des semences viables dans un envoi de café provenant d'Orient (cf. Hartsinck). Est-ce biologiquement possible ? La semence de café peut conserver son potentiel de

---

248. Jules Mathorez, 1921. « *Les étrangers en France sous l'ancien régime : histoire de la formation de la population française* ». Paris, Tome 2 : p. 161.

249. La date précise du décès de Paul Amsinck n'a pas été retrouvée. Une quittance de 1723, indique que de Neale et Pater reçoivent 1/6 chacun de l'héritage de Paul Amsinck. Maria Amsinck garde seule la plantation *Meerzog*. NL – SAA 5075 8478, no. 76 (1723-04-01) : quittance de Phenix Hugronje & Maria Anna Amsinck pour le deuxième compte de sa mère Anna Verboom, veuve de M. Paul Amsinck, chez le notaire Isaac Angelkot à Amsterdam.

germination un certain temps si effectivement elle est protégée par son enveloppe, sa « coque ». Le problème est que les envois de café se font après préparation et séchage. Le procédé supprime donc le pouvoir germinatif de la semence, avec ou sans « coques ». Les connections en droiture Orient-Suriname sont rares voire exceptionnelles mais elles existent, mais dans ce cas, il aurait été nécessaire d'envoyer d'Orient (Java ou Yémen) des cerises de café non traitées, donc « volontairement » dans une optique de transplantation, ce qu'aucune source ne confirme<sup>250</sup>. Entières ou pas, les cerises de café sont séchées avant exportation. Séchage et voyage réduisent à néant toute chance de voir germer une semence. L'exploit de Hansbach est en revanche, une des plus simples explications pour tout simplement dissimuler un vol ou une opération illicite. Le gouverneur du Suriname avait clairement puni de tels méfaits dès l'année 1719<sup>251</sup>. Les détails très particuliers sur les essais de terres de Hansbach, et sa production de jeunes plants en « paniers » (pépinières) apparaissent en revanche crédibles. Grâce à ses compétences de jardinier (il l'est ou le fut pour van der Veen<sup>252</sup>), Hansbach a dû profiter de quelques semences volées pour mettre en place une pépinière de caféiers et se lancer dans un commerce local. En octobre 1721, dans les Minutes des délibérations des Directeurs de la SvS, il est fait mention de ses caféiers plantés au sud de l'hôpital de la milice à Paramaribo<sup>253</sup>. L'ensemble des recherches concernant Christiaan Hansbach, orfèvre allemand, devrait donc être reprise pour s'étendre à sa biographie. Il est donc mentionné en 1718 comme jardinier de Paul van der Veen, ce dernier étant parti du Suriname depuis une dizaine d'années.

Le lien entre Hansbach et van der Veen pourrait être établi plus tôt sur la question minière. Van der Veen s'implique sur la recherche de métaux au Suriname en 1700, sans succès. En janvier 1700, il passe d'ailleurs un contrat devant notaire sur ce sujet avec trois allemands<sup>254</sup>. Paul Van der Veen est congédié du Suriname en 1707 sous pression des habitants, mais il deviendra dès 1708 directeur de la SvS à Amsterdam, siège qu'il occupera pendant 25 ans. A priori, il reste aux Provinces-Unies et fait administrer par d'autres ses plantations surinamaises dont la plantation *Boxel* qu'il détenait avec sa belle-sœur Maria Magdalena van Gelre<sup>255</sup>, veuve du capitaine André Boxel<sup>256</sup>. Utilise-t-il pour son propre compte ses contacts privilégiés au Suriname pour se lancer, sous un prête-nom, dans la caféiculture ? Comment Hansbach a-t-il pu investir dans une plantation ? De toutes façons, l'orfèvre-jardinier ne fit pas fortune, ni pour lui, ni pour un éventuel commanditaire. Il est retrouvé

---

250. Les navires qui arrivent d'Asie en droiture vers le Plateau des Guyanes sont souvent d'ailleurs des bateaux ayant déviés de leur course ou sont en perdition.

251. Annexe 12 et 13.

252. Leupe 1864, Op. Cit.

253. Annexe 9.

254. Accord du 11 janvier 1700 entre Ferdinand van Collen, Hermanus Amia, Gerhard Mensing et Paul van der Veen. NL- Stadsarchief Amsterdam te Amsterdam, Notariële archieven. Deel : 4774, Periode : 1695-1700, Amsterdam, archief 5075, inventarisnummer 4774, 11 januari 1700, Notariële archieven, aktenummer 62222

255. Maria Magdalena van Gelre paie des taxes de capitacion sur ses esclaves entre 1708 et 1733, avec en moyenne 140 esclaves.

256. Fred Dentz, 1944. « *De herkomst en de beteekenis van surinaamsche plantagenamen II (slot)* ». De West-Indische Gids, 26 : 161-180.

mort dans les années ca1729-1731 à Paramaribo, dans son hamac, rue Gravenstraat, rue où se situe l'hôpital et où il eut son terrain. Les sources le qualifient d'alcoolique et précisent parfois que son travail profita à d'autres. Dans l'ensemble parcellaire proche de Paramaribo cartographié tardivement par Alexandre de Lavaux en 1737 et où semble se concentrer la caféiculture dans les toutes premières années (voir infra), aucune parcelle ne mentionne son nom, ni dans les actes notariés du secteur, mais les registres sont lacunaires pour la période (voir discussion détaillée sur les propriétaires de ces parcelles dans la légende de la fig. 18).

### 3.4 – Les premiers essais et expérimentations (1716-1722)

Les premières sources de 1716 et 1717 sont également révélatrices de ces périodes fluctuantes où l'habitant expérimente. Le caféier reste une plante des hauts-plateaux éthiopiens et yéménites, dont le transfert en domaine tropical de basse altitude pose de nombreuses questions d'ordre agronomique : choix des sols, exposition et ombrage, densité de plantations, irrigation ou drainage, période de récolte, séchage, préparation et envoi. Les premières questions évoquées dans les sources ne sont donc par surprenantes puisqu'elles témoignent de ces toutes premières préoccupations comme l'obtention de pépinières : « *la semence, une fois commencé à pousser, est couverte avec des nattes [couvertures tressées] pour ne pas être desséchée par la chaleur du soleil* »<sup>257</sup>.

Sur un courrier de 1717, le transfert de connaissances est abordé : « *Depuis l'écriture de cette lettre, nous avons compris qu'il a été envoyé à Votre Seigneur un voyage à Moka dans lequel la culture des caféiers vient d'être décrite. De plus, nous envoyons aussi à Votre Seigneur une note conçue par le jardinier de l'hortus medicus sur le sujet et qui nous a été remise en main* »<sup>258</sup>. Ce « voyage à Moka » n'est autre que l'ouvrage du Français Jean de La Roque, probable édition de 1716, toujours en langue française, mais éditée à Amsterdam<sup>259</sup>. C'est le meilleur document de l'époque sur la problématique, les Français y ayant décrit *in situ* et en 1712 les plantations yéménites (techniques agronomiques, récolte, aménagement des terrasses, irrigation, ensoleillement, etc.). Les planteurs vont également bénéficier des instructions de jardiniers de l'*Hortus medicus*, et il est probable que chaque envoi de plantes d'Amsterdam fut accompagné de tels renseignements.

Dans les sources de 1717, il est bien précisé que dès le départ des essais ont été faits au Suriname sur plusieurs types de sols : sur des cheniers sableux, des cheniers coquilliers et des terres argileuses<sup>260</sup>. Les résultats sont parfois décevants avec des mortalités proches de 10%. Mais les Néerlandais apprennent de ces échecs.

Contraintes par la production de plants en pépinières, les premières années sont également marquées par diverses réglementations prises par

257. Leupe 1864, Op. Cit., p. 234.

258. Leupe 1864, Op. Cit., p. 234.

259. J. de La Roque, 1716. « *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français pour la première fois, dans les années 1708, 1709 et 1710, ...* ». Amsterdam : Steenhouwer et Uytwerf [343 p.].

260. Gülcher, 1944. Op. Cit., p. 43.



les gouverneurs pour éviter les vols de semences et de plants en 1719, 1721 et 1724<sup>261</sup>. L'interdiction de culture tombe également sur les esclaves en 1724 car ceux-ci peuvent effectivement cultiver quelques arbres et bénéficier d'un petit commerce, mais aux yeux du gouverneur, cette production en propre – si petite soit-elle – leur donne la possibilité de maquiller plus facilement d'éventuels vols sur les plantations de leurs maîtres. On retrouve ce type de réglementation dans d'autres colonies, comme en Martinique où cette interdiction est proclamée en 1734<sup>262</sup>.

On trouvera également ce type de problèmes de vol dans d'autres colonies comme en Martinique où Gabriel de Clieu en 1721 va finir par protéger son arbre qu'il a introduit en plantant des épineux et en le faisant surveiller : « *Arrivé chez moi, mon premier soin fut de le planter [le plant de caféier] avec attention dans le lieu de mon jardin le plus favorable à son accroissement quoique je le gardasse à vue. Il pensa m'être enlevé plusieurs fois de manière que je fus obligé de le faire entourer de piquants et d'y établir une garde jusqu'à sa maturité* »<sup>263</sup>. La contrainte sur les pépinières et les premiers arbustes est donc bien réelle.

Pour les plantations, de nombreuses cultures intercalaires seront tentées les premières années quand les jeunes caféiers sont sensibles à la lumière directe du soleil. On les note par exemple dès les années 1727 sur la plantation *Coertvlug*<sup>264</sup>. La plupart du temps, ce sont des vivres qui apportent ombrage, limitent les mauvaises herbes et servent également à la nourriture des esclaves : manioc, tayove<sup>265</sup>, maïs, bananes-plantains. Ce type de cultures mixtes est particulièrement poursuivi au Suriname où il sera noté par Guisan<sup>266</sup> qui le préconise pour la Guyane française dans les années 1780. Avec des caféiers non productifs durant les 2 à 3 premières années, ces cultures vivrières permettront des profits complémentaires.

Viendra ensuite le temps des améliorations techniques sur les pratiques agro-manufacturrières. Des essais sur des moulins ou des fours de séchage sont signalés en 1725 et 1726<sup>267</sup>. La construction de savoirs locaux est en mouvement. Reste que pour la plupart des habitations, le travail est effectué tout au long de la chaîne par les esclaves, sans mécanisation, et le séchage des grains se fait au soleil.

Souvent absents des textes ou réduits à des chiffres et des taxes, les esclaves sont au centre de la production des plantations. Les conditions sont particulièrement sévères dans les cafèteries comme sur ce témoignage, bien que plus tardif, et relevé en 1768 à Saint-Domingue : « *c'est que les Negres, obligés de cueillir souvent en tems pluvieux, avoient la*

---

261. Annexes 12 à 15.

262. Ordonnance du 7 janvier 1734, de de Champigny et d'Orgeville, qui interdit, dans les îles du Vent, la vente du café par les esclaves. FR-ANOM- COL A 25 F° 217v

263. Extrait d'une lettre de Gabriel de Clieu envoyé à Aublet le 22 février 1774, publiée dans F.A. Aublet, « *Mémoires sur divers objets intéressans. Premier mémoire. Observations sur la culture du café* ». Tome 2, p. 50

264. L'inventaire de la plantation *Coertvlug* indique : 6 acres de café et de tayove (probablement une très jeune plantation), 6 acres avec 4 076 caféiers, manioc et maïs. Gülcher, 1944. Op. Cit., p. 46.

265. Tayove, ou chou-caraïbe dans les Petites Antilles françaises (*Xanthosoma gr. sagittifolium*). Le terme tayove est utilisé en Guyane française.

266. Guisan, 1788. « *Traité des terres noyées* » Op Cit., p. 103 et suivantes.

267. Gülcher, 1944. Op. Cit.

*poitrine mouillée le matin par la rosée et le soir par la pluie qui s'étoient ramassées sur les branches, aux-quelles ces esclaves étoient forcés de se frotter continuellement. Cette incommodité, jointe à l'excès du travail et au manque de repos, causoit aux uns des fluxions de poitrine, à d'autres des rhumes violens ; et au plus grand nombre, étant jointe à la malpropreté, parce qu'on ne leur laissoit pas le tems de se baigner »<sup>268</sup>.*

### 3.5 – Les premières ventes de café au Suriname (1723, 1724).

#### *L'apport des données généalogiques*

Les données patronymiques sur les premiers vendeurs officiels de café en 1723 et 1724 permettent également une approche indirecte sur les premiers clans familiaux investis sur la question caféière : 25 noms y apparaissent (fig.16 et annexe 17)<sup>269</sup>.

La comparaison des années 1723 et 1724 est assez surprenante sur plus d'un point. En 1723, les ventes atteignent 5 920 livres pour 8 vendeurs, alors qu'en 1724 les ventes baissent très légèrement avec 5 495,5 livres alors que 19 vendeurs sont présents. Le plus remarquable concerne les 4 plus gros vendeurs de 1723 (de Vree, Amsinck, van Sandick, Neale) qui représentaient 83 % des ventes. Ils ne sont plus que deux (de Vree, Amsinck) en 1724 et leurs ventes s'effondrent à 12 %. Cette chute est elle aussi celle de la production des caféiers ? Après leur première récolte, le caféier voit parfois chuter totalement sa productivité quand ses conditions pédologiques sont défavorables<sup>270</sup>. Des conditions climatologiques spécifiques de l'année 1723 pourraient aussi l'expliquer, mais seulement en partie. Un témoignage du gouverneur va peut-être dans ce sens : « *on remarque que les arbres qui une année ont été lourdement chargés et ont produit beaucoup de fruits, l'année suivante portent peu ou pas de fruits* »<sup>271</sup>.

Des plantations ont pu être également échangées ou vendues. Il y a effectivement des changements de propriétaires entre 1721 et 1724 et également des décès mais cela n'explique pas ni cette brutale variation, ni l'arrivée de nouveaux vendeurs.

L'effondrement du volume vendu par le clan Neale est donc étonnant, à moins d'y voir une gestion différente des plantations : les planteurs préfèrent mobiliser la main d'œuvre servile à disposition pour ouvrir de nouvelles plantations et établir des pépinières en réservant les semences ? C'est peut-être le cas de Nicolaes van Sandick qui investit pleinement sa plantation *Aurora* à partir de 1723 avec 20 esclaves en 1723, puis 60 en 1724, enfin 205 en 1731<sup>272</sup>. C'est également à cette période que Stephanus Laurentius Neale ouvre également sa plantation *Nieuw Levant* au nom prédestiné

---

268. M. Brevet, 1768. « *Essai sur la culture du café, avec l'histoire naturelle de cette plante* ». Port-au-Prince, Imprimerie Royale, p. 72.

269. Annexe 17 : identification, notes biographiques et généalogiques sur ces vendeurs de café.

270. De nombreuses sources historiques évoquent ce problème d'une chute brutale de la production après la une première bonne année de production. Le fait est toujours constaté actuellement sur des plantations de *Coffea arabica* en Guyane française (Comm. orale, Pierre Charmetant, Cirad Guyane).

271. Leupe Op. Cit., p. 242.

272. A son décès, la plantation *Aurora* de 1000 acres, avec du sucre (200 acres de cannes) et 10 000 pieds de café est estimée à 146 386 florins. Gülcher, 1944. Op. Cit p. 48

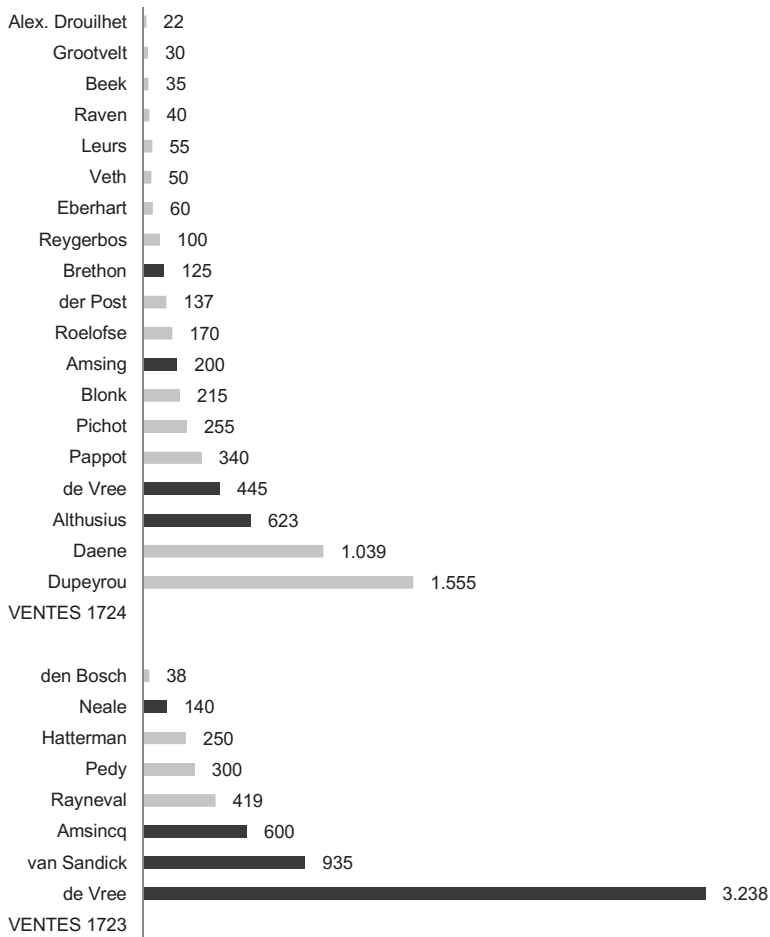


Figure 17 : Premières ventes de cafés surinamais en 1723 et 1724, en livres (poids).

En gris foncé : le clan allié Amsinck, Neale, van Sandick, de Vree

Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12(3/4), 228-261.

(Le Nouveau Levant<sup>273</sup>) : avec 14 esclaves en 1722, puis 10 en 1723, 6 en 1724, pour remonter à 23 en 1725, puis 50 en 1726. On évitait donc de vendre les précieuses semences, pour les faire entrer en pépinières.

273. La plantation *Nieuw Levant* fut initiée par Hendrik de Nijs qui décède en 1721. Son héritage des plantations *La Rencontre* (sucre) et *Nieuw Levant* (café) passe à sa femme Lucretia Althusius qui se marie avec St.L. de Neale. En 1737, *Nieuw Levant* possède 40 000 pieds de café, Gülcher, 1944. Op. Cit, p. 49-50.

*Quand le clan Neale-van Sandick se renforce*

Loin de s'effondrer, le clan Neale se renforce dans ces toutes premières années (voir généalogies, annexe 18 et 20a). En 1721, Lucretia Althusius, sœur de Samuel Althusius, nouveau vendeur de café de 1724, se marie avec Stephanus Laurentius Neale. L'alliance avec Joseph Brethon qui est un des premiers vendeurs de 1724, se fait via sa sœur mariée à Gerbrand van Sandick (veuve à ces dates). En incluant les Drouilhet également liés à ces familles, de même que Papot, lié au Drouilhet par une épouse van Echten, les affiliés Neale-van Sandick remonte un peu à 32 % pour les ventes de 1724.

Un autre possible clan est représenté par Pedij en 1723, qui s'alliera plutôt rapidement après les années 1724, avec les Du Peyrou et les Pichot. Ces derniers finiront eux-aussi par se rapprocher du clan Neale, avec deux mariages en 1725 de deux filles Drouilhet, l'une avec un van Sandick, la seconde avec un du Peyrou. Un certain nombre de mariages croisés vont renforcer les liens et concentrer les plantations, comme quand Stephanus Laurentius de Neale se marie avec la veuve de Samuel Althusius, après avoir épousé sa sœur. On peut également ajouter Gilles Danens (femme Bogaert) second vendeur de café en 1724 : les familles Bogaert et Van Echten s'allient en 1722, et les Van Echten sont liés également aux Drouilhet et donc aux Neale-van Sandick.

Même si ce sentiment de super-clan n'existait peut-être pas à cette échelle et à l'époque (les dissensions familiales et autres sont difficilement perceptibles), les semences de café ont semble-t-il circulé très facilement et de manière privilégiée via ces réseaux familiaux, et les premiers résultats prometteurs des premières ventes ont orienté de nombreuses alliances entre ces familles de pionniers.

*Réseaux familiaux et poids des Conseils*

Un autre point qui caractérise les vendeurs de 1723 et 1724, est leur grande proximité avec le pouvoir et les centres de décision. Il faut tout d'abord citer les employés de la SvS comme Samuel Althusius, le receveur fiscal qui y travaille depuis 1708, de même que de Rayneval, directeur exécutif qui remplace par intérim quatre fois les gouverneurs. Le 15 octobre 1712, lors de l'attaque de Cassard, plusieurs planteurs sont réunis autour du gouverneur de Goyer au Fort Zeelandia pour décider des attitudes à tenir. Il y a : de Rayneval, de Vree, Amsinck, Althusius, Hatterman, Pichot, Brethon et d'autres. Et le 27 octobre sur la plantation *Meerzog* pour signer l'acte de capitulation, il y a : Amsinck et Pedij<sup>274</sup>. Tous produisent des cafés dans les années 1720.

La liste du Conseil de la Justice civile est éloquente. Les premiers vendeurs de 1723 et 1724, parfois leurs ascendants et descendants y sont presque tous : Paul Amsinck (1705), B. van der Meulen (1707, lien van Sandick), Willem Pedij (janv. 1711), Cornelis Ryegerbos (janv. 1711), Wynands de Vree (janv. 1711), Gerrard de Vree (juin 1713), Jan Hatterman (mars 1715), Daniel Pichot (fév. 1717), Benjamin Beeke (fév. 1717), Joseph Brethon (fév. 1717), Gerrard de Vree (revenu en jan. 1723), J.C. Eberhard (janv. 1727), P. du Peyrou (janv 1729), G. van Sandick

---

274. Voir Hartsink, 1770. Op. Cit.

(janv. 1729), Jean du Peyrou (fév. 1733), Jan Pichot (nov. 1733). Certains d'entre-eux seront également intégrés au Conseil de police mais plutôt après les ventes de 1724 et leur passage au Conseil civil<sup>275</sup>.

La consultation de la capitulation sur les esclaves entre les années 1700 et 1730 montrent que ces familles sont toutes d'importants propriétaires d'esclaves, signe de leur position sociale et financière au Suriname, et de leur capacité technique à ouvrir des parcelles, lancer des pépinières et gérer des milliers d'arbres.

#### *De grandes familles absentes*

Il est également important d'évoquer les absents. Certaines familles riches possédant plantations et esclaves, sont pourtant invisibles sur la question des cafés dans ces premières années alors qu'elles étaient probablement plus « proches » des caféiers d'Amsterdam que le clan Amsinck-van Sandick-Neale : il s'agit de Jonas Witsen, planteur et héritier de sa première femme Basselier, neveu de Nicolaes Witsen. Ce dernier est responsable de l'*Hortus medicus*, donneur d'ordre pour le transfert du caféier du Malabar à Batavia, exécuteur testamentaire d'un ancien gouverneur-commandeur du Suriname, directeur de la VOC, et dont une de ses nièces se mariera au Suriname avec un fils Hooft dont le père Gerrit Hooft fut également directeur de l'*Hortus medicus* ! Ils resteront sucriers.

Aucun rôle n'est à chercher non plus du côté de Maria Sybilla Merian, la grande artiste des Commelijn travaillant à l'*Hortus medicus*, pourtant, elle arrive en 1699 au Suriname alors que le caféier va être bientôt envoyé sur l'Essequibo. Elle rentre en 1701. Sa petite fille Maria Abigail Herolt (ca.1700-ca.1728) se mariera en 1722 avec Carel de Hoij, ce dernier, fils de la veuve Magdalena Outhuijsen qui se bataille en 1721 pour des parcelles de caféiers avec Christiaan Hansbach.

Longues à identifier, ces pistes (généalogies annexe 19 et 20b) écartent le clan Witsen-Hooft pourtant premier candidat comme introducteur du caféier au Suriname. Gérant leurs plantations grâce à des administrateurs locaux, les Witsen-Hooft, riches sucriers d'Amsterdam, ne saisissent peut-être tout simplement pas ces premières opportunités discutées à Paramaribo.

#### *Apport des données agronomiques*

La présence du café à une date donnée peut être également déduite de sources ultérieures. Dans l'inventaire de la plantation *Coertvlug* de Samuel Althusius en février 1727 (vendeur de café en 1724), les plus vieux caféiers sont présents sur 10 acres. Ils sont au nombre de 4 920 caféiers et ont 8 ans. Ce qui indiquerait les débuts de la caféiculture sur cette plantation en 1719 avec une pépinière d'au moins 6 000 plants. Quand en 1723, 5 920 livres de café sont au total exportées, il est certain que des plantations sont établies depuis plusieurs années, et ce probablement en 1718. Cela semble cohérent avec les deux arbres de van

---

275. Les dates entre parenthèses sont celles de leurs entrées au Conseil. Puis pour le Conseil de Police : Dan. Pichot (mai 1717), Benjamin Beeke (juillet 1720), Gerrit Pater (juillet 1722), S.L. de Neale (janv 1725), Gerard de Vree (juillet 1726), J.C. Eberhard (juillet 1727), J. van Sandick (juillet 1727), Jean du Peyrou (avril 1738).

Sandick de 1717 et de plusieurs autres caféiers probablement présents chez d'autres habitants. En 1719, le gouverneur est certain de la réussite de ces « *quelques habitants* » ayant investi les premiers.

Les données agronomiques et biologiques sur les caféiers restent toutefois très difficiles à interpréter. Les données actuelles ne peuvent être transposées au début du XVIII<sup>e</sup> siècle suite au changement climatique. Les sources nous indiquent parfois les niveaux de productions d'une cafétérie dont la surface et le nombre d'arbres sont connus, mais les extrapolations sont complexes du fait des différences d'ordre édaphiques et pédologiques. Les données des plantations guyanaises effectuées par la méthode des abatis-brulis est par exemple extrêmement différente des méthodes hollandaises sur plantations poldérisées où les niveaux d'eau sont maîtrisés.

Les chiffres historiques sont également et parfois très divergents et les données de production des premiers temps sont probablement assez différentes des productivités obtenues quarante ans après les premiers essais. Fermin indique : « *On prétend qu'un Arbre à Caffé produit, à l'âge de cinq à six ans, dix livres de fruit* »<sup>276</sup>, chiffre très exagéré même en considérant une perte en poids de 50% au séchage. Des données de l'ingénieur Jean Samuel Guisan (1740 -1801), opérant à Cayenne mais ayant vécu de 1771 à 1777 sur les plantations au Suriname rapporte : « *D'après de longues observations faites à Surinam, en général chaque cafeyer produit ordinairement une livre et demi de café par an, ce qui fait un revenu annuel de 766 liv. de café par acre planté selon leur ancienne méthode* »<sup>277</sup>. Sur la base d'une production moyenne de 1,5 livre par caféier, la vente de 1723 aurait donc pu être produite par environ 4 000 caféiers de 4 ans (donc plantés au moins en 1719). Considérant la densité de plantation que Guisan a étudiée au Suriname, soit 511 arbres par acre de terrain<sup>278</sup>, cela donnerait une surface de 15,5 acres nécessaires pour la vente de 1723 (soit moins de 7 hectares).

De ces premières données, nous pouvons en déduire au moins une chose essentielle : la contrainte des toutes premières années d'établissement d'une cafétérie est clairement liée au nombre de semences viables à disposition et certainement pas à la surface des terrains, notamment pour de grands propriétaires. Les contraintes d'approvisionnement en esclaves sont exprimées un peu plus tardivement dans les sources. Elles deviendront prépondérantes pour la phase de récolte et la préparation des cafés, quand les surfaces de plantations seront décuplées<sup>279</sup>.

La problématique peut être également posé autrement : en combien de temps un planteur peut-il disposer d'une plantation de 10 000 caféiers ?

---

276. Fermin, 1769. Op. Cit., p. 43. Voir annexe 10.

277. Jean Samuel Guisan, 1788. « *Traité, sur les terres noyées de la Guiane, appellées communément Terres-Basses, sur leur dessèchement, leur défrichement, leur culture & l'exploitation de leurs productions; avec des réflexions sur la régie des esclaves & autres objets* ». A Cayenne, Imprimerie du roi.

278. Si nous prenons la densité de caféier calculée sur 4 parcelles de la plantation *Coertvlyg* de 1737, nous obtenons une valeur moyenne de 589 caféiers par acre, ce qui est conforme en première approximation au chiffre cité par Guisan.

279. M. Brevet indique de par son expérience à Saint-Domingue qu'un esclave peut au maximum récolter 24 livres de café par jour, voir Brevet 1768. Op. Cit., p. 53. Les ventes de 1723 et 1724 pouvaient donc encore se faire avec un nombre limité d'esclaves, ce qui rapidement ne sera plus le cas.

En considérant une première production à l'âge de 3 ans pour un arbre « protégé et surveillé » dont le but est de produire des semences (4 ans en plein champs), nos modélisations montrent qu'avec 1, 2 ou 10 semences viables au départ, c'est uniquement après 3 années de culture que la production de semences dépasse les besoins en pépinière<sup>280</sup>. Si en 1717 van Sandick a deux arbres fructifères (donc âgés d'au moins 3 ans minimum en prenant 1714 comme date d'introduction), il envoie ses premiers cafés à Amsterdam en 1718, donc sur un échantillon obtenu sur des arbres de 4 ans. Les données semblent cohérentes. Dis autrement, la compétition entre planteurs-pionniers pour des semences pouvait être relativement accrue les toutes premières années (ca. 1714-1718) et s'effondrer ensuite pour les planteurs ayant des pieds mères.

En intégrant également les temps de préparation des cafés après récolte, ce qui nécessite notamment un important temps de séchage, il faudrait peut-être ajouter 6 mois à un an à nos estimations. On pourra remarquer que la vente de 1723 s'effectue en avril, soit après une petite saison des pluies (décembre à janvier), et le « petit été de mars » qui aura probablement permis aux planteurs de sécher leur première production.

Dans le meilleur des cas, l'introduction d'une dizaine d'arbres et de semences en 1714, probablement avec plusieurs envois d'Amsterdam, le Suriname a pu lancer sa nouvelle production coloniale. Certains auteurs, sans le justifier, proposent 1711, 1712 ou 1713. Nous préférons nous plier à l'heureuse dictature des sources car l'ensemble des données historiques, agronomiques, biologiques et socio-économiques étudiées sont concordantes et vont dans ce sens.

#### *Conclusion sur les ventes de 1723 et 1724*

L'analyse précise des vendeurs de ces premières années démontrent une nette centralisation de développement de la caféiculture par la SvS auprès de riches planteurs présents dans les Conseils et capables d'investir. Ce sont eux qui semblent présents dans le transport des plants en 1714, si l'on en croit ce que dit d'eux le gouverneur Coetier en 1719 : « *Après plusieurs années de préoccupation de la part des Grands et Nobles Seigneurs de la Société et des Patrons de ce pays ayant transportés plusieurs fois au frais considérables quant aux plants et graines de café, étant soigneusement cultivés par quelques habitants de cette colonie, avec la bénédiction de Dieu, on peut finalement espérer d'obtenir un bon produit portant du profit auxdits habitants de cette colonie* »<sup>281</sup>. Ce témoignage confirme également ce que disait Bradley : des envois multiples eurent lieu.

Si l'introduction des caféiers a peut-être été décidée activement par la WIC, la SvS (avec l'appui de Paul van der Veen ?) et quelques grandes familles, il est étonnant de ne trouver aucune trace archivistique de cette

---

280. Nous avons modélisé ces productions par une suite de Fibonacci. Considérant des productions de 1,5 livre sur un arbre adulte, et un poids de semences fraîches de 0,950 gramme par semence, et avec une perte en production de 10% (ce qui est citée dans les sources). Les courbes obtenues sont exponentielles. Les données utilisées sont celles de Guisan 1788. Elles convergent avec d'autres sources : année 0 : obtention de jeunes plantules de quelques mois ; première année plein champ : aucune semence ; seconde année : quelques semences ; troisième année : début d'une petite récolte ; quatrième année : 1,5 livres. Guisan, 1788. Op. Cit., p. 132.

281. Annexe 12.

première introduction et des premiers essais. La SvS voulait peut-être se faire discrète, mais au dire des témoignages les investissements furent conséquents.

### 3.6 – Premières implantations, jardins et plantations

Les premières problématiques foncières liées au café surgissent des textes dans les années 1721, pratiquement à la veille des ventes de 1723 et 1724. Le corpus sur cette question devrait être plus dense pour statuer, mais il semble que la dynamique autour des cafétérias s'effectuent en deux temps : une première vague est celle des pionniers, grand propriétaires possédant vastes plantations et esclaves : la majorité des vendeurs de 1723 et 1724.

Une seconde vague a pu se produire après les premiers résultats obtenus, par exemple après 1718 quand les premiers échantillons sont testés positivement à Amsterdam. L'exemple de ces riches familles pionnières est probablement pris très au sérieux dans la colonie. L'atout du café est évident : il nécessite des investissements beaucoup moins onéreux qu'une sucrerie (surface des terres, moulins, chaudières, artisans).

L'engouement est tel que le gouverneur publie les premières réglementations pour protéger les pépinières de caféiers en 1719. L'on y découvre que les caféiers sont surtout plantés non sur les « plantages » mais dans des jardins : « *laquelle culture s'avère d'un tel succès que plusieurs personnes, des blancs et des esclaves, ne se gênent pas d'enjamber les barrières ou autres des jardins pendant la nuit afin d'arracher avec ses racines les graines plantées et semées afin de les vendre ou les utiliser en leur faveur de sorte que ceux qui se sont dédiés à cette culture ont été déprivés de leur envie voyant qu'ils ont été volés des fruits de leurs efforts par cette manière indirecte* »<sup>282</sup>. Mais où sont ces jardins ?

Peu de documents cadastraux existent sur la ville de Paramaribo avant la carte d'Alexander de Lavaux de 1737<sup>283</sup>, ou plus exactement, dans les quelques années précédents 1737. Les plantations y sont indiquées avec leur surface et/ou leur propriétaire. Il existe également un certain nombre de levés cadastraux antérieurs mais ces derniers sont rares. Ils ont été effectués lors de ventes ou de problèmes fonciers et sont souvent intégrés à des actes notariés.

*Les concessions des « chemins » de Paramaribo : « Wanika » et « Kwatta »*<sup>284</sup>.

Sur la carte de Lavaux, on remarque à l'ouest de Paramaribo, un groupe de concessions assez étroites et très allongées, aux profils très différents des concessions historiques qui s'étendent sur quelques milliers d'acres et destinées à la production sucrière (fig. 18). Il faut tout de suite noter que c'est dans ce secteur qu'ont eu lieu les conflits fonciers à propos du café en 1721 et que se situent des parcelles « aux héritiers

282. Annexe 13.

283. Alexander De Lavaux, 1737. « *Generale Caart van de Provintie Suriname, Rivieren & Districten met alle d'Ondekkingen van, van Militaire Togten mitsgaders de groote der gemeetene Plantagien gecarteert op de naauwkeurigste waarneemingen A° MDCCXXXVII Register. Schaal van Agt Surinamsze Mylen [=Om. 188 ; 1 : 174 000 env]... door ... Alexander de Lavaux* ».

284. Kwata, ici terme toponymique, est le nom du singe araignée, ou atèle.



Hatterman » (parcelle n° 2), « Papot » (n° 16), et « Brethon » (n° 23 et 27), vendeurs de café de 1724. Ce premier groupe dont les parcelles sont numérotées de 2 à 13 forme un ensemble relativement homogène réparti régulièrement du côté d'un chemin qui mène à une concession nom délimitée, connue plus tard sous le nom de concession *Kwatta* (parcelle n° 13)<sup>285</sup>. Le long d'un autre chemin connu sous le nom de chemin de *Wanika*, un autre ensemble assez homogène est constitué de parcelles numérotées de 14 à 30. Ces deux groupes sont numérotés en continu et apparaissent sous un titre spécifique sur la carte de Lavaux de 1737 : « *Registre des Pays et des Terres situés sur les chemins* »<sup>286</sup>. Ils ont dû constituer un ensemble de nouvelles concessions qui furent ouvertes ou accordées dans un temps relativement court. Ces secteurs sont actuellement totalement urbanisés et intégrés à la ville moderne de Paramaribo. On peut toutefois suivre sans changements majeurs et dans une certaine mesure, ces concessions du début du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>287</sup>, le parcellaire étant à peu près conservé (plusieurs parcelles ont été fractionnées, d'autres fusionnées). Les parcelles font entre 150 et 800 acres, loin des parcelles à vocation sucrière de 1 000 à 3 000 acres. En revanche, les changements de propriétaires sont nettement plus problématique à suivre, car au-delà d'un turn-over important qui se devine dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle (ventes, héritages), tous les propriétaires en association ne sont pas mentionnés et seul apparaît le patronyme qui permet seulement un rattachement familial. Les noms des concessionnaires de la carte de Lavaux en 1737, sont d'ailleurs les mêmes que ceux de la carte postérieure de 1750<sup>288</sup>.

Les recherches généalogiques et biographiques sur les propriétaires indiqués en 1737 montrent qu'ils sont tous propriétaires d'esclaves dans les années 1730, mais le volume de leurs taxes de capitation semble indiquer qu'ils forment une seconde classe d'habitants, beaucoup moins dotée que les premiers vendeurs de café de 1723 et 1724 qui sont de riches sucriers. Le nombre d'esclaves que ces propriétaires déclarent varie, certains en possèdent seulement 5 ou 6, d'autres une quinzaine, très rarement plus d'une quarantaine. Pour beaucoup, ces familles commencent à payer capitation dans les années 1718-1725, années où justement une certaine fièvre du café semble s'emparer de la colonie<sup>289</sup>.

Quelques familles citées furent effectivement impliquées dans la caféiculture des tous premiers temps (Hatterman, Papot, Brethon). Un autre planteur comme Hendrik de Nijls fut également producteur de café mais sa concession n° 9 est passée à la famille de Britto sur la carte de 1737 (et une partie de son héritage à la famille Althusius). La parcelle n° 3 fut

---

285. Actuellement Kwattaweg Straat à Paramaribo.

286. « *Register vun de Landerijen en Gronden geleege op de Weegen* », Lavaux 1737, Op. Cit.

287. La carte cadastrée de Mosenberg de 1808 est particulièrement révélatrice d'une certaine stabilité des limites parcellaires.

288. En 1750 par exemple, démontrant la prudence d'interprétation nécessaire pour l'utilisation des données sur ces rééditions qui prennent comme base : Lavaux 1737.

289. Des événements extérieurs ont joué également avec la présence potentielle de nouveaux investisseurs, notamment après la Guerre de Succession d'Espagne et une reprise économique dans les années 1720 aux Provinces-Unies : Johannes Petrus van de Voort, 1973. « *De Westindische Plantages van 1720 tot 1795 : Financiën en Handel* ». Eindhoven, De Witte, p. 37.

vendue en 1744 comme plantation de caféiers et de cacaoyers. En premier propriétaire, elle appartenait à un de Loeff (?-1727) marié à une « Beeker ». En 1727, des caféiers sont présents sur une parcelle appartenant à Adamse, peut-être la parcelle n° 8.

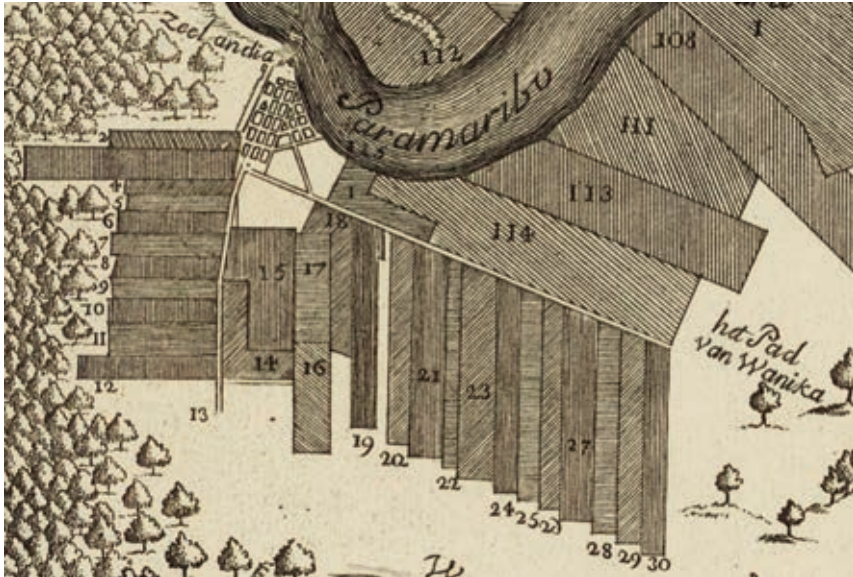


Figure 18 : Parcelle à Paramaribo :

« *Registre des pays et des terres situées sur le Weegen* » en 1737.

Concessions du chemin Kwatta : n° de 2 à 15. Concessions du chemin Wanika : n° de 16 à 30. Le petit quadrillage proche du fleuve représente la ville de Paramaribo. Le fort est nommé : Zeelandia. Le tableau suivant indique diverses données collectées sur les propriétaires de ces concessions (généalogie, capitation sur les esclaves, etc.). Les parcelles 108, 111, 112, 114 représentent des concessions traditionnellement attribuées à des sucriers. La parcelle 112, est l'habitation Meerzog (cf. attaque de Cassard).

« *Register van de Landerijen en Gronden geleege op de Weegen* ». Source : Alexander de Lavaux, 1737. « *Generale Caart van de Provintie Suriname, Rivieren & Districten met alle d'Ondekkingen van, van Militare Togten mitsgaders de groote der gemeetene Plantagien gecarteert op de naauwkeurigste waarneemingen A° MDCCXXXVII Register. Schaal van Agt Surinamsze Mylen [=Om. 188 ; 1 : 174 000 env]... door ... Alexander de Lavaux* ». FR-BnF – Collection Klaproth – 0568. Notes : pour le reste des biographies et listes de capitation : voir les sources mentionnées annexe 17. Voir également R. Bijlsma, 1921. « *Surinaamsche plantage-inventarissen uit het tijdperk 1713-1742* ». De West-Indische Gids, 3, 325-332. // Moseberg, 1801. « *Nieuwe special kaart van de colonie Suriname met de tot culture gebragt zyn de landen en plantagien eerbiedigst opgedragen aan alle geinteresseerdens op en ingezetenen der gemelde colonie* ».

N° et Donnée du registre	Identification des propriétaires cités sur le registre et informations généalogiques et biographiques
2 <i>Erv Hatterman</i>	<p>Héritiers Hatterman. Le premier Hatterman semble arrivé au Suriname en 1703. Il commence à payer la capitation en 1715. En 1721, Jan Hatterman est signalé comme propriétaire de la parcelle, année où il paie la capitation pour 21 esclaves. En 1724, Jan Hatterman vend des cafés. En 1728, Il était Conseiller de Police et Justice pénale. L'héritier de la parcelle (cf. légende de 1737) fut probablement son fils : Dirk Jan Willem Hatterman (?-1780) qui s'est marié en 1760 à Henrietta Anna de la Jaille. Il possédait de nombreuses plantations, certaines en cafés.</p> <p><u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Hatterman / Wolfenbuttel</i></p>
3 <i>D Hr de Crepy</i>	<p>Hr de Crépy non identifié, et n'apparaît pas sur les listes de capitation, il s'agit peut-être juste de « Hr » pour « héritiers ». Ce serait alors Jacques de Crépy/Crepie/Crepij, (?-1754), originaire de Lille. Il est marié en 1725 à Sara Francina van Hertsbergen (?-1772) née au Suriname, mère Elizabeth Swar. Son fils est Charles François Isaac de Crépy (1728-1775). Jacques commence à payer capitation en 1726 pour 23 esclaves. En 1733, il paie pour 20 esclaves. Jacques de Crépy était propriétaire de la plantation <i>Vreeland</i>. En 1744, un inventaire sur la parcelle n°3 précise qu'il y avait du cacao et du café. Il semble avoir été à cette date en copropriété avec un Benelle, fils d'un Benelle et de Henriette Anna de la Jaille. Le terrain faisait 600 acres avec 37 esclaves. Juste à l'extérieur de Paramaribo, au coin de Kwattaweg et de la route menant à Charlesburg, il y a un poste de police connu sous le nom de Krippi, qui tire son nom de la propriété (Dentz 1944).</p> <p><u>Précédent propriétaire</u> : Jan de Loeft (?-1727), Loeff, semble avoir été le premier propriétaire de la parcelle en 1716. Il épousa Elisabeth Beker (Beeker) (?-1742), veuve van Naamslot, en 1712. A l'héritage de la veuve, il possède une propriété plantée en café (<i>Loefbeek</i>, sur la rivière Para). Un de leurs enfants est marié à une van Echten. Jan de Loeff paie capitation pour des esclaves à partir de 1719 pour 15 esclaves.</p> <p><u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Crepy / Charlsburg</i></p>
4 <i>Casthilo</i>	<p>Jacob ou Joseph Castillo (Castilho). Joseph Castillo paie capitation en 1710 (8 esclaves) et disparaît des listes jusqu'en 1722 où il possède 22 esclaves. En 1730, il paie pour 16 esclaves. La parcelle n° 9 de Britto, passe en 1758 à la famille Castilho</p> <p><u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Monsanto / Maria's Lust</i></p>
5 <i>de Britto</i>	<p>Famille juive historique du Suriname avec 5 personnes possibles : Abraham de Britto, Moses de Britto, Isaac de Britto, Joseph de Britto, Louis de Britto. Certains sont d'importants propriétaires d'esclaves.</p> <p><u>Futurs noms de concessions</u> : <i>B.R. De Medina / Cayenne</i></p>
6 <i>Roulleau</i>	<p>Pierre Elie Rouleau et Jacques Rouleau sont signalés à Paramaribo en 1717 quand ils deviennent membres de la Communauté réformée. Jacques Rouleau (1692-1769) s'est marié</p>

	<p>en 1721 avec Marie Jaël Bouche (?-1721), puis en 1727 avec Anna Bosquet. Pieter et Jacques paient respectivement capitation en 1733 pour 30 et 10 esclaves. En 1716, la veuve Jacob Rouleau était probablement propriétaire de la parcelle et payait capitation pour 10 esclaves (16 en 1721). <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>de Graaf / Oldenburg</i></p>
7 <i>Holting</i>	<p>Bartholomeus Holting paie depuis 1718 jusqu'en 1727, de 3 à 6 esclaves. En 1716, la concession n'existait pas en tant que tel car les propriétés Rouleau (n° 6) et De Veer (n° 9) se touchaient. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>het Land / Maria's lust</i></p>
8 <i>Adamsz</i>	<p>Jan Adamse paie capitation depuis 1697. Sa veuve en paie à partir de 1731 avec 42 esclaves. Un acte de 1727, sans nom de parcelles, mais au nom d'Adams indique du café. Est-ce cette parcelle ? En 1716, la concession n'existait pas en tant que tel car les propriétés Rouleau (n°6) et De Veer (n° 9) se touchaient. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>de Koning / Toevlugt</i></p>
9 <i>Britto en Comp<sup>e</sup></i>	<p>Voir famille de Britto n° 5. Le premier propriétaire en 1716 fut Hendrick de Nijs en 1716. Il avait construit un bâtiment sur le terrain. Sont mentionnés ses voisins : la veuve Rouleau et la veuve De Veer (= <i>la Solitude / Munderbuiten</i>) avec une parcelle qui avait une largeur de 20 chaînes. En 1758, le propriétaire de la parcelle était Raphael del Castilho. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Castilho / Mon Divertissement</i></p>
10 <i>Golbach</i>	<p>Frederik Golbach, en 1730 paie capitation pour 31 esclaves. Il commence à en payer en 1717, pour 10 esclaves. En 1716, le premier propriétaire est peut-être la veuve Jacobus de Feer (notée aussi veuve de Veer sur un autre acte). Ces familles Veer ou Feer n'apparaissent pas sur les actes de capitation. Le terrain est défriché en 1716. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Sobre / La Solitude / Vaderszorg</i></p>
11 <i>Wolfgang</i>	<p>? Wolfgang Hendrik Feijerdag (W. H. Teirdagh). Il paie capitation de 1722 à 1733 pour un nombre d'esclaves variant de 8 à 16. Le propriétaire en 1719 était Jan Marozee (Marose) mort en 1733. Il paie capitation de 1722 à 1733 pour 5 à 8 esclaves. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>La Rosigna / Rosingo / Rossignol</i></p>
12 <i>de Meester</i>	<p>Roelant de Meester, est arpenteur et propriétaire du site en 1722 (surface de 20 par 250 chaînes). Il n'apparaît pas sur les listes de capitation. Un Willem de Meester est également signalé dans une insinuation de 1716 sur la plantation <i>Nieuw Hoop</i>. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>Adr. Gootenaar / Maina's Burg / Peu et Content</i></p>
13 <i>Societeit Plantagie</i>	<p>Plantation de Société. Connue au XIX<sup>e</sup> siècle sous le nom de Kwatta et où on y pratiquait plutôt du pâturage et quelques cultures vivrières.</p>
14 <i>Gemeene Lands Grond</i>	<p>Terres communes</p>

17 <i>Erv v. d. Werff</i>	Héritiers van der Werff. Une veuve Jacob van der Werff est signalée à Paramaribo en 1744. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>L'Hermitage</i> . Peut être ultérieurement rattaché à la parcelle n° 19 quand elle va justement s'appeler <i>L'Hermitage</i> .
15 <i>Pickorna</i>	Christ. Casimir Picorna (héritier de Jurriaan Kerman qui l'a obtenu en 1718, marié à Susanna van Kinckhuijsen). On trouve plusieurs Kinkhuijsen payant capitation à partir de 1715. En 1718, deux femmes Kinkhuijsen, Anna et Susanna, paient capitation pour 5 et 6 esclaves, quand la même année Gerrit Kinkhuijsen paie pour 66.
16 <i>Papot</i>	Jean et Jeremias Papot paient en 1733, pour 12 et 35 esclaves. Jeremias Papot apparaît sur les listes de capitation en 1720. Voir biographie en annexe 17 des vendeurs de café où Jeremias Papot en vend en 1724.
18 <i>Van de Velde</i>	Pieter van der Velde paie en 1733 pour 17 esclaves. La famille de Velde apparaît sur les listes de capitation en 1718.
19 <i>Sieffert</i>	Jan George Sieffard paie en 1733 pour 6 esclaves. La famille apparaît sur la liste de capitation en 1724. En 1754, la propriété appartient à Maria Harmsen, veuve de Jurgen Hendrik Sieffart. <u>Futurs noms de concessions</u> : <i>L'Hermitage</i> , peut être rattaché à la parcelle 17. / <i>Flora</i> ?
20 <i>Mulder</i>	Hendrik Mulder. En 1710, il avait eu des concessions dans le secteur Nieuwsorgh-La Solitude pour 600 acres. Sa veuve paie en 1733 pour 4 esclaves, mais ils furent de plus gros propriétaires (Hendrick Mulder paie pour 39 esclaves en 1711, puis seulement 18 en 1718). La famille apparaît sur les listes de capitation dès 1693.
21 <i>Ximenes</i>	Salomon Levy Ximenes, paie capitation de 1723 à 1733, pour 3 ou 4 esclaves. Dans son testament de mai 1738 (NL – ARA – Inv.no. 17 Fol 53), on apprend que la plantation s'appelle <i>Flora</i> qu'il va la léguer à son fils quand il sera majeur. Il possède également un terrain sur la <i>Gravenstraat</i> qu'il partage entre ses deux fils : Jacob et Moses. Il lègue aussi à Sarah Rodriguez : Sara Rodriguez, 15 livres de cacao et 5 livres de café par an, pendant 10 ans, indiquant ici clairement le type de cultures des terres. En 1743, un inventaire de la parcelle <i>Flora</i> (NL- ARA Not. inv. No. 689 f. 29) indique sur la parcelle de 500 acres, 40 acres plantées en cacao, tayove, café, 135 orangers (orange de Chine), bananes et 33 pamplemoussiers.
22 <i>Non</i>	Gerrit Non, qui commence à payer capitation en 1721 pour 4 esclaves. Les listes de capitation donnent aussi un Dirk Non.
23 <i>Brethon</i>	Judith Brethon ou Joseph Brethon. Joseph Brethon est vendeur de café en 1724. Voir également la parcelle n° 23. La famille Brethon commence à payer capitation en 1702. Joseph Brethon est un très gros propriétaire d'esclaves, avec plus d'une centaine,

	mais il intervient sur d'autres grandes propriétés. Judith Brethon, veuve Bernardeau en paie de 1707 à 1720 : de 4 à 10. En 1721 et 1722, elle paie pour 14 et 17 esclaves. Voir biographie complémentaire en annexe 17 des vendeurs de café.
24 <i>Charlot</i>	Janse Charlo ou la veuve Charlot. Janse Charlot commence à payer capitation en 1718 avec 8 esclaves. En 1719, il passe à 18 esclaves. A la veille de l'année où il meurt probablement, 1731, il en paie pour 39.
25 <i>Byleval</i>	Est-ce un problème ancien de transcription ou de typographie avec de Raijneval ?
26 <i>Sieffert</i>	Voir commentaires parcelle n° 19
27 <i>Brethon</i>	Voir commentaires parcelle n° 23
28 <i>Rouleau</i>	Voir commentaires parcelle n° 6
29 <i>La Blache</i>	Jacques Blache. Paie en 1730 pour 15 esclaves. La famille commence à payer capitation en 1698, sous le nom de Pierre Blache qui meurt peut être en 1707. Jacques la Blache, fils de Pierre ?, commence à payer capitation en 1717.
30 <i>Sauret</i>	? Pierre Saurijn. Sa veuve paie en 1726 pour 9 esclaves. La famille Saurijn commence à payer capitation en 1707.

Cette première analyse liant parcellaire et clans familiaux devraient être poursuivie et approfondie. Enfin, il faut aussi préciser que ces concessions éventuellement caféières ne doivent pas être imaginées comme de vastes monocultures. Avant tout, ce sont des plantations organisées avec des espaces fonctionnels pour héberger maîtres et esclaves, quelques animaux, des jardins de vivres et souvent d'importantes réserves en bois. Certains propriétaires ont pu également s'engager dans d'autres types de cultures (cacao, vivres, etc.).

L'inventaire de la plantation *Kleine Hoop* (sur le chemin Wanika) en 1726 appartenant à Magnus Kuhne est probablement représentatif de cette période<sup>290</sup>. Sur ces 300 acres, on trouve : 10 acres de prairies (2 chevaux, 4 bêtes à cornes, 4 moutons, 4 chèvres), 4 200 caféiers<sup>291</sup>, 200 cacaoyers, 3 acres de tayoves, 2 acres de maïs, 7 acres de terres pour les esclaves (« *negerkostgrond* »), 14 esclaves (6 hommes, 5 femmes,

290. La propriété est sur le chemin Wanika, elle devrait apparaître sur le plan cadastral de Lavaux de 1737, mais sous un autre nom qu'il nous a été impossible de préciser avec certitude. L'acte indique que le terrain est situé à coté de celui de C. Picorna (*Pickorna*), de celui de Pieter van de Velde et de celui des Seigneurs (terres communes) : c'est peut être la parcelle n° 18 ou la parcelle n° 15, mais le parcellaire de 1737 n'est pas celui de 1727 !

291. Avec à l'époque des densités de plantations estimées entre 500 et 600 arbres, on peut estimer l'espace occupé par les caféiers comme approchant les 10 acres (environ 4 hectares). C'est-à-dire que sur une propriété de 300 acres : la surface défrichée ne dépassait probablement pas 50 acres.

3 enfants), une maison d'habitation de 20 pieds carrés, une maison de commodité de 7 × 5 pieds, 8 cases pour les esclaves. L'ensemble est estimé à 12 367 florins<sup>292</sup>.

#### *Les propriétés de la Gravenstraat*

Un autre espace d'expansion foncière de ce début du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore plus difficile à suivre concerne les terrains proches de l'hôpital militaire. Ils sont situés entre le chemin Gravenstraat, et la crique Sommelsdijck. Ce sont probablement ces terrains qui sont qualifiés de « jardins » dans les textes historiques. Trois cartes de Paramaribo ont été réunies (1750, ca 1780, 1877, fig. 20) pour une analyse diachronique. Sur une réactualisation de la carte de Lavaux de 1750, la crique n'est pas visible, des délimitations foncières dont ne nous connaissons pas la fin sont toutefois bien indiquées avec quelques espaces bâtis emblématiques comme la Maison du gouverneur, une propriété de la SvS et l'hôpital militaire. La bande de terrain longeant la Gravenstraat n'est donc pas vraiment lotie : seules trois constructions officielles y figurent.

Sur une carte de ca 1780, ce même ensemble qui borde la Gravenstraat est loti et derrière cette bande jusqu'à la crique Sommelsdijck, l'espace est légendé comme « jardins ». Des actes notariés des années 1740 démontrent d'ailleurs que ces parcelles étroites s'étendent parfois bien au-delà de la crique Sommelsdijck. Ces bandes partant de la Gravenstraat font penser à des parcelles pour y construire des maisons mais leurs vastes prolongements indiquent la présence de terrains susceptibles d'être valorisées par des jardins et vergers de production, et pourquoi pas par quelques plantations de caféiers.

A côté de la Maison du gouverneur et de la propriété de la SvS, en continuité, une propriété est achetée en 1722 par Jan C. Eberhardt<sup>293</sup>, pour du bâti, mais Eberhardt semble posséder une longue parcelle contigüe. Dans cet ensemble revendu, un acte de 1757 nous indique qu'il y a des terres à café et cacao<sup>294</sup>. Eberhardt est sur la liste des vendeurs de café de 1724.

Un autre vendeur de café de 1724 avec peu d'esclaves, Frederick Leurs a peut-être aussi des attaches dans ce secteur de la Gravenstraat. Il fut marié à Sarah van den Putten. En second mariage, celle-ci épouse en 1725 Jan Varlet (Verleth) qui est signalé dans les années 1730 comme propriétaire dans ce secteur<sup>295</sup>. Un autre inventaire de 1754, indique sur une parcelle derrière l'espace bâti la présence de caféiers et de cacaoyers<sup>296</sup>. Cette fois-ci, sur une propriété d'Isak Tourton (?-1749) jouxtant l'hôpital militaire, un inventaire de 1745 indique la présence de caféiers et de cacaoyers qui étaient plantés à proximité de la Gravenstraat,

---

292. Inventaire du 12 janvier 1726. NL – ARA 18-19 – n° 160 – fol. 105 à 107. R. Bijlsma, 1921. « *Surinaamsche plantage-inventarissen uit het tijdperk 1713-1742* ». De West-Indische Gids, 3, 325-332.

293. NL – ARA inv. Leupe 1718.

294. « *Gravenstraat tussen de huizen en erven van wijlen David de Robles en het Societeits Hospitaal: erf met koffie en cacaogronden, achter op de plaats tot aan de kreek Sommesdijk een laan met enige cacao bomen Het lijkt erop dat dit erf ook de plantage Tourtonne omvat, maar helemaal duidelijk is dat niet* ». NL – ARA NOT inv. No. 187 f. 41.

295. La partie batie de la parcelle passe ensuite à la famille Van der Lith. Philipp Dikland 2001. « *Gravenstraat 16 – het huis Van der Lith* ». <http://www.suriname-heritage-guide.com/>.

296. NL – ARA Not. inv. no. 196 f.09. Propriété de Johanna Geertruida van Koperen, veuve Lemmens.

et une allée de cacaoyers menait à la plantation (*Tourtonnelaan*)<sup>297</sup>. Tourton était également propriétaire d'autres plantations avec café et cacao, mais il n'apparaît pas sur les ventes de 1723 et 1724 (il apparaît sur les listes de capitation en 1718).

Si la dynamique foncière de ce secteur investi dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle apparaît assez différente de celle des concessions des chemins Wanika et Kwatta, beaucoup d'indices portent à croire que de petites plantations caféières et cacaoyères s'y développèrent également. Les premières ventes marquantes de cacao surinamais pour Amsterdam ne débutent véritablement que dans les années 1730<sup>298</sup>, c'est donc bien le caféier et/ou des plantations vivrières et arboricoles<sup>299</sup> qui s'y développèrent en premier. En tout état de cause, plusieurs familles des années 1750 qui possédaient des propriétés le long de la Gravenstraat sont des héritiers de ces tous premiers vendeurs de café : Raijneval, de Nijs, Ximenes, Eberhardt, la famille de Hoij (sans avoir pu les localiser) et sans oublier Christiaan Hansbach qui y aurait eu des caféiers et une petite case où il y fut découvert mort dans son hamac.



Figure 19 : Détail sur le quai Waterkant à Paramaribo ca.1750 montrant le long du quai, le bâtiment n° 57 pour la pesée des cafés.

Anonyme, [non daté]. « *Accurate en Origineele Afbeeldinge, van Parimaribo, of Nieuw Middelburg, Geleegen inde Colonie Suriname* ». Bernardus Mourik, Amsterdam. Gravure : 344 mm × 463 mm. Collection numérisée du Rijks Museum <http://hdl.handle.net/10934/RM0001.COLLECT.720986>. Note : il s'agit d'une vue partielle de la gravure. Le petit bâtiment n° 57 en bord de rade est légendé : "koffy-waag", c'est-à-dire : la pesée du café. La maison n° 35 (au-dessus du chiffre 56) est légendée : "Huis van Mev. de Wed. de Hr. D. de Hoy", la maison de la veuve de D. de Hoij. David de Hoij meurt en 1743. La famille est impliquée dans des conflits fonciers pour planter des caféiers en 1721 sur des terrains proches de l'Hôpital.

297. NL – ARA Not. inv. no.187 f.41.

298. Les cacaoyers sont cités au Suriname depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Stipriaan, 1993. « *Surinaam contrast...* ». p. 430 indique les premières ventes en 1732, mais du cacao fut exporté beaucoup plus régulièrement mais en petite quantité en 1706, 1707, 1715, 1716, 1718 etc. voir A. Reyne, 1924. « *Geschiedenis der cacao-cultuur in Suriname* ». De West-Indische Gids, 6, 193-216. La première vente relativement importante de cacao le fut en 1726 pour 3 249 livres. La production décolle en 1736 avec 14 550 livres.

299. La consommation d'agrumes est importante (oranges, limons, citrons, etc.) dans les colonies européennes d'Amérique à cette période.



Figure 20 : Evolution du parcellaire de la Gravenstraat en 1750, ca1780, 1877, Paramaribo.

Repères: Points bleus : rue Gravenstraat. H : Hôpital militaire.

A droite, touchant la rivière Surinam, on aperçoit quelques bâtiments du Fort Zeelandia. En haut de la Gravenstraat, les recherches indiquent le développement de cultures arbustives de type café/cacao et vivres.

1750 : la bande au-dessus de Gravenstraat n'est pratiquement pas bâtie (sauf 3 bâtiments de la SvS) mais l'ensemble est nettement parcellisé (seules les extrémités sud des limites parcellaires sont dessinées). La crique Sommeldijsk (présente sur les plans ultérieurs) n'apparaît pas ici.

ca1780 : La bande longeant la Gravenstraat est maintenant plus densément habitée, mais derrière elle, subsistent des « jardins » qui sont délimités jusqu'à la crique Sommeldijsk.

1877 : L'Hôpital militaire s'est agrandi. La crique Sommeldijsk a été canalisée. Les « jardins » ont été lotis et sont maintenant intégrés dans la ville jusqu'à la crique Sommeldijsk, mais les limites de concessions sont indiquées de l'autre côté de la crique (et il est très probable que les concessions furent déjà délimitées dans les années 1700-1720 au-delà de la crique).

De haut en bas. Alexandre de Lavaux & Hendrik de Leth, 1750. « *Algemeene Kaart van de Colonie of Provintie van Suriname met de rivieren, districten, ontdekkingen door Militaire Togten, en de Grootte der gemeeten Plantagien* ». Amsterdam. Numérisation : FR-BnF- Gallica : ark:/12148/btv1b53102899z. // John Gabriel Stedman, 1796. « *Narrative, of a five years' expedition, against the revolted Negroes of Surinam, in Guiana, on the wild coast of South America, from the year 1772, to 1777...* ». London : Printed by J. Johnson, St. Pauls Church Yard, & J. Edwards, Pall Mall. Vol 1, p. 386. Numérisation : Archive.org : ark:/13960/t4pk6tm83. // G.P.H. Zimmerman, 1877. « *Kaart van der rivier Surinam. Platte grond van Paramaribo* ». Amsterdam. Numérisation : Harvard University, Harvard Map Collection, G5262-S8-1877-Z5.

### *La politique foncière de la SvS dans les années 1720-1730*

Quelle fut la politique foncière de la SvS et des gouverneurs-commandeurs du Suriname justement à cette période ? Ont-ils accompagné les demandes de concessions pour le café ? Dans les années 1680-1690<sup>300</sup>, les concessions surinamaises sont étendues et sont réparties tout le long des cours d'eau : chacun se constitue de vastes réserves foncières pour une industrie sucrière consommatrice d'espaces (champs de cannes à sucre) et de bois (combustible pour les chaudières), problématique bien connue des sociétés coloniales depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. La réglementation s'appliquant après la Guerre de Succession d'Espagne au Suriname n'a pas été identifiée. Mais la politique suivie pour la colonie de Berbice qui en est probablement très proche, peut, dans une certaine mesure, aidée à comprendre la situation au Suriname.

En 1733, le règlement concessionnaire<sup>301</sup> pour Berbice précise dans son article 3 qu'il est nécessaire d'optimiser les nouvelles concessions,

---

301. J.Th. de Smidt, T. van der Lee & H.J.M. van Dapperen, 2014. « *Plakaatboek Guyana (Guyana ordinance book), 1670-1816* ». Huygens Institute for the History of the Netherlands, The Hague. D'après NL- HaNA 1.05.05 invnr. 13 p. 160.



Figure 20a : Carte éditée en 1750



Figure 20b : Carte ca. 1780 (éditée en 1799)



Figure 20c : Carte éditée en 1877

preuves de fortes demandes sur le foncier : « *Pendant la distribution des terres, il faudra veiller à une maxime [règle] générale que personne n'obtiendra plus de largeur à la rivière ou à l'eau qu'il n'a besoin exactement pour son travail* ». Les administrateurs souhaitent limiter les parcelles à 1 000 acres (art. 4)<sup>302</sup>. Les délimitations parcellaires doivent être très précises (clôture, bande boisée, etc., art. 5 et 6). L'article 11 qui s'adresse aux futurs planteurs est on ne peut plus clair : « *Lorsque il souhaite planter du café ou autres fruits et non du sucre, il ne peut pas demander 1 000 acres, mais autant moins nécessaire pour son travail, en calculant le nombre d'esclaves qu'il souhaite utiliser...* ». Les libéralités foncières du XVII<sup>e</sup> siècle sont donc bien terminées, la demande pour les terres est forte et les administrateurs veulent anticiper sur les éventuels conflits liés à de mauvais bornages.

#### *Conclusion sur les « jardins » à caféiers*

Les indices convergent pour faire des concessions du chemin de Wanika et du futur chemin Kwatta, des espaces privilégiés d'expansion foncière pour la période ca. 1715-1725, en proposant de plus petites parcelles accessibles à un plus grand nombre. Les administrateurs vont y délimiter des lots pratiquement adaptés à d'autres productions que la canne à sucre : il s'agit bien évidemment du café, puis du cacao<sup>303</sup>. On peut aussi penser à une volonté de bénéficier de productions de vivres en périphérie de Paramaribo.

Une tendance générale semble se dessiner. Si la première vague caféicole fut initiée par de grands planteurs-pionniers (avec souvent plus d'une centaine d'esclaves) qui investissent en coordination avec la SvS pour faire venir des caféiers en expérimentant probablement sur de petites parcelles puis très rapidement sur leurs vastes propriétés foncières, une seconde vague de plus petits planteurs (moins de 20 esclaves) tentent l'aventure caféière en s'appropriant des parcelles moins vastes dans des secteurs proches de Paramaribo, et ce dans les années ca. 1718-1725 : ce que les commentateurs de l'époque appellent « les jardins » et « la campagne » de Paramaribo<sup>304</sup>.

---

302. « *Article 10 : Lorsqu'il demandera le même pour la plantation de sucre, il pourra être donné jusqu'à 1 000 acres avec une largeur de 54 «kettingen» donnant sur l'eau, et pas plus, sauf avec consentement des Directeurs* ». Une « chaîne » correspond à environ 20 mètres. 54 kettingen correspondent à 1 082 mètres.

303. Indigo et coton rentreront également en compte.

304. Reste qu'il n'est pas certain que toutes ces parcelles furent plantées en caféiers. Des essais ont pu vite tourner court, d'autres propriétaires se sont tournés vers la production vivrière, mais il semble que ce soit dans ces deux ensembles parcellaires *Wanika-Kwatta* que des formes de spéculations particulières eurent lieu dans ces années : le turn-over des propriétaires y semble plus important que dans les vastes plantations sucrières. R. Bijlsma (1921. « *Surinaamsche plantage...* ». Op. Cit., p. 326.) avait émis également cette conclusion concernant l'augmentation du nombre de plantation au Suriname à cette époque, et évoquait : « *une trentaine de terrains plus petits ont été ajoutés, principalement pour le café, situé à Paramaribo sur le Wagen et le chemin de Wanica* ».

### 3.7 – Le café surinamais en devenir (1723-1750)

A partir de 1723, il est possible de suivre annuellement la production de café du Suriname (fig. 21). La production initiée en 1723, passe à 10 tonnes en 1725, 70 tonnes en 1726, plus de 100 tonnes en 1727.

Si l'afflux de café surinamais à Amsterdam n'a vraisemblablement pas marqué les esprits en 1726 car le marché est dominé par les importations indonésiennes, pour les planteurs surinamais, c'est bien la période 1718-1720 qui est clé : les surfaces de plantation vont être décuplées sur le territoire là où une délégation française de Cayenne constate en 1719 que la culture des caféiers y est « florissante » (voir infra).

Les chiffres confirment les hypothèses retenues sur la chronologie des introductions : en 1718 et 1722 les essais concluants sur des échantillons de café surinamais vont probablement dynamiser les appétits locaux. De nouveaux planteurs vont se constituer des pépinières et investir dans l'achat ou la création de nouvelles concessions. La date connue d'introduction 1714 (Bradley) est compatible avec ces développements ultérieurs (sans devoir nécessairement la repousser aux années 1711-1713).

Les administrateurs de la SvS perçoivent dès les premières années des droits d'embarquement. Le tout est très centralisé et contrôlé car la pesée des cafés sur un secteur très particulier du port de Paramaribo à un endroit dédié (fig. 19).

Sociologiquement, l'introduction d'une nouvelle culture qui nécessite a priori au départ moins d'investissements qu'une plantation sucrière a-t-elle permis à un certain nombre de plus petits habitants d'émerger ? Des comparaisons ont été effectuées pour la période 1700-1733, sur l'évolution du nombre d'esclaves de plusieurs groupes, chiffres déduits des listes de capitation. Ces derniers concernent autant les plantations sucrières et caféicoles car il est impossible de les distinguer, mais ils indiquent dans une certaine mesure, richesse et capacité d'investissement des planteurs. Ces chiffres sont aussi liés à d'autres facteurs conjoncturels

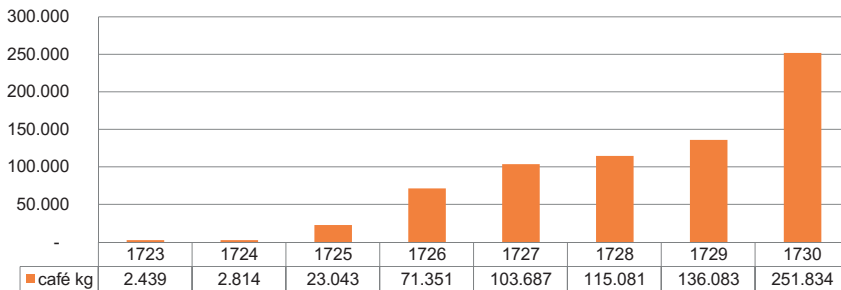


Figure 21 : Production de café en kg au Suriname de 1723 à 1730.

A.A. van Stipriaan, 1993. « *Surinaams contrast. Roofbouw en overleven in een Caraïbische plantagekolonie, 1750-1863* ». Caribbean Series, Volume 13. Brill. L'année 1723 a été complétée par Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- en Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12 (3/4), 228-261. Les chiffres originaux en Livres, ont été convertis en kg.

(arrivée de bateaux négriers, mortalité, révoltes et/ou marronnages sur les plantations). Les courbes ne peuvent nous informer que de très grandes tendances.

Le premier groupe étudié concerne le super-clan Neale avec 11 familles alliées (Verboom, van Sandick, Althusius, de Vree, Pichot, Brethon, Drouilhet, Papot, Du Peyrou, Reygerbos, Danens) auquel on a intégré un autre grand propriétaire d'esclaves : de Rayneval, employé de la SvS. Ce sont les vendeurs de café 1723 et 1724. Ils sont de grands propriétaires d'esclaves et ont investi aussi et fortement dans le sucre.

Le second groupe est celui des propriétaires identifiés sur les secteurs « Wanika-Kwatta » proches de Paramaribo (Hatterman, de Crépy, Ximenes, Beeke, Sautijn, de Britto, den Bosch, Eberhard, Sieffard, Rouleau, Leurs-Verleth) duquel on a soustrait les planteurs du clan Neale (Pichot, Papot, Drouilhet) mais auquel on a ajouté quelques familles de vendeurs de café en 1723 et 1724 dont nous n'avons pas pu localiser les plantations. Quelques familles citées dans des actes notariés comme ayant été propriétaires du secteur « Wanika-Kwatta-Gravenstraat » (Blache, Castillo, Tourton, Marosee, Loef, Monsanto) ont également été intégrées au groupe. Ce dernier représente presque 20 familles non ou peu affiliées.

Un troisième groupe est un clan familial, celui cité dans les conflits d'usage de 1721 pour des plantations de caféiers près de l'hôpital de Paramaribo. Il regroupe seulement 3 familles affiliées (Hoiij, Pater, de la Faille/de la Jaille). La famille Nassy et la famille Witsen-Basselier a priori non impliquées dans la caféiculture avant 1730 servent de témoins.

Les tendances générales des 3 groupes et des deux témoins sont assez nettes (fig. 22). Le super-clan Neale par des jeux d'alliance et son implication forte dans la caféiculture voit son nombre d'esclaves fortement progresser en 30 ans, en passant de 500 en 1700, à presque 3 000 esclaves en 1730. L'appellation donnée au Comte de Neale, le « Roi du Suriname » n'est donc pas usurpée.

Le clan Hoiij-Pater-de la Faille progresse également, de petits propriétaires d'esclaves en 1700, les familles en possèdent 730, trente ans plus tard. Le groupe artificiel des propriétaires « Wanika-Kwatta-Gravenstraat » (20 familles non ou peu affiliées) progressent également, mais proportionnellement le groupe n'augmente son nombre d'esclaves que d'un facteur 3, en passant de 180 à 680 esclaves. Les situations familiales spécifiques restent toutefois très hétérogènes. Les familles Bosch, Rouleau, Ximenes et Sieffart finissent par exemple en 1730 avec moins de 10 esclaves chacune.

Les deux familles témoins, sucriers, semblent en première approximation dans une position stable pour Witsen sur 30 ans, mais dégradée pour le clan Nassy qui perd la moitié de ses esclaves. Il peut ici s'agir d'un problème d'investissement. Notons que les plantations de ces deux familles ont été affectées par des paramètres externes non étudiés ici. Par exemple, dans les années 1690-1730, les « clans » *Matyau* et *Nasi* du peuple *Saamaka* débutent leur marronnage. Ils prennent justement racine des plantations de la famille Witsen-Basselier (plantation *Vredenburg*) et de celles des familles Nassy (« savane des juifs »)<sup>305</sup>.

---

305. Richard Price, 2013. « *Les Premiers Temps. La conception de l'histoire des Marrons saamaka* ». Vents d'ailleurs.

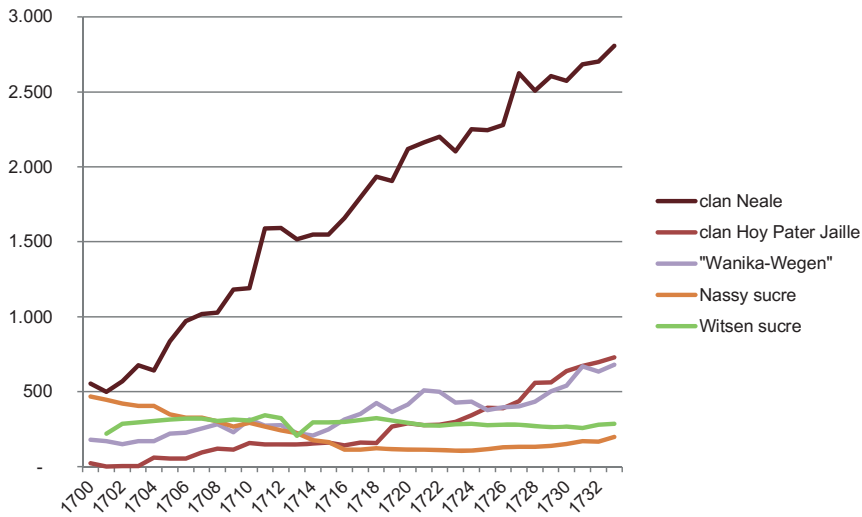


Figure 22 : Evolution du nombre d'esclaves déclarés pour la capitation pour 3 groupes de planteurs entre 1700 et 1732.

Groupe 1 : « super-clan Neale » (Amsinck, Verboom, van Sandick, Althusius, de Vree, Pichot, Brethon, Droilhet, Papot, Du Peirou, Reygerbos, Danens). Familles affiliées.

Groupe 2 : « *clan Hoy Pater De la Jaille / de la Faille* ». Familles affiliées.

Groupe 3 : groupe « *Wanika – Kwatta – Gravenstraat* » : Hatterman, de Crépy, Ximenes, Beeke, Sautijn, de Britto, den Bosch, Eberhard, Sieffard, Rouleau, Leurs-Verleth, Blache, Castillo, Tourton, Marosee, Loef, Monsanto. Groupe non directement affilié.

Témoin 1 : famille Nassy

Témoin 2 : famille Witsen-Basselier

Source : Taxation des esclaves : Database Generale Lijsten Der Hoofdgelde. Nuit het archief van de Sociëteit van Suriname : [www.dutchslaverytaxsuriname.com](http://www.dutchslaverytaxsuriname.com).

Notes : Nombre total d'esclaves (hommes, femmes et enfants).

Pour la période, l'analyse mériterait d'être poursuivie avec des généalogies stabilisées, car il est difficile de conclure définitivement (les héritages peuvent faire varier assez rapidement le nombre d'esclaves, et toutes les alliances non pas été identifiées). Le café aurait donc été une opportunité probablement majeure en 1715-1730, principalement pour les riches planteurs capables d'investir (surtout pour la main d'œuvre servile). Le groupe des propriétaires, probablement contraint – non pas par les terrains (ils en sont acquéreurs ou héritiers souvent dans les années 1718-1722) mais par les investissements en esclaves – auront des résultats beaucoup moins tangibles, sauf exceptions. Somme toute, pour la période 1715-1730, les retours sur investissement restent encore peu mesurables sur la période étudiée, et mériteraient une analyse étendue à la décennie suivante 1730-1740.

Il semble en tout cas que la sociologie de ces groupes surinamais est très différente de celle observée aux Caraïbes, mais la comparaison est complexe car pour la période 1715-1730, aucune colonie française ni anglaise ne s'est investie autant dans le café comme les planteurs surinamais l'ont fait. Dans l'ensemble étudié au Suriname, seuls quelques « petits » planteurs de café progressent fortement : ceux qui se sont mariés aux familles pionnières déjà puissantes. Le sucre va toutefois rester une des principales productions du Suriname. Si dans les années 1740, la production de café dépasse les 2 000 tonnes, celle du sucre va atteindre plusieurs fois les 10 000 tonnes entre 1720 et 1750 (fig. 23).

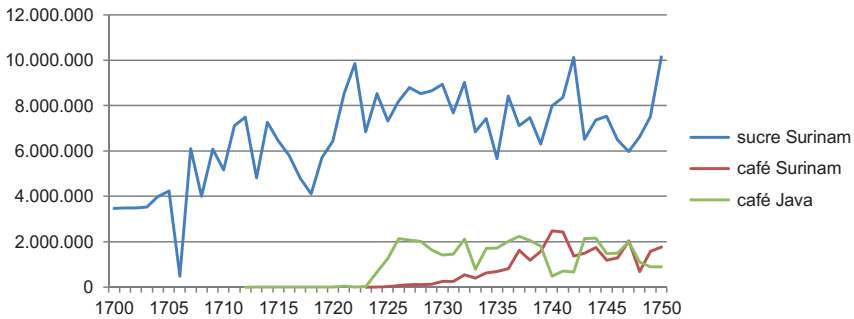


Figure 23 : Productions en kg des plantations du Suriname pour le sucre et le café de 1700 à 1750, et du café pour les plantations néerlandaises de Java.

A.A. van Stipriaan, 1993. « *Surinaams contrast. Roofbouw en overleven in een Caraïbische plantagekolonie, 1750-1863* ». Caribbean Series, Volume 13. Brill. L'année 1723 a été complétée par Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12(3/4), 228-261. Note : les chiffres originaux en Livres ont été convertis en kg.

#### 4. POIDS DES ECHANGES INTER-COLONIAUX ET TRANS-NATIONAUX

Le monde guyano-caribéen au XVIII<sup>e</sup> est un monde déjà connecté. Si les puissances coloniales européennes imposent le commerce de l'exclusif sur leurs colonies, le déplacement d'individus ou de diasporas, les intérêts financiers, les réseaux jésuites, le commerce de l'interlope, sont toujours difficiles à quantifier mais ils transcendent les frontières nationales et sont probablement plus denses que ce que nous révèlent les sources d'archives.

De grands événements qui ont marqué l'histoire contribuent à un embryon de cosmopolitisme naissant mais bien réel : comme la perte du Brésil par les Hollandais en 1654 et la diffusion de la diaspora de réfugiés juifs ou néerlandais dans l'espace guyano-caribéen (même si beaucoup retourne aux Provinces-Unies), comme la révocation de l'Edit

de Nantes en 1685 qui a des impacts dans les colonies américaines<sup>306</sup>, comme les guerres qui voient des aventuriers partis en flibuste tenter l'aventure dans d'autres espaces coloniaux les temps de paix revenus, comme la composition des équipages de la marine de la WIC et de la VOC dont une grande partie est constituée d'étrangers et de mercenaires<sup>307</sup>, comme les déserteurs qui trouvent refuge dans des colonies d'autres nations et dont les signalements sont si nombreux dans les courriers des administrateurs coloniaux.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir l'appellation des plantations surinamaises : *Guadeloupe, Barbados, Cayenne...* Un exemple a déjà été évoqué : celui du mariage de Daniel Pichot (1677 Bergerac-?1732), réfugié protestant, vendeur de café en 1724, qui se marie au Suriname en 1708 avec Sara Swart né en Guadeloupe. La famille Swart est aussi connue en Guadeloupe sous le nom de Swert et de Suers et une partie importante est restée notamment autour de Basse-Terre<sup>308</sup>.

En Guyane, on accueille des réfugiés brésiliens dont un propose au gouverneur de Cayenne, ravi de l'accepter, de se lancer dans la culture d'une nouvelle variété de tabac amazonien. Les choses bougent, les gens aussi. Les plantes suivent. Les contacts entrent familles sont parfois maintenus. Le café suit-il ces réseaux transnationaux ?

#### 4.1 – *Le transfert illégal de caféiers surinamais vers d'autres colonies*

Sur la caféiculture, la toute première résolution du gouverneur-commandeur du Suriname de mai 1719, est d'une nature très particulière. Il va réglementer des vols de caféiers : « *nous avons dû constater à notre grande détresse et expérience que certains habitants ont approuvé –soit par intérêt ou autres visions– d'expédier les graines ayant poussées ici hors de cette colonie vers d'autres contrées... afin d'entamer une telle culture profitable. Ainsi, après cette publication, nous devons interdire de manière express [rapide] et prohiber à tous les habitants de cette colonie de n'importe quel caractère ou service possible, d'expédier, vendre, offrir ou aliéner*

---

306. A titre d'exemple apparaissent à Paramaribo, quelques familles « françaises » et « étrangères » comme : Abigael Heermans d'Antigua, les Swart de Guadeloupe, Marie Janse originaire de St. Christophe (St Kitts), Jeanne Houtcopers de St. Eustache, Anne Prother, veuve de Henry van Susteren de Barbados, Jeanne Houtcopers, veuve d'Elie Bouvet, de St. Eustache, Elisabeth Louise, veuve de Henrie Koen. Voir, Généalogie et Histoire de la Caraïbe, numéro 126 (mai 2000), p. 2867.

307. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les équipages de la VOC étaient constitués à 60% d'étrangers et la proportion ne cessera d'augmenter pour atteindre le chiffre de 80 % dans les années 1770. Dirk Van der Cruysse, 1993. « *Mercenaires français de la VOC : la route des Indes hollandaises au XVII<sup>e</sup> siècle : le journal de Jean Guidon de Chambelle, 1644-1651, suivi en annexe de la relation d'un voyage aux Indes orientales par un gentilhomme français, 1630-1636* ». Chandeigne, p. 23.

308. La famille Swart installée en Guadeloupe après les événements de 1654, est partie pour le Suriname en 1686, anticipant l'application dans les colonies de Révocation de l'édit de Nantes. L'édit ne fut appliqué aux Antilles qu'en 1687, ce qui entraîna l'émigration d'un grand nombre de protestants d'origine française ou hollandaise. Voir Laffleur, G. « *Les protestants des Antilles françaises sous l'Ancien Régime* », reproduit dans le Bulletin de la SHG n° 71-74. Il y avait dans le bateau : les époux Swart, la belle-mère, leurs douze enfants âgés de 4 mois à 23 ans, leur gendre le sieur Hartsbergen, un sieur du nom de Daniel Jombou, et 23 esclaves. L'arrivée eut lieu au Suriname le 8 décembre 1686. Dr. C. Landré, 1887. « *Une famille protestante hollandaise établie à la Guadeloupe, se réfugiant à Surinam* ». Bulletin de la Commission pour l'Histoire des Eglises Wallonnes, tome 2 : 180-182.



*des graines, et moindre mesure les plants hors de cette colonie* »<sup>309</sup>. Que vise le gouverneur : les autres colonies néerlandaises de Berbice, Demerary et de l'Essequibo ? ou les colonies d'autres nations européennes ?

Dans les années 1719-1730, presque chaque île caribéenne voit « son héros » rapporter le café, personnages que les historiographies nationales portent aux nues. Il s'agit notamment de Gabriel De Clieu qui apporte le café à la Martinique en 1721, De Nolvos en 1726 à Saint-Domingue et le gouverneur de Law en 1728 à la Jamaïque. A partir de 1719-1720, la meilleure place pour importer des semences viables était bien la colonie du Suriname. Une seule histoire est en partie assumée, mais parfois avec une date inexacte, c'est celle du vol du café par les autorités de Guyane française au Suriname en 1719.

Les historiographies indiquent également une diffusion unidirectionnelle, progressive, l'*Hortus medicus* d'Amsterdam étant la source unique, initiale, pour ainsi dire « primordiale ». Pour les Français, c'est invariablement le Jardin du Roi vers les Antilles. Quand est-il réellement de ces échanges de semences de café dans l'espace guyano-caribéen ?

#### 4.2 – *La « pépinière embarquée » de M. de Posmesnil, vers Saint-Domingue (1715)*

En juin 1730, alors que les plantations de caféiers sont présentes à plus ou moins grande échelle dans tout l'espace guyano-caribéen, les Mémoires de Trévoux publient un témoignage qui interroge. C'est celui d'un jésuite de Saint-Domingue, le Père Margat qui voulait écrire une histoire de Saint-Domingue et qui signale son souhait au rédacteur du journal. Il signale ensuite cette anecdote. Le café aurait été introduit à Saint-Domingue en 1715 par Monsieur de Posmenil. L'évènement en ferait la première introduction de caféier sur les colonies françaises, bien avant la Guyane (1719) ou la Martinique (1721) et un an seulement après son arrivée au Suriname (1714).

M. de Posmenil arrive au Cap-Haïtien, une « *caisse chargée d'Arbres de café, dont les uns étaient prêts à fleurir, les autres moyens, et d'autres plus petits ... [et] une bonne quantité de graines fraîches ... [au nombre de 12 000]* »<sup>310</sup>. En d'autres termes, M. de Posmenil débarque ce qui pourrait être qualifiée d'une « pépinière idéale » pour se lancer dans la caféiculture comprenant de jeunes plants et des semences au nombre conséquent.

Aucune trace de M. de Posmenil n'a été retrouvée dans les archives. Le patronyme n'apparaît même pas dans les principales bases de données généalogiques<sup>311</sup>. Les seules informations que nous ayons sont celles communiquées par le Père Margat lui-même : « *Mr de Pomesnil, ancien habitant de l'Isle, où il a exercé autrefois la chirurgie. Etant parti pour Cayenne en 1707. Il revint au Cap en Décembre 1715, avec les richesses*

309. Annexe 12.

310. Texte du père Margat. Voir annexe 11.

311. Nous remercions Bernadette Rossignol, de la Société de Généalogie et d'Histoire de la Caraïbe pour avoir recherché dans les bases de données et les archives constituées par la GHC. Recherches également négatives sur geneanet et sur le web. [On trouve toutefois dans les bases : des familles « de Puimenil »]

*qu'il était allé chercher* ». Un ancien habitant, pratiquant la chirurgie, parti en pleine guerre, absent de Saint-Domingue entre 1707-1715, revenant se faire planteur en 1715 au Cap-Haïtien. Nous avons le profil idéal d'un flibustier parti à l'aventure pendant la Guerre de Succession d'Espagne. L'épisode de Cassard sur la plantation *Meerzog* n'est pas loin.

Le Père Margat indique également que « *Mr de Pomesnil, n'avait point trouvé à Cayenne l'abondance de café que les bruits publiaient, ni le secours d'instruction pour la culture de ces Arbres. L'habitation la mieux plantée ne possédait que 400 pieds d'Arbres portant fruit ; et il fut réduit pour toute leçon à étudier la position, et les circonstances des lieux, où les plans avoient le mieux réussi* ». Mais 400 pieds portant fruits n'est pas une si petite plantation !

En Guyane, cet événement ne peut se passer qu'après 1719, date de son introduction à partir du Suriname. Début 1720, les caféiers sont au nombre de 14 dans le jardin de M. de Lamotte-Aigron qui va récolter les semences pour les multiplier chez lui ou les distribuer aux habitants<sup>312</sup>. Fin 1722, lors d'un recensement auprès de tous les habitants, les jeunes plants sont au nombre de 16 270, alors âgés probablement de 1 ou 2 ans seulement<sup>313</sup>. Toujours à cette date, les deux propriétés guyanaises possédant le plus grand nombre de caféiers appartiennent à Monsieur de Lamotte-Aigron (5 000 jeunes plants) et aux Jésuites (2 000 jeunes plants). C'est donc seulement en 1723 que M. de Pomesnil aurait pu trouver une plantation de « *400 arbres portant fruits* » et probablement uniquement chez M. de Lamotte-Aigron, le plus avancé des planteurs. Et si Monsieur de Posmenil avait prélevé les plantes chez Lamotte-Aigron, il aurait été en contact avec une des personnes les mieux informées du territoire, ayant eu comme économiste le sieur Mourgues, un transfuge du Suriname ; ancien déserteur guyanais ayant transféré le café ! Ces deux-là commençaient donc à maîtriser les cultures ! Le témoignage du père Margat apparaît parfois peu cohérent. Que disent les autres auteurs sur l'arrivée du caféier à Saint-Domingue ?

Le père François Xavier de Charlevoix (1682-1761), premier historien de Saint-Domingue, résida surtout au Canada, mais il publia son ouvrage sur les mémoires manuscrits du Père Jean-Baptiste Le Pers (1675-1735) qui vivait à Saint-Domingue au Dondon. L'ouvrage édité en 1731 indique, mais sans précision de date : « *On se flatte de voir bientôt le café enrichir notre Isle. L'arbre qui le produit y vient déjà aussi beau, et aussi vite, que s'il était naturel au pays. Le pied en est fort et bien nourri ; et il fleurit au bout de 18 mois ; mais il faut lui donner le temps de se faire au terroir* »<sup>314</sup>. Pour l'historien Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry (1750-1819), c'est au Terrier Rouge quartier de Saint-Domingue proche du Cap, que les premiers caféiers ont poussé : « *Le Terrier Rouge a des droits à la reconnaissance publique parce que c'est sur l'habitation des Jésuites, appartenant à présent à M. de Rouvray, qu'ont été naturalisés les premiers caféiers que les jésuites de la Martinique envoyèrent à leurs confrères. On en prit les graines pour les planter au Dondon, où l'on a commencé à*

312. FR – ANOM COL C14 12 f° 100

313. FR – ANOM COL C14 13 f° 275-296

314. François Xavier de Charlevoix 1731. « *Histoire de l'Isle de Saint-Domingue* ». Tome 2, p. 490.

*Saint-Domingue* »<sup>315</sup>. L'historiographie retient plutôt l'histoire suivante pour Saint-Domingue avec « *M. de Nolivos [qui] en fit venir à l'Ester de Léogane en 1726, de ses habitations des Petites Antilles et les Jésuites en reçurent de leurs confrères* »<sup>316</sup>. Le fait est probable car le lieutenant de Nolivos rentre de France cette année pour rejoindre Saint-Domingue et passe par la Martinique fin 1726<sup>317</sup>. Le fait est également constaté par un certain M. Brevet, secrétaire de la Chambre d'agriculture de Port-au-Prince, qui précise dans un ouvrage daté de 1768 : « *Les premiers pieds qui furent cultivés, existoient encore 37 ans après (en 1763) sur les habitations Nolivos, Cassaigne, la Ravine et Mithon* »<sup>318</sup>.

Le texte du jésuite est donc oublié mais Margat vivait en plein cœur des premières plantations de cafés, et seul un historien en 1951 nous le rappelle en critiquant également les incohérences sur la date du témoignage : « *Le café aurait été porté à Saint-Domingue, non de la Martinique, mais de Cayenne, par un ancien chirurgien de Saint-Domingue, M. de Pomesnil. En 1729, la récolte de la meilleure habitation aurait été d'un baril de graines. Mais ce rapport contient au moins des erreurs de dates. Au milieu de 1717, M. de Pomesnil aurait été en mesure des distribuer à plusieurs habitations des plants qui n'auraient commencé à rapporter que 12 ou 13 ans plus tard, en 1729 ou 1730* ». Ce que cet historien oublie, c'est que les premiers planteurs ne maîtrisent pas la culture des caféiers. Un fait sous-jacent est assez révélateur, l'historien se sent ici obligé de choisir, soit la Martinique, soit la Guyane, comme si deux introductions distinctes n'étaient pas compatibles. Il oublie qu'au-delà de possibles incohérences de dates, il semble y en avoir également sur le texte (nous pensons à une intervention de l'éditeur). Le Père Margat n'aurait d'ailleurs pas informé les Mémoires de Trévoux pour une histoire banale !

Sans entrer sur les polémiques des dates, ces témoignages confortent plutôt l'idée de multiples introductions et d'échanges interinsulaires où des réseaux distincts s'activent. Un contact Cayenne-Saint-Domingue n'a absolument rien d'exceptionnel, ce qui l'est plus c'est le chargement de Monsieur de Posmenil. Cette « pépinière idéale » ne pouvait être obtenue qu'en Guyane en ca1722-1723 ou au Suriname à partir de 1715-1720. S'il fallait retenir la date de 1715 telle que publiée, il s'agirait là d'un véritable trésor soit pris en course, soit pillée ou achetée sur une des rares habitations qui pouvaient en posséder : une plantation surinamaïse ou sur un bateau en provenance d'Amsterdam.

Et que dire de Monsieur de Nolivos de Saint-Domingue ? Juste après la paix d'Utrecht de 1713, n'est-il pas employé en 1714, sur ordre du gouverneur de Saint-Domingue, le Comte de Blénac, pour faire le tour des divers ports espagnols de la côte et des îles pour proclamer l'amnistie accordée par le roi de France aux déserteurs<sup>319</sup> ? Est-ce cela qui aurait provoqué le retour de M. de Posmenil, parti de Saint-Domingue en 1707

---

315. Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, 1796. « *Description topographique et politique de la partie française de l'isle de Saint-Domingue* ». Philadelphie, Tome 1, p. 193.

316. J.-M. Jan, 1951. « *Les congrégations religieuses au cap français Saint Domingue 1681-1793* ». Port-au-Prince, Deschamps, p. 50.

317. Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, 1796. « *Description...* ». Op. Cit., Tome 2, p. 481.

318. Brevet, 1768. « *Essai sur la culture...* ». Op. Cit, p. 7.

319. FR – ANOM COL C13 A 3 p. 499. Ordre du 25 mars 1714.

en pleine guerre, revenu en 1715 ? N'est-ce pas aussi un déserteur, le sieur Morgues, colon guyanais parti avec ses esclaves au Suriname, lui aussi amnistié, qui rentre en Guyane en 1719, avec des semences de café ? L'historiographie retient de Nolivos pour Saint-Domingue, Lamotte-Aignon pour la Guyane, respectables employés des administrations militaires coloniales françaises, les « héros du café ».

Plus que des erreurs de dates, le courrier du Père Margat dans son style et son texte semble tronqué, comme si un passage avait été supprimé par l'éditeur. Sans pouvoir croiser ce témoignage avec d'autres sources, il ne peut donc être véritablement retenu, mais il ne peut être totalement rejeté. Les questions sont légion. Les convoitises naissaient là où il y avait « *l'abondance de café que les bruits publiaient* ». Ce ne pouvait pas être en Guyane, mais plus probablement au Suriname. Ce ne pouvait donc être qu'illégal. Ce ne pouvait donc être qu'impossible à publier tel quel.

#### 4.3 – *Les caféiers du Capitaine Young à la Barbade (1720)*

James Douglas, botaniste londonien contemporain des événements, a fait de nombreuses enquêtes à Londres sur les caféiers. Il cite un témoignage exceptionnel pour la Barbade et écrit en 1727 : « *Il y a maintenant un très grand stock de caféiers à la Barbade ; d'où non seulement des plantes entières, mais même quelques livres de fruits secs ont été envoyées en Angleterre. Et je suis informé par M. Philip Miller de Chelsea, qu'en l'an 1720, un capitaine Young transporta les premières plantes du Surinam à cette île* »<sup>320</sup>. La Barbade fut donc pourvue avant la Martinique (1721). L'historiographie française ne s'en vante guère. Et vu le règlement du gouverneur du Suriname de 1719, il s'agit donc d'un vol ou d'une transaction illicite.

La donnée est compatible avec celles concernant le Suriname : en 1720 les plantations y sont nombreuses. L'information provient du botaniste anglais Philip Miller (1691-1771) qui fut le jardinier en chef du *Physick Garden* de Chelsea à partir de 1722. Les responsabilités du jardin sont complexes à analyser entre les années 1710 et 1722, car le jardin est sous la coupe d'une société d'apothicaires où se rencontrent notamment Isaac Rand, Hans Sloane, James Petiver, les frères Sherard<sup>321</sup>. Miller n'arrivant au *Physick Garden* qu'en 1722 a toutefois pu être parfaitement informé du transfert de 1720<sup>322</sup>. Le catalogue floristique du jardin édité par Isaac Rand indique bien le caféier<sup>323</sup> mais il est tardif (1730).

320. « *There is now a very large Stock of Coffee Trees in Barbadoes ; from whence not only whole Plants, but even some Pounds of dry'd Fruit have been sent to England. And I am inform'd by Mr. Philip Miller of Chelsea, that in the Year 1720, one Capt. Young carry'd the first Plants from Surinam to that Island* ». Douglas, 1727. « *Arbor Yemensis ...* », Op. Cit., p. 20.

321. Penelope Hunting, 2002. « *Isaac Rand and the Apothecaries' Physic Garden at Chelsea* ». *Garden History*, 30(1), 1-23.

322. Philip Miller est en contact avec des habitants de la Barbade, notamment en 1737. UK-Royal Society – Copies of letters sent to the Royal Society – Volume XXV – Lettre du 12 juillet 1737 de B. Hothersal, Barbados, à Philip Miller, à propos du décorticage du café (« *the husking of coffee* »).

323. Isaac Rand. 1730. « *Index plantarum officinalium, quas, ad materiae medicae scientiam promovendam, in Horto Chelseiano ali ac demonstrati curavit Societas Pharmaceutica Londinensis* ». Londres, Imprimebat J.W, p. 26. Le café est au numéro 141, sous son ancienne appellation, en référence au fusain d'Europe.

A la Barbade, les connections avec les colonies néerlandaises comme Curaçao et le Suriname sont régulières même durant la Guerre de Succession d'Espagne<sup>324</sup>. Pour le moment, aucun document d'archives n'a révélé le nom du Capitaine Young durant le gouvernement barbadien de John Frere (1720-1721). On trouve les mentions d'un « *capitain Young* » anglais sur les côtes du Honduras dans les années 1716, plus ou moins en chasse contre des esclaves marrons<sup>325</sup>, mais est-ce le même ? Si l'historien Griffith Hughes confirme bien la présence du caféier à la Barbade dans les années 1750<sup>326</sup>, les seules mentions antérieures de caféiers sur des territoires anglais concernent la Jamaïque. Les historiens de la Barbade évoquent cette culture mais ils ne parlent jamais de son introduction<sup>327</sup>.

John Ellis (1714-1776), naturaliste et membre de la Royal Society, est un marchand de Londres, qui va séjourner en Floride et à La Dominique, ancienne île française passée sous domination anglaise après la Guerre de Sept ans. Il va éditer une monographie sur le café avec des données uniques sur la caféiculture de La Dominique. Passionné par les transferts de plantes, il publie un ouvrage sur la question. Il retrouvera une technique d'enrobage de semences avec de la cire d'abeilles inventée par les Néerlandais (cf. supra). A priori très informé et sensibilisé sur la question, son témoignage est hélas à l'image des données imprimées du XVIII<sup>e</sup> siècle : il est rempli d'inexactitudes historiques<sup>328</sup>.

Benjamin Moseley (1742-1819) qui publie également une monographie sur le café<sup>329</sup> n'apporte aucune information complémentaire pour la Barbade.

---

324. « *Besides the trade we have with the English Islands in the West Indies, as abovementioned, we have some vessels that trade to Surinam and Curacao, and some to St. Thomas's, to the two first of these places we carry flower, bacon, candles, and train oyl, and some times horses, from thence we have in return heavy Spanish money, and sometimes some cacao; from the later we have rum, sugar, molosses, cacao, and cotton wool, and we send thither flower, beefe, pork and bacon* ». Cecil Headlam, 1922. « *Calendar of State Papers Colonial, America and West Indies* ». Vol. 24 : 2-18.

325. Lettre du 3 décembre 1716, du Général Heywood, Commandant en chef de la Jamaïque, au Council of Trade and Plantations. « *America and West Indies : December 1716, 1-15* ». *Calendar of State Papers Colonial, America and West Indies: Volume 29* : 211-232.

326. Griffith Hughes, 1750. « *The natural history of Barbados : in ten books* ». London, p. 158. Le café y est toujours mentionné sous l'ancienne appellation scientifique « *Jasminium arabicum* ».

327. Bryan Edwards, 1794. « *The history, civil and commercial, of the British colonies in the West Indies* ». 2nd Edition, London : Printed for John Stockdale, Piccadilly [volume 2 : 284-303]. Anonyme, 1768. « *A short history of Barbados, from its first discovery and settlement, to the end of the year 1767* ». London : Printed for J. Dodsley, in Pall-Mall. Robert Hermann Schomburgk, 1848. « *The History of Barbados* ». Longman, Brown, Green and Longmans. John Oldmixon, 1741. « *The British Empire in America* ». London.

328. « *In 1718, the Dutch colony at Surinam began first to plant Coffee; and in 1722, Monsieur de la Motte Aignon, governor of Cayenne, having business at Surinam, contrived, by an artifice, to bring away a plant from thence, which, in the year 1725 had produced many thousands. In 1727, the French, perceiving that this acquisition might be of great advantage in their other colonies, conveyed to Martinico some of the plants; from whence it most probably spread to the neighbouring islands: for in the year 1732, it was cultivated in Jamaica, and an act passed to encourage its growth in that island* ». Le café arrive au Suriname en 1714 *a minima*. Monsieur de La Motte-Aignon n'a jamais été gouverneur en Guyane. Il se rend au Suriname en 1719. En 1727 des semences de Cayenne sont bien envoyées en Martinique, mais la plante arrive en Martinique par la voie de De Clieu dès 1721. Et si un acte existe bien pour encourager la caféiculture à la Jamaïque en 1732, l'introduction du café est datée de 1728. John Ellis, 1774. « *An historical account of coffee : with an engraving, and botanical description of the tree : to which are added sundry papers relative to its culture and use, as an article of diet and of commerce* ». London, Dilly, p. 17.

329. Benjamin Moseley, 1792. « *A treatise concerning the properties and effects of coffee* ». London, 5th edition.

Pour la Jamaïque, Moseley est mieux informé car il y a vécu : « *La première plante en Jamaïque a été introduite par Sir Nicholas Laws et plantée dans le domaine de Townwell, maintenant appelé Temple Hall, en Liguanea, appartenant à M. Luttrell. On sait comment sa propagation s'est étendue depuis ces périodes, aux Antilles* »<sup>330</sup>. Plus loin, il indique la date de 1728 pour la Jamaïque. Il résume ainsi les flux d'arrivée dans l'espace guyano-caribéen : « *En 1718, les Hollandais commencèrent à cultiver le café au Surinam ; en 1721, les Français commencèrent à le cultiver à Cayenne ; en 1727 à la Martinique ; et en 1728 les Anglais commencèrent à le cultiver en Jamaïque* »<sup>331</sup>. La Barbade a disparu, et les dates avancées pour les autres colonies sont inexactes.

James Douglas a donc collecté un témoignage unique provenant d'un jardinier-botaniste du *Physick Garden* de Chelsea, établissement en lien étroit avec les colonies des West-Indies (Barbade, Jamaïque), et sans véritable enjeu ni « nationaliste » ni scientifique. L'information apparaît très vraisemblable, et aucun élément ne nous permet de la rejeter. Nés d'une mauvaise exploitation des sources, les travaux d'Ellis et de Moseley vont inonder l'historiographie de dates inexactes<sup>332</sup>. Ils ne sont pas les seuls. La plupart des données inter-insulaires surtout quand elles sont transnationales sont souvent oubliées des livres d'histoire. Il y a bien le héros français De Clieu qui en est un témoin, mais ces transferts ne concernent « bien évidemment » que les îles françaises : le « *terrain [à la Martinique] qui fut sur le champ employé avec autant de vigilance que d'habileté en plantation de Caféiers, qui firent merveille, et mirent les cultivateurs en état de le répandre et d'en envoyer à S.Domingue, à la Guadeloupe et autres îles adjacentes, où depuis il a été cultivé avec le plus grand succès* »<sup>333</sup>. De Clieu parle implicitement des îles de Sainte-Lucie, de la Grenade et de La Dominique encore sous pavillon français pour quelques temps.

De nombreux autres territoires de ces West-Indies où pousse le caféier ne sont jamais mentionnés par l'historiographie, pourtant son acclimatation y a été tentée comme en Louisiane (probablement avec des plantes des Antilles françaises et ce dès 1728<sup>334</sup>). Le caféier est actuellement

---

330. « *The first plant in Jamaica was introduced by Sir Nicholas Laws, and planted at Townwell estate, now called Temple Hall, in Liguanea, belonging to Mr. Luttrell. How its propagation has been extended since those periods, in the West-Indies, is well known* ». Moseley, 1792. Op. Cit., p. 34.

331. « *In 1718 the Dutch began to cultivate Coffee in Surinam ; in 1721 the French began to cultivate it at Cayenne ; in 1727 at Martinico ; and in 1728 the English began to cultivate it in Jamaica.* ». Moseley, 1792. Op. Cit., p. 34.

332. Pour Moseley : en 1785, apparaît une troisième édition anglaise avec de larges additions. Nous ne sommes pas certains de la date de la toute première édition. Première édition française en 1786. Première édition allemande en 1786. Première édition américaine en 1796.

333. Extrait d'une lettre de De Clieu envoyée à Aublet le 22 février 1774, publiée dans : Jean Baptiste Christophe Fusée-Aublet, 1775. « *Histoire des plantes de la Guiane française rangées suivant la méthode sexuelle. Mémoires sur divers objets intéressans. Premier mémoire. Observations sur la culture du café* ». Londres et Paris, P-F. Didot jeune. Tome 2, p. 51.

334. FR – ANOM COL C13 A 11 f. 157 et suiv. 28 mars 1728. On trouve également un curieux extrait sur une tentative précoce d'introduction du café en Louisiane : « *Le Caffé se cultiveroit aussi avec profit dans la basse Louisiane. On m'avoit écrit de Versailles par la Dauphine que Mr Rodeau en avoit envoyé de propre a semer, qu'il avoit fait venir du grand Caire. J'ai fait ce que j'ay peu pour en avoir du Directeur de la Compagnie, qui m'a toujours dit qu'il n'avoit < > pas vu ce ballot ; mais je crains bien fort qu'il ne s'en soit servi a un autre usage que celui pour lequel on l'envoyoit* », extrait des « *Mémoire sur la Lousiane pour estre présenté, avec la Carte de ce Pais, au Conseil Souverain de Marine, par F. Le Maire P.P.Miss.ap.* ». Voir J Delanglez, 1949. « *Louisiana in 1717* ». Revue d'histoire de l'Amérique française, 3 (3) : 423-446.

présent dans tous les territoires guyano-caribéens et ce depuis longtemps, intégré aux jardins créoles, même si le café n’y fut jamais une culture d’exportation. Pour le dire autrement, et pratiquement après 1720-1725 quand le café devient abondant sur les colonies des Guyanes, il est presque impossible de suivre les transferts. Vouloir trouver un introducteur particulier serait probablement assez éloigné de la réalité. L’absence d’archives sur ces échanges démontrent probablement qu’ils furent communs, non remarquables, non remarqués, non reportés, et donc oubliés.

## 5. LA DIFFUSION DES CAFEIERS DANS L’ESPACE GUYANO-CARIBÉEN 1700-1737.

### 5.1 – *Deux séquences d’introduction marquées par un hiatus*

Les recherches entreprises sur l’introduction du café dans les Antilles françaises, au Suriname et en Guyane française<sup>335</sup>, permettent de dresser un tableau général encore incomplet et provisoire (fig. 24). Il manque de nombreux territoires (Curaçao, Louisiane, territoires espagnols) et il aurait été utile de bien distinguer par exemple Saint-Domingue et les Petites Antilles. Il faudrait aussi y faire figurer les dynamiques observées sur les territoires de l’Océan Indien (Indonésie, Indes, Mascareignes) et celles des loges occidentales au Yémen.

Le tableau met clairement en évidence deux séquences d’introduction marquées par un hiatus. Une toute première séquence débute en 1696, voit l’arrivée du caféier à Batavia, son transfert à Amsterdam où la plante est cultivée puis multipliée. La Chambre de Zélande tente un essai d’introduction sur l’Essequibo en 1700. En Europe, la présence des caféiers dans les serres (Londres, Amsterdam) est tout à fait ponctuelle et limitée dans le temps. Cela ne permet aucune dissémination de la plante entre collectionneurs. Les caféiers disparaissent des sources en 1701.

Une seconde séquence débute en 1706 par un nouveau transfert de Batavia vers Amsterdam, là encore suivant les ordres des autorités coloniales néerlandaises. De 1706 à 1714, la culture des caféiers est maîtrisée dans les serres d’Amsterdam et les premières plantations indonésiennes exportent du café à partir de 1711. Le réseau des collectionneurs et botanistes liés à la République des Lettres va contribuer largement à la diffusion des plantes en Europe, diffusion qui progresse dans un second temps dans les Pays du Nord et de l’Est européen avec la vague des serres et orangeries. Le point d’orgue des transferts est l’année 1714, où après la Paix d’Utrecht, le Bourgmestre d’Amsterdam Gerbrand Pancras autorisera le transfert du caféier vers Paris, Londres, l’Allemagne, l’Italie mais également vers les colonies néerlandaises d’Amérique : le Suriname et Curaçao.

Après une expérimentation assez courte de 1714 à 1718 de quelques riches planteurs et investisseurs pionniers du Suriname, débutera une seconde vague où de plus petits planteurs surinamais tentent l’expérience.

---

335. Les résultats de ces recherches ont été présentés lors d’une conférence aux Archives territoriales de la Guyane le 22 avril 2021. Pour la Guyane française, voir Frédéric Blanchard 2022. « *L’arrivée du café en Guyane française au début du XVIII<sup>e</sup> siècle* ». À paraître.

En 1720, les caféiers sont transférés à Berbice et sur l'Essequibo. En 1719 et 1720, des plantes sont volées puis transférées au moins à la Barbade, en Guyane française, (et peut-être à Saint-Domingue dès 1715). Cette seconde séquence sur la période d'introduction du caféier se termine pour ainsi dire en 1723 par la vente des premiers cafés surinamais. La période 1725-1730 est marquée par quelques autres tentatives d'introduction parfois conduisant à des échecs (Louisiane, Brésil). En 1730, la présence des caféiers est pratiquement attestée dans la plupart des colonies de l'espace guyano-caribéen.

Figure 24 : Synthèse sur la présence des caféiers en Amérique, en Indonésie et en Europe

Tous les documents d'archives non pas encore été exploités. Les symboles d'importation de caféiers (ə) ne donnent pas d'indication sur la réussite des introductions. Suriname : intégré Berbice et Essequibo. Antilles : intégré Saint-Domingue. Légende ci-dessous.

<b>Principaux symboles</b>	
Importation de semences viables ou de plants de caféier	ə
Exportation de semences viables ou de plants de caféier	ε
Culture établie (jeune plantation, jardin de curieux, etc.)	♀
Culture bien établie et en expansion à large échelle	♀♀
Culture établie (serre)	△
Culture établie sur au moins 2 serres (échange inter-serres constaté)	△△
Problèmes de mortalité signalée dans les sources	♀
Echec de transplantation ou problème majeur de mortalité	♀♀
Envoi d'échantillons pour évaluation, ou dégustation, vers les métropoles européennes	ϕ
Première ventes (intègrent les ventes de l'interlope quand elles sont connues)	\$
Autorisation réglementaire de vendre des cafés	R
Envoi d'instructions et conseils de culture par les métropoles pour la culture	β
Témoignage indirect problématique : des caféiers sont peut être présents	?
Hiatus (cf. discussion dans le texte de l'article)	

<b>Inter = Interférence climatique / tellurique potentielle</b>	
Inondation à Batavia	1
« coups de chauds » et instabilités climatiques estivales en Europe (Paris, extrapolé à Amsterdam)	2
Tempête en Angleterre. Destruction de la serre de la Duchesse de Beaufort	3
Le Grand-hiver 1708-1709	4



Grandes pluies en Guyane qui ont fait périr beaucoup de caféiers	5
Tremblement de terre à la Guadeloupe	6
Cycl. Car. : cyclones connus de l'espace caribéen	☉

### Evènements particuliers

Premier contact des Français en droiture avec le Yémen (Moka) en 1709	من يلا
Guerre de Succession d'Espagne (1700-1713)	
Attaque de Cassard sur le Suriname (1712)	ψ
Témoignage problématique sur la pépinière de M. de Posmenil (1715 ?)	T1
Témoignage du transfert Surinam-Barbade par le Capitaine Young (1720)	T2
Introduction de caféier sur l'Île Bourbon à partir de Moka (1715)	T3

### Données non reportées

Importation plausible en 1690 par Henry Compton en Angleterre à partir de Batavia	
Importation en 1714 à Curaçao	

### D. A. = Densité archivistique utilisée par territoire (nombre et cohérences des informations)

Faible à très faible	*
Moyenne	**
Assez Bonne	***
Bonne	****

D.A.	néerlandais			anglais			français			inter	Cycl. Car.	
	Batavia	Amst	Surin	Londres	Barb.	Jam.	Paris	Guyane	Antilles			
	**	***	***	***	*	**	****	****	***			
1694											☉	
1695											☉	
1696	əʊ ʔ ɛ	əʔ		əʔ								
1697	?	ʔ?										
1698	?	ʔ										
1699	ʊ ʔʔ	ʔ?								1		
1700	?	ʔ ɛ	ə ʔʔ									
1701	?	hiatus								2		
1702	?										2	
1703	?										2,3	
1704	?										2	
1705	?										2	
1706	əʊ ɛ	ə ʔ		ə ʔ					2			
1707	ʊʊ	ʔ								☉		
1708	ʊʊ	ʔ										
1709	ʊʊ	ʔ										
1710	ʊʊ	ʔʔ ɛ										
1711	ʊʊ \$	ʔʔ ɛ										
1712	ʊʊ \$	ʔʔ ɛ	ψ								☉	
1713	ʊʊ \$	ʔʔ										
							نمىلا			4		

1714
1715
1716
1717
1718
1719
1720
1721
1722
1723
1724
1725
1726
1727
1728
1729
1730
1731
1732
1733
1734
1735
1736
1737

ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠠ ᠵ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠵ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵ ᠫ ᠪ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵ ᠫ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠵ €
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠵ € ᠷ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠵᠵ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ € ᠷ
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ €	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ ᠷ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$
ᠵᠵ \$	ᠠᠠ	ᠵᠵ \$

ᠠ ᠠ		
ᠠ		
ᠠ		
ᠠ		
ᠠ		
ᠠᠠ	ᠠ T2	
ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠ ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠᠠ ᠷ	ᠵ € ᠫ	
ᠠᠠ	ᠵ?	
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠠ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵ R
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ
ᠠᠠ	ᠵ?	ᠵᠵ \$

ᠠᠠ ᠷ		
ᠠᠠ		T3
ᠠ €		ᠠ ᠪ ᠷ ᠷ
ᠠ		?
ᠠ		
ᠠ	ᠠ ᠵ	
ᠠ €	ᠵ	
ᠠ	ᠵ ᠫ ᠪ	ᠠ ᠵ
ᠠ	ᠠ ᠵᠵ ᠫ	ᠵ
ᠠ	ᠵᠵ ᠷ	ᠵ
ᠠ	ᠵᠵ ᠷ	ᠵ
ᠠ	ᠵᠵ \$?	ᠵ
ᠠ	ᠵᠵ ᠷ \$	ᠵ
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵ ᠵ ᠫ €
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ €
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ \$
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ \$
ᠠ	ᠵᠵ	ᠵᠵ R \$
ᠠ	ᠵᠵ R \$	ᠵᠵ R \$
ᠠ	ᠵᠵ \$	ᠵᠵ \$
ᠠ	ᠵᠵ \$	ᠵᠵ \$

	ᠵ
	ᠵ
	ᠵ
5	
	ᠵ
6	
	ᠵ
	ᠵ
	ᠵ

Reste une question sous-jacente. Comment expliquer le hiatus général sur les caféiers entre ces deux séquences, c'est-à-dire pour la période 1700-1705. Les caféiers disparaissent des sources, des serres d'Amsterdam et stoppent ainsi toutes velléités d'introduction en Amérique. Pourquoi ?

Expliquer la disparition des caféiers peut facilement s'imaginer par une gestion inadaptée ou maladroite des serres encore peu aptes à maintenir des espèces exotiques sur la durée à une période où les conditions climatiques hivernales sont parfois sévères. Des mortalités sont signalées dans les colonies : des hypothèses d'ordre biologiques pourraient être avancées avec l'arrivée d'un parasite ou d'une maladie. Des cataclysmes sont parfois évoqués par les chroniqueurs comme responsables de la destruction de cultures (exemple des cacaoyers dans les Caraïbes). L'intégration de données historiques d'ordre biotiques ou abiotiques est d'une grande complexité, les témoignages étant peu nombreux et mal documentés. A plusieurs reprises, ces facteurs d'ordre biologique, tellurique ou climatique sont pourtant intervenus dans le cours de l'histoire du café pour la période étudiée 1690-1730. Quels furent leurs impacts respectifs ?

## 5.2 – Les inondations, ouragans et tremblements de terre

Les premières plantations néerlandaises à Java furent détruites par de violentes inondations liées probablement à une mousson intense en 1696. Cornelis de Bruijn (1652-1727), artiste voyageur néerlandais, témoigne de la destruction des caféiers quand il est à Java en juin 1706 : « *mais les meilleures plantes en furent détruites en 1697, par un tremblement de terre, qui ébranla toute la ville de Batavia, et renversa tous les jardins d'alentour, de sorte qu'il n'en resta point du tout dans ceux du General. Mais les curieux en aiant découvert quelques rejettons dans la suite, s'appliquent à les cultiver de nouveau, et avec tant de succès qu'il y en aura en abondance dans quelques années. Aussi, se trompe-t-on grossièrement lors qu'on croit que ce fruit-là ne croît qu'en Arabie, et que les arbres qui le portent ne sauroient se cultiver en d'autres climats* »<sup>336</sup>. De Bruijn est probablement bien renseigné puisqu'il rencontre le gouverneur-général des Dutch-West-Indies, Joan van Hoorn (1653–1711) qui fut chargé d'envoyer cette même année des caféiers à l'*Hortus* d'Amsterdam. De Bruijn est également ami de Nicolaes Witsen, donneur d'ordres à la VOC et directeur du jardin. Mais il se trompe peut-être sur la date. Il semble que des inondations liées à une forte mousson ont touché l'Indonésie en 1696 et que ce furent elles qui détruisirent les plantations. En 1699, un tremblement de terre majeur a effectivement touché Batavia<sup>337</sup> et aurait pu également détruire le jardin du gouverneur. Deux éléments

---

336. Cornélis De Bruyn, 1718. « *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie, en Perse et aux Indes Orientales... On y a ajouté la route qu'a suivie Mr. Isbrants, ambassadeur de Moscovie, en traversant la Russie et la Tartarie pour se rendre à la Chine* ». Wetstein (Amsterdam), Tome 2 : 346-347. Traduit de l'édition originale néerlandaise de 1711 : « *Reizen over Moskovie, door Persie en Indie verrijkt met 300 kunstplaten door den auteur zelf na 't leven afgeteekend* ». Amsterdam.

337. R.M.W. Musson, 2012. « *A provisional catalogue of historical earthquakes in Indonesia* ». British Geological Survey, Open Report OR/12/073, Edinburgh, 21 pp.

sont à retenir du témoignage de de Bruijn : l'importance des jardins des curieux et le fait que même après des événements cataclysmiques des pieds de café aient été retrouvés. Le dernier point pourrait donc remettre en cause l'idée d'une disparition totale des caféiers entre 1696-1706 ou entre 1699-1706 en Indonésie. Il faudrait toutefois relire précisément l'ensemble des sources néerlandaises en intégrant les données de James Douglas et de De Bruijn.

L'impact des tremblements de terre sur des plantations est aussi connu sur les cacaoyers de la Guadeloupe. L'historiographie indique d'ailleurs que le tremblement de terre majeur du 7 novembre 1727 détruisit tous les cacaoyers de l'île et que les habitants se mirent alors à cultiver les caféiers. Cela est en partie faux. La majorité des historiens ont mal lu les sources d'archives : les deux événements sont disjoints mais sont évoqués dans le même courrier cosigné du gouverneur et de l'intendant : « *Nous devons vous informer que le 7 de ce mois à une heure après midy il y a eû dans cette isle un tremblement de terre si considérable que la plus grande partie des batimens de maçonnerie ont été endommagés ou sont tombés* ». Quelques folios plus loin, on lit : « *Nous avons différé jusques à cette heure de vous informer de la perte presque générale des arbres Cacaoyers parceque l'on pensoit qu'il ne s'agiroit que de la récolte d'une année ; mais depuis quelques jours nous ne sommes que trop certains de l'aneantissem[en]t de cette culture par les différentes députations que nous avons eü des Capitaines de milice des quartiers où elle est la plus abondante* »<sup>338</sup>.

L'ensemble des événements cataclysmiques historiques (tremblements de terres, ouragans, inondations) que nous avons étudiés ne semblent pas pouvoir éradiquer une plante d'un territoire donné, ce qui est très différent des impacts éventuels majeurs sur des plantations et des systèmes socio-économiques locaux. Pour les cacaoyers, une autre cause est probablement à rechercher au niveau d'un pathogène. Dès 1715, la majorité des plantations de cacaoyers vont périr à Saint-Domingue<sup>339</sup>. Les domingois y voient d'ailleurs une malédiction des Antillais suite à une sombre et ancienne histoire d'indigo. En 1717, un planteur surinamais constate de très forte mortalité alors que la plante est parfaitement adaptée au climat local : sur « *deux cents cacaoyers... transplantés... seize ont survécu* »<sup>340</sup>. Le « blast » des cacaoyers de Trinidad de 1727 est répété par les historiens sans que personne pratiquement ne donne les sources primaires : il s'est passé ca. 1725-1727<sup>341</sup>. Les planteurs guyanais commencent à avoir de

---

338. Lettre cosignée du marquis de Feuquières, gouverneur, et de Blondel de Jouvancourt, intendant de la Guadeloupe au Secrétariat de la Marine. FR- ANOM – COL C8 A 39 f° 121 & f° 127.

339. « *En 1715, la belle plantation de Chambillac périt toute entière, sans qu'on pût imaginer ce qui avoir causé une perte si subite et générale. Toutes les autres suivirent de près, à l'exception d'une seule, qui subsistait encore l'année suivante au Trou de Jacquezi, et qui eut cette même année le sort de toutes les autres. Ainsi on ne vit plus dans toute l'Isle de Saint Domingue aucun Cacaoyer, si ce n'est quelques pieds qu'on cultivait avec un soin extraordinaire dans les jardins, et qu'on montrait comme une rareté* », Charlevoix 1731, Op. Cit., Vol. 2 : 290.

340. Leupe 1864, Op. Cit., p. 234.

341. F.L. Bekele, 2004. « *The History of Cocoa Production in Trinidad and Tobago* ». Proceedings of the APASTT Seminar – Exhibition entitled Re-vitalisation of the Trinidad & Tobago Cocoa Industry, 20 September 2003, St. Augustine, Trinidad, p. 4-12. Cet auteur parle du blast en 1727 et émet comme hypothèse : soit un ouragan, soit « *Ceratocystis wilt or bark canker, a Phytophthora infection* ».

sérieux problèmes à partir des années 1730 en constatant des mortalités inexplicables ou imputées aux fourmis<sup>342</sup>. Une maladie touchant les cacaoyers s'est donc probablement répandue dans l'espace guyano-caribéen entre 1715 et 1730<sup>343</sup>. Quelques années plus tard, un caféiculteur de l'île de Grenade qualifie bien de « *contagion* » les événements de Gualdeloupe de 1727<sup>344</sup>.

### 5.3 – *Les pathogènes*

Pour la période qui nous intéresse, 1690-1730, aucun indice fiable n'a pu être trouvé sur la présence de pathogènes de type « épidémique ». Des mortalités affectant des caféiers sont pourtant constatées mais elles peuvent toutes être imputées à de mauvaises pratiques culturales souvent liées à des questions d'engorgement ou de sécheresse des sols et/ou à des conditions météorologiques particulières (par exemple une saison sèche en Guyane, ou une trop forte saison des pluies au Suriname). Ces observations semblent circonscrites à des secteurs particuliers ou à des temporalités spécifiques. Elles ne sont jamais généralisées à une colonie et exclut des vagues épidémiques destructrices. Un témoignage isolé de 1730 provenant de Saint-Domingue évoque des vers dans les systèmes racinaires des caféiers : « *On se plaint que lorsqu'il est parvenu à trois ou quatre piéds de hauteur, on voit tout à coup les feuilles jaunir, les branches se secher, l'Arbre dépérir quoique chargé d'un très-beau fruit. On peut s'enprendre en partie à de gros vers que la racine engendre* »<sup>345</sup>. Le succès de la caféiculture à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle démontre surtout que les problèmes des premiers planteurs sont plutôt liés à une méconnaissance des conditions écologiques optimales pour la plante. Ce planteur devait arroser ses caféiers « *deux fois le jour* », ce qui indique une implantation en zone sèche ou sur sol drainant, dans un secteur totalement défavorable à la réussite d'une opération commerciale. Des témoignages plus tardifs en 1768 évoquent des problèmes parasitaires à Saint-Domingue mais jamais de mortalités généralisées : « *il en est qui sechent aussi sur pied par l'action trop vive des rayons d'un soleil brûlant, et d'autres sont dévorés par un ver à tête dure, qui devient un petit scarabée brun, dont la tête*

---

342. « *Les cacaos paraissent réussir les deux premières années, après quoi ils dépérissent dans plusieurs habitations, il est à croire que les terrains ne sont pas bons, d'ailleurs les fourmis en détruisent en grande quantité il est si vrai que le père Villette, supérieur de jésuites de Cayenne m'a assuré qu'il en avait perdu 40 à 50 mille piéds par les fourmis ...* ». Lettre de Lamirande au Secréariat de la Marine. FR – ANOM C14 R16 F<sup>o</sup> 122. Les fourmis (sauf quand il s'agit de fourmi-manioc) indiquent souvent une infestation par pucerons et/ou cochenilles, eux-mêmes vecteurs de maladies cryptogamiques ou virales.

343. Certains auteurs donnent une explication d'ordre climatique au « blast » de Trinidad de 1727, mais leurs études n'intègrent pas les données régionales de l'espace guyano-caribéen.

344. Information d'un caféiculteur de l'île de Grenade communiquée par le Gouverneur Melville, publiée dans John Ellis, 1774. « *An historical account of coffee : with an engraving, and botanical description of the tree : to which are added sundry papers relative to its culture and use, as an article of diet and of commerce* ». London, Dilly, p. 42-45. Le caféier est attesté sur l'île de Grenade en 1731, FR – ANOM- 5 DPPC 52.

345. « *Mémoire pour l'Histoire des Sciences et des Beaux Arts* », dit Mémoire de Trévoux, juin 1730, p. 1097-1100.

est fort grosse » et, en note, l'auteur ajoute « *Cet insecte s'appelle à Cayenne Mouche à Café* »<sup>346</sup>.

Dans les serres européennes, des problématiques de ce type sont identifiées sur les caféiers en Angleterre dans les années 1720, puis dans les années 1740 en Allemagne. En 1723, les deux frères Sherard évoque ce problème dans leurs échanges épistolaires : « *Une autre précaution à observer est de souvent laver les feuilles ; car, après un long moment dans la serre, ils contractent une poussière, et en plus ils sont très sujets à une sorte particulière d'insecte généralement couché sur le dessous de la feuille, qui les souille, qui nuit aux jeunes pousses, et qui peuvent faire beaucoup de mal avant qu'ils ne soient observés, à moins que nous les détections à l'avance. Ils semblent particuliers aux feuilles de café, car je ne les ai jamais trouvés sur aucune autre plante* »<sup>347</sup>. Cette pratique du lavage des feuilles est d'ailleurs constatée par Richard Bradley dans les serres d'Amsterdam : « *la nécessité de laver les feuilles et les pousses [des caféiers] vers juin, et même en septembre aussi. Cela doit être fait avec une éponge et de l'eau, et s'il y a du tabac trempé dans l'eau, je crois que cela fera du bien ; car je trouve que les feuilles et les tiges du caféier sont très susceptibles d'être couvertes vers juin et juillet avec une sorte de mildiou, comme on peut l'observer sur les tiges florales de choux fleurs, qui se change ensuite en petits insectes qui empoisonneront la plante. Ceux-ci, par conséquent, devraient être soigneusement lavés dès que nous les découvrons ; et c'est ce qui est très strictement observé par les jardiniers en Hollande, non seulement dans ce cas, mais dans la culture des plantes : ils ont des gens à dessein pour nettoyer les feuilles de leurs plantes de serres, mais plus fréquemment le caféier qu'aucune autre, et il n'y a pas de plantes qui soient plus belles que les leurs* »<sup>348</sup>. Si la question du développement des pathogènes est encore mal comprise à l'époque des possibles « générations spontanées », l'usage de substances insecticides comme le tabac qui contient des nicotinoïdes peut être remarqué. Quoiqu'il en soit, ces problèmes n'ont jamais eu comme conséquences des mortalités généralisées. Ils ne semblent pas pouvoir expliquer le hiatus de 1701-1705.

---

346. M. Brevet, 1768. «*Essai sur la culture...* ». Op. Cit., p. 35. On retrouve par exemple la mention de ces « mouches à café » dans Valmont de Bomare, 1800. «*Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* ». Lyon, Nouvelle édition augmentée, tome 2, p. 487 : « *On est quelquefois surpris aux Isles de voir dépérir un beau caféier et même une cafeterie entière en peu de temps cela est souvent occasionné par un insecte appelé mouche à café. Cette mouche extrêmement longue porte à sa tête deux scies avec lesquelles elle entaille ces arbres jusqu'au vif. Quelquefois les pucerons blancs attaquent aussi le caféier alors il faut planter des ananas entre ces arbres parce que ces insectes préfèrent de se gorger du suc acide de ce fruit qui les tue ou les empêche de pulluler* ». Les « mouches à café » de Brevet sont des coléoptères et celles de Valmont de Bomare sont probablement des mouches à scies (tenthrédes, Hyménoptères) dont les scies sont en fait des ovipositeurs de la partie postérieure de l'abdomen.

347. « *Another Caution necessary to be observ'd, is to wash the Leaves often for by long standing in the House they contract a Dust, and besides are very subject to a particular Sort of Insect fed that soils them, and prejudices the young Shoots, which generally lying on the under Side of the Leaf, may have done a great deal of Mischief before they are observ'd, except we be apprised of them beforehand. They seem peculiar to the Coffee Leaves, for I never found them on any other Plant* ». Douglas, 1727. « *Arbor yemensis...* ». Op Cit., p. 55.

348. Bradley 1726, p. 608. Voir annexe 8.

#### 5.4 – *Les conditions climatiques versus météorologiques*

Si le hiatus à Java peut être remis en cause car quelques caféiers seraient toujours cultivés dans le jardin de quelques curieux (cf. supra), la disparition du caféier des serres d'Amsterdam est pratiquement certaine.

La période est caractérisée par le Petit-âge glaciaire du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dont notamment le Grand hiver 1708-1709 qui toucha dramatiquement toute l'Europe et où en France cette période « *acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte* »<sup>349</sup>. Dans l'Europe du Nord, la mer gèle et on passe à pieds du Danemark en Suède. Mais les deux caféiers de 1706 de l'*Hortus* passèrent correctement cette période puisqu'en 1711 ils sont toujours en pleine croissance et chargés de fruits (Petiver). Des envois de semences sont même effectués en Allemagne en 1710.

Les serres d'Amsterdam ont parfaitement tenues leur rôle. Les froids extrêmes et/ou de longues durées n'ont donc pas posé de problèmes majeurs aux jardiniers. L'essence même de ces premières serres chauffées vise justement à se soustraire des contraintes et contingences climatiques extérieures. Les hivers 1696-1698 furent également rudes. Les jardiniers néerlandais et anglais semblent d'ailleurs particulièrement en avance sur les dispositifs de serres chauffées (« stoves »). Le froid ne semble donc pas avoir été en cause.

Un des spécialistes néerlandais de la culture sous serre, Pieter De La Court Van Der Voort (1664-1739), est un des tous premiers à avoir réussi à faire murir en Europe l'ananas<sup>350</sup>, rêve de tout horticulteur de ces premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comment a-t-il procédé avec cette plante encore plus délicate ? Il s'explique sur la difficulté de la gestion des serres : « *il n'est pas possible d'entretenir régulièrement dans les Serres une chaleur et une fraîcheur convenables, parce qu'un froid inopiné, causé par un vent pendant la nuit, et tels autres accidents, peuvent causer de grandes variations à cet égard, et augmenter ainsi le froid ou le chaud : à quoi il faut remédier sur le champ, soit en donnant de l'air, ou bien en augmentant et en prolongeant la chaleur du feu* »<sup>351</sup>. Ce ne sont pas les températures extrêmes qui posent le plus de problèmes mais bien leurs variations brutales qui nécessitent une attention de tous les instants.

Des données météorologiques exceptionnelles ont été collectées à Paris durant la période étudiée. Le botaniste et académicien français Louis Morin de Saint-Victor (1635-1715), va relever à Paris systématiquement et journallement des observations météorologiques particulièrement

---

349. Voltaire, 1751. « *Le Siècle de Louis XIV, publié par M. de Francheville...* ». Berlin, Vol. 1, p. 417.

350. R. Levitt, 2014. « 'A noble present of fruit': a transatlantic history of pineapple cultivation ». *Garden History*, 42(1) : 106-119.

351. Pieter De La Court, 1737. « *Byzondere aenmerkingen over het aenleggen van pragtige en gemeene landhuizen, lusthoven, plantagien...* ». Kallewier, Verbeek, Vander Eyk, Leyde. Dont l'édition traduite en français en 1750, « *Les Agremens de la campagne, ou Remarques particulieres sur la construction des maisons de campagne plus ou moins magnifiques; ...* ». Amsterdam, Leyde, p. 404.



fiables utilisées actuellement en climatologie<sup>352</sup>. La grande densité et la qualité des observations permettent d'intéressantes études statistiques. Les températures journalières minimales, moyennes et maximales relevées notamment de 1696 à 1712 (18 609 données de températures) ont permis de calculer des données quantitatives à valeur climatologique et donc relativement transposables au domaine biogéographique européen atlantique dont font partie Amsterdam et Paris (fig. 27).

Sans entrer dans de trop longs débats statistiques, la période 1701-1712 est caractérisée par une tendance à un réchauffement progressif, malgré des épisodes de froids intenses (1704, 1709). Le nombre de journées de gel continu chute et la moyenne des températures maximales augmentent. Le fait peut être généralisé à l'Europe atlantique<sup>353</sup> et donc à Amsterdam. L'étude des variations journalières est encore plus informative. La période 1701-1707 se caractérise par des journées plus chaudes où les amplitudes thermiques sont plus marquées. Si le climat se réchauffe en moyenne, les températures extrêmes et les écarts thermiques journaliers supérieurs à 10°C, voir à 15 °C augmentent fortement, tant en amplitude qu'en fréquence. Les écarts thermiques journaliers de plus de 15°C sont assez rares et arrivent en moyenne 3,8 fois par an sur la période 1696-1700 et 1708-1712. Ils passent en moyenne à 15 fois par an sur la période 1701-1707. C'est un changement majeur. Ces variations qui peuvent provoquer de véritables chocs thermiques sous serre se concentrent pendant les périodes printanière et estivale (fig. 25).

En comparant les années 1700-1701, il est facile d'imaginer les contraintes induites pour la gestion des serres (fig. 26). Les jardiniers savent évidemment s'adapter mais ils furent probablement surpris par l'année 1701. En 1700, 5 écarts thermiques supérieurs à 15°C interviennent au printemps, d'avril à juin. Ils seront 22 en 1701. Ils ont débuté en avril 1701 comme chaque année, mais ils se poursuivent exceptionnellement à la même fréquence jusqu'en septembre. En 1700, la fréquence des températures maximales journalières supérieures à 25°C n'est que de 4 jours. En 1701, cette température est dépassée 52 fois.

L'été 1701 est donc caractérisé par de fortes amplitudes thermiques et des maxima auxquelles ne sont pas habitués les jardiniers, ni les plantes sous serres. Si les systèmes de chauffage sont arrêtés dès le printemps, les possibilités de réduire les températures dans les serres sont de deux ordres : l'ombrage par des nattes ou la ventilation par ouverture. Elles sont donc à l'époque assez limitées et il est plus facile de réchauffer que de refroidir. Les ventilations induisent également et indirectement des chutes hygrométriques. Espèce thermophile mais appréciant les climats de type ombrophile et/ou hygrophile, les caféiers n'ont probablement pas apprécié l'année 1701. Ils ont souffert d'une conjonction de fortes températures et de chocs hydriques répétés. Cela a probablement conduit les jardiniers de l'*Hortus* à réfléchir à des solutions techniques ultérieures pour améliorer les conditions hygrométriques durant les périodes de

---

352. Voir les discussions méthodologiques dans Jean Pierre Legrand & Maxime Le Gogg, 1987. « Louis Morin et les observations météorologiques sous Louis XIV ». Comptes rendus de l'Académie des Sciences. La Vie des Sciences, série générale, tome 3(4) : 251-281.

353. Emmanuel Le Roy Ladurie, 2009. « Histoire du climat depuis l'an mil ». Flammarion. Réédition.

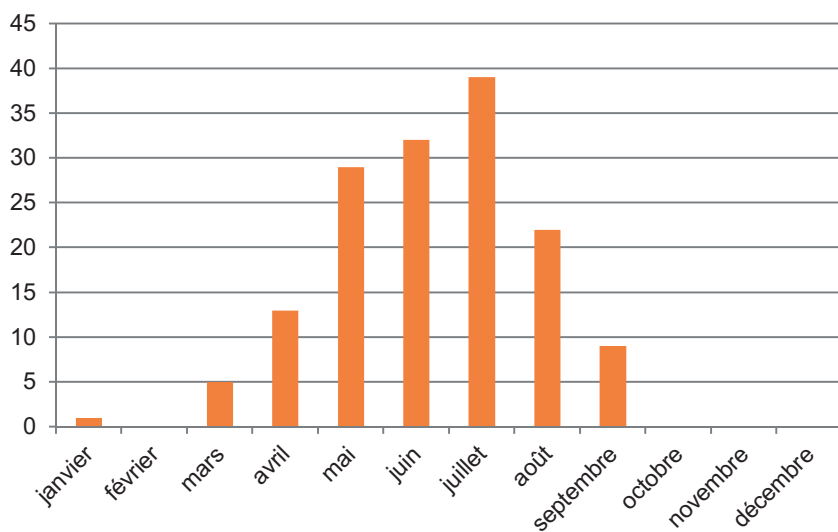


Figure 25 : Nombre de jours où se sont produits des amplitudes thermiques supérieures à 15°C, sur les données de M. Morin à Paris pour la période 1696-1712.

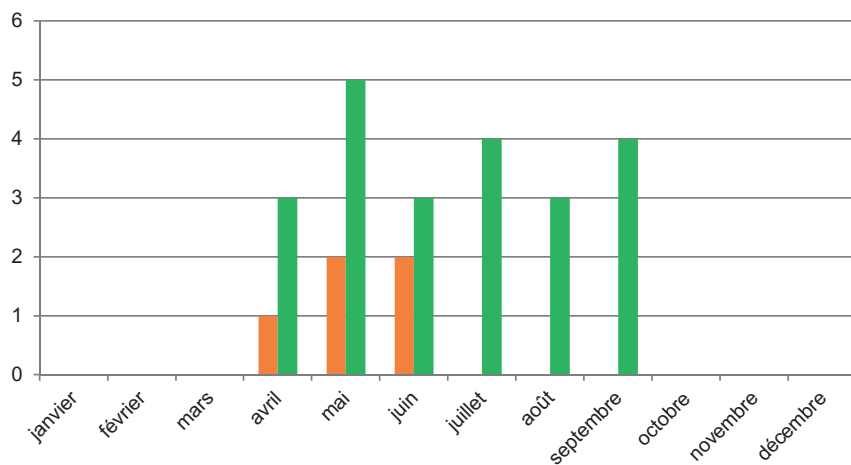


Figure 26 : Nombre de jours où des amplitudes thermiques journalières supérieures à 15°C se sont produites en 1700 (brun) et 1701 (vert). Données météorologiques de M. Morin à Paris pour les années 1700 et 1701.

Figure 27 : Données météorologiques calculées à partir des relevés de M. Morin à Paris de 1696 à 1712.

	1696	1697	1698	1699	1700	1701	1702	1703	1704	1705	1706	1707	1708	1709	1710	1711	1712	Moy sur 17 ans
Moyenne des Températures Journalières minimales en °C.	6,5	5,5	5,4	6,6	6,3	6,5	7,3	6,8	6,7	6,7	7,8	7,6	7,4	6,1	7,0	7,2	7,7	6,8
Moyenne des Températures Moyennes Journalières en °C	10,4	9,5	9,5	10,6	10,2	11,0	11,6	11,1	11,0	11,2	12,2	11,6	11,3	10,1	11,2	10,9	10,6	10,8
Moyenne des Températures Journalières maximales en °C	14,3	13,4	13,6	14,6	14,1	15,4	15,9	15,3	15,3	15,6	16,6	15,6	15,2	14,1	15,4	14,6	13,5	14,9
Nombres de jours où les écarts de Températures sont > 10°C	100	107	103	78	82	143	136	130	133	147	150	124	110	107	126	94	15	110,9
Nombre de jours où les écarts de Température sont > 15°C	2	7	14	4	5	22	10	9	11	18	22	10	5	6	3	2	0	8,8
Nombres de jours où la température maximale est < 0°C	12	20	11	0	0	1	3	0	7	2	4	0	2	22	4	5	3	5,6
Nombres de jours cumulés de gel continu	9	11	6	0	0	0	2	0	5	0	2	0	1	18	0	4	0	3,4

Températures journalières en degré Celsius. Les couleurs grisées représentent les valeurs inférieures ou supérieures aux moyennes calculées pour la période 1696-1712 (sur 17 ans).

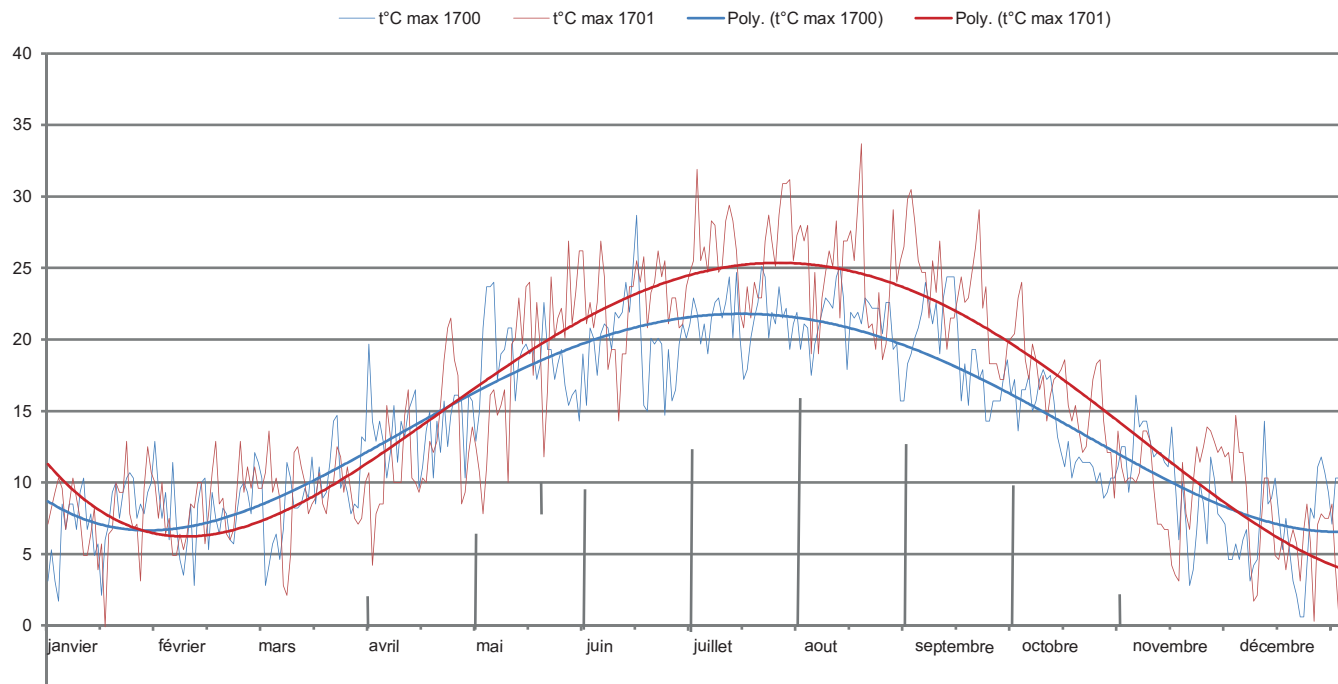


Figure 28 : Températures maximales journalières ne °C, en 1700 (bleu) et en 1701 (rouge), d'après les relevés journaliers de M. Morin à Paris.

Les courbes tracées correspondent à des tendances polynomiales d'ordre 4 calculées par le logiciel Excel.

ventilation estivale : des arrosages fréquents et un lessivage des feuilles. Les témoignages de Bradley en 1714 vont dans ce sens, mais en 1701 les jardiniers furent probablement surpris par une journée de type caniculaire et, si l'on peut dire, les caféiers aussi<sup>354</sup>.

En Angleterre, Bradley témoigne aussi des améliorations nécessaires pour la gestion thermique des serres anglaises en les comparant aux méthodes hollandaises : « *Quant au temps de faire les feux dans les poêles, ils [les jardiniers de l'Hortus] commencent en octobre et le continuent constamment, jusqu'à ce que le temps soit assez chaud au printemps pour la plante ; Je suppose que ce feu continu dans les poêles est nécessaire pour continuer la croissance des plantes, ... ; car chauffer la serre un jour, et la laisser refroidir le lendemain, arrête certainement la croissance d'une plante ; et cette méthode, que nous avons trop souvent utilisée dans nos serres anglaises, a, à mon avis, grandement contribué à détruire plus d'une bonne plante. Et puis encore, la pratique qui a été si commune chez nous de mettre des plantes de tous les climats ensemble dans une serre, et de leur donner toute la chaleur en même temps, a été un autre moyen de détruire les plantes* »<sup>355</sup>.

Contre-intuitive, la disparition des caféiers des serres d'Amsterdam ne semble pas liée aux épisodes de froids extrêmes, mais à la forte augmentation des « instabilités climatiques journalières », celle d'écarts thermiques plus élevés et fréquents, et celle des maxima durant une période où sévèrent également plusieurs grandes sécheresses historiques<sup>356</sup>.

## 6. CONCLUSION GENERALE

### 6.1 – Une diffusion suivant un modèle réticulaire

La diffusion des espèces végétales dans les espaces coloniaux pour la période XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles a été particulièrement intense en touchant de nombreuses espèces alimentaires, des espèces à intérêt commercial mais également des espèces curieuses ; ces dernières prisées par les collectionneurs de la République des Lettres, par des familles nobles possédant serres et orangeries ou par des médecins et botanistes dans leurs *Hortus academicus* ou *medicus*. L'historiographie est riche de ces histoires de plantes et d'hommes qui ont impacté le devenir des espaces coloniaux et celui de territoires non colonisés mais connectés.

---

354. De grandes sécheresses sont signalées dans ces années, comme en 1705 en Picardie : « *les chaleurs devinrent si grandes et excessives que plusieurs moururent de soifs* » ; en 1706 dans la Sarthe : « *Il ne plut point depuis le 15 février jusqu'au mois d'octobre* ». Jean-Marc Moriceau, 2020. « *La Mémoire des paysans. Chroniques de la France des campagnes 1653-1788* ». Taillandier, p. 225 et 228.

355. Bradley 1726, p. 350-351. Voir annexe 7.

356. Ces « instabilités climatiques » sont peut-être à l'origine d'autres immenses tempêtes ressenties en Europe. Anecdote dans le cadre de l'histoire des caféiers, l'histoire mérite d'être citée. Une immense tempête traversa les îles britanniques entre le 26 et 27 novembre 1703, détruisant quantité de forêts, de maisons et de vies humaines. La serre tropicale de la Duchesse de Beaufort ne fut pas épargnée par ces coups de vent, et des plantes exotiques disparurent (mais la Duchesse reçut son caféier en 1706). M. Laird, 2006. « *'Perpetual Spring' or Tempestuous Fall: The Greenhouse and the Great Storm of 1703 in the Life of John Evelyn and His Contemporaries* ». *Garden History*, 34(2) : 153-173.

Ces échanges anthropogéniques de plantes n'ont pratiquement jamais été théorisés mais seulement intégrés à des histoires et modèles plus larges comme celui de l'« échange colombien »<sup>357</sup>, ou celui du « monde atlantique » lié au commerce triangulaire des esclaves entre l'Afrique et l'Amérique.

Tels que résumés, racontés et publiés, ces récits de transferts sont décrits comme des échanges unidirectionnels qui répondent pour leur très grande majorité à un modèle d'une zone source vers une ou des zones réceptacles, en passant par des étapes progressives, mais toujours dans un seul sens. Les exemples sont légion et pourront par exemple être consultés dans le remarquable et récent ouvrage « *Encyclopédie des plantes alimentaires* », touchant 700 espèces alimentaires du monde entier, basée sur une exceptionnelle bibliographie<sup>358</sup>. Le cas de la diffusion du caféier *Coffea arabica* L. est emblématique à cet égard.

Toutefois, les biais historiographiques, bibliographiques et méthodologiques pour décrire ces échanges biologiques anthropogéniques historiques y sont majeurs.

Ces travaux ont par exemple conduit à une compréhension de la diffusion du café ca. 1690-1740 suivant un modèle que nous avons nommé « type dendritique unidirectionnel » avec une zone nodale forte : l'*Hortus medicus* d'Amsterdam (schématisé sur la fig. 29a). Le corpus réuni ici en privilégiant la recherche de sources primaires permet une analyse renouvelée. Un autre modèle de diffusion émerge : celui d'échanges parfois bidirectionnels et dont les ramifications sont souvent shuntées. Nous l'avons qualifié de « type réticulaire » (fig. 29b). Le système actuel d'échanges de semences végétales par les réseaux Internet en constitue un troisième.

Probablement majoritaire, le modèle réticulaire redonne une certaine place aux échanges inter-colonies sans intervention des métropoles et intègre la présence d'échanges bidirectionnels même s'ils sont moins fréquents.

Le modèle dendritique existe-t-il ? Peut-être. La diffusion historique du girofle, espèce particulièrement lucrative, dont les transferts sont précisément encadrés par des décisions des administrations coloniales néerlandaises puis françaises répondent peut-être et pour un temps déterminé à ce modèle.

## 6.2 – Epilogue

Une majorité de chercheurs, tout du moins sur la thématique du café ne retourne plus vers les sources primaires d'archives mais se contente du corpus imprimé du XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle. De même, l'historiographie est toujours assez marquée par les barrières linguistiques. Le croisement de plusieurs sources néerlandaises, anglaises et françaises, a permis ici de préciser sur de nouvelles bases l'histoire de l'introduction du caféier sur les terres surinamaises et d'identifier deux séquences temporelles (1696-1700 ; 1706-1723) liées à la volonté des autorités néerlandaises des

---

357. Alfred W. & Jr Crosby, 1972. « *The Columbian Exchange : Biological and Cultural Consequences of 1492* »

358. Michel Chauvet, 2018. « *Encyclopédie des plantes alimentaires* ». Belin.

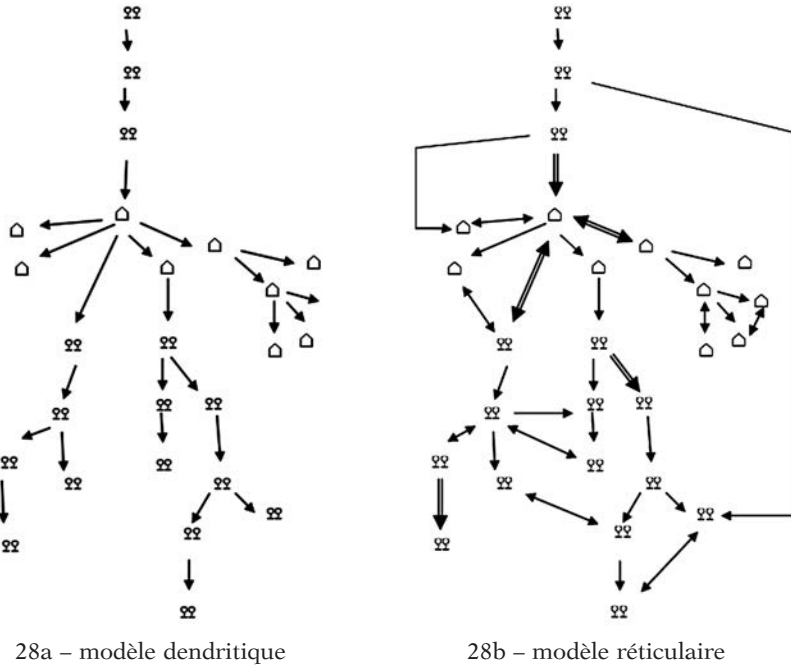


Figure 29 : Diffusion anthropogénique des espèces végétales dans le monde. modélisations des diffusions (données schématisées) :

29a : schématiquement tel qu'analysée à partir de l'historiographie actuelle  
29b : schématiquement tel qu'issue des recherches de cet article

Flèche simple : envoi unidirectionnel

Flèche double : envoi bidirectionnel

Flèche dédoublée : envois multiples dans le temps (années distinctes)

Serres et plantations représentent juste des figures de principe.

Provinces-Unies, de la Chambre de Zélande, d'Amsterdam, celle des Compagnies VOC et WIC et celle de grands planteurs, et ce, de façon coordonnée entre les terres yéménites, européennes, indonésiennes et américaines, temporalités perturbées parfois par les guerres ou les forces de la nature (le hiatus 1701-1705).

Le corpus identifié est encore incomplet. Les archives néerlandaises et anglaises nous réservent probablement des données importantes. Au-delà de simples dates dont il faudrait au moins s'assurer de l'exactitude, il conviendrait également de réunir l'ensemble de ces « fragments d'histoires » pour mieux appréhender l'ensemble des problématiques de construction, d'évolution et de transmission des savoirs, ainsi que celles des dynamiques commerciales et sociologiques associées. Souvent passés sous silence, les échecs et les tâtonnements semblent apparemment la règle. Événements peu glorieux pour les premiers chroniqueurs, sans

héros pour les premiers historiens des Lumières, paléographiquement rebutant à décoder ou archivistiquement trop long à repérer.

Les ouvrages de Richard Bradley pour le Suriname et de James Douglas pour la Barbade contiennent des informations capitales sur l'histoire du café. Leurs transcriptions annexées ici permettront peut-être une meilleure accessibilité de ces documents pour la communauté scientifique. Ces écrits témoignent également des échanges de savoirs et de documents dans la République des Lettres où en Europe il est question de taxonomie et de prestige. Dans les colonies, loin d'être une bataille sur le « premier dessin de caféier » et sur la culture de raretés botaniques, les questions agro-manufacturières, d'investissement économique, de batailles foncières et d'accès à la main d'œuvre servent de prétexte dominant.

Les réseaux mis en branle sont multiples et se télescopent souvent. Si les machines officielles coloniales sont à l'œuvre et dominent l'historiographie, c'est qu'elles laissent le plus d'archives. Les réseaux jésuites sont actifs mais plus discrets. Le réseau des curieux et des premiers amateurs de plantes et de jardins laissent quelques traces dans leurs correspondances européennes, parfois dans des catalogues floristiques mais plus irrégulièrement et pas chez tous. Faute d'archives conséquentes, le poids des réseaux inter-coloniaux pour beaucoup d'ordre privé semble largement sous-estimé.

L'arrivée d'espèces à intérêt commercial dans ces « nouveaux » mondes ultra-marins est souvent décrite comme des temps de rupture. Il en va par exemple du sucre aux Antilles. Lorsqu'en 1654, les Hollandais chassés du Brésil y apportent la technologie du sucre, la date est perçue ou retenue comme temps de rupture<sup>359</sup>. Si celle-ci est une charnière importante dans l'histoire néerlandaise puisque les Provinces-Unies perdent pied au Brésil, la « révolution sucrière » des Antilles de 1654, doit, pour les simples raisons d'apprentissage des techniques et d'adhésion des habitants qui consentent ou non à investir capital et esclaves, plutôt être décrite et perçue sur des temps longs, ceux d'une évolution plutôt que d'une révolution.

Cela transparait également pour le café, entre les premières tentatives d'introduction coloniales qui peuvent être datées de 1700 sur l'Essequibo, à la première et discrète vente de café surinamais en 1723. Il en sera de même pour les Français sur l'Île Bourbon, aux Antilles, à Saint-Domingue et en Guyane, ainsi que pour les Anglais à La Jamaïque ou la Barbade. Mais ce sont les pionniers, ici néerlandais, qui, tant sur les cultures *ex situ* sous serres qu'en conditions *in situ* dans les Guyanes, essuient probablement le plus d'échecs. Ils finiront par trouver l'ensemble des procédés et techniques permettant une commercialisation et des retours sur investissement. L'innovation des jardiniers d'Amsterdam étonne (enrobage de semences). Le chemin semble plus simple pour les Français et les Anglais. Nos sources commencent à le prouver : réseaux, missions d'espionnage et transfuges en terres néerlandaises minimiseront ces temps d'évolution et d'adaptation. Toutefois, les espaces biogéographiques sont différents et

---

359. L'idée de révolution prend racine dans les écrits de Du Tertre. Jean-Baptiste Du Tertre, 1667-1671 « *Histoire générale des Antilles habitées par les Français* ». Paris. 4 tomes.



mettront parfois à rudes épreuves des planteurs qui ne peuvent tout simplement pas copier les méthodes yéménites ou surinamaises, car ils vont cultiver des caféiers sur des sols volcaniques, avec plus ou moins de succès, et sur des systèmes insulaires très divers.

Le transfert des ressources génétiques et des savoirs associés vers l'Europe et ses colonies au temps de l'Ancien Régime ont toujours des répercussions majeures et actuelles sur les équilibres économiques et géopolitiques entre pays du Nord et pays du Sud. Le café, dont le marché actuel varie entre 10 et 15 milliards de dollars annuels n'en est qu'un parfait exemple. La question des ressources génétiques y est clé. Celle sur la biopiraterie y est sous-jacente. Or, les généticiens, afin de calibrer leurs analyses et valider leurs hypothèses, ont pris, pour le café, le modèle de type dendritique, tel que l'historiographie actuelle le présente (mais sans le définir). Le nouveau modèle de diffusion historique du caféier, de type réticulaire, pour la période étudiée 1700-1740, aura alors peut-être des conséquences sur l'interprétation des données génétiques décodées des populations de *Coffea arabica* L. de la planète, et donc sur les améliorations génétiques potentielles de futures plantations.

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier particulièrement M. Martijn van den Bel, INRAP Cayenne, pour son appui constant concernant nos recherches, et plus spécialement pour son expertise sur les sources néerlandaises et leurs traductions. Il m'est impossible de ne pas citer Bertrand Garnier, Paris, dont l'assistance pour me sortir d'inextricables problèmes paléographiques a été essentielle, de même que Karl Arenz, Professeur à l'Université de Belém pour son appui sur quelques textes néo-latins.

Notre gratitude s'adresse également à Bea Brommer des Pays-Bas, à Nancy Um de l'Université de Binghamton (New-York), à Anne Regourd, CNRS, directrice de la Nouvelle Revue des Manuscrits du Yémen, à Marie Hardy de Martinique pour l'envoi de sa thèse, à Sara de Vries de l'*Hortus medicus* d'Amsterdam, à Nancy Janda, archiviste à l'Hunt Institute for Botanical Documentation, Carnegie Mellon University, à Catherine Aubertin de l'IRD-MNHN, et à Guillaume Blanchard pour la communication de documents importants ou pour leurs remarques judicieuses sur ces recherches. Nous tenons également à remercier la Bibliothèque de l'Université de Sydney pour avoir assuré gracieusement la numérisation du rarissime ouvrage de Richard Bradley de 1714.

Le manuscrit a également bénéficié des conseils de relectures de Martijn van den Bel, Anne Regourd, Kristen Sarge de la Collectivité territoriale de la Guyane. Nous remercions également Georges Rech, directeur des Archives territoriales de Guyane, qui nous a permis de présenter ces résultats lors d'une conférence tenue au Musée des Cultures et des Mémoires de Guyane. Enfin, nous remercions très chaleureusement M. Gérard Lafleur, de la Société d'Histoire de la Guadeloupe qui a bien voulu accepter puis relire notre si long article.

## Résumé

Dans cet article, la dynamique de la production précoce du café dans les Amériques est identifiée par le croisement de données historiques, généalogiques, agronomiques et climatologiques. Nous revisitons l'histoire de la diffusion du caféier, poussant dans les serres d'Amsterdam, vers les colonies hollandaises à travers, entre autres, des œuvres à peine exploitées comme celle du botaniste

anglais Richard Bradley. En 1714, ce dernier séjourna à l'*Hortus medicus* d'Amsterdam, ce qui nous a permis de proposer des corrections dans l'historiographie ancienne sur la diffusion des caféiers. Nous débutons par l'analyse des travaux de Bradley et poursuivons par une synthèse sur la diffusion des caféiers dans les serres européennes, puis de leur introduction dans les colonies hollandaises des Guyanes (Suriname, Essequibo, Berbice) et de Curaçao. La date de 1714 peut être retenue comme date d'introduction du caféier au Suriname à partir des serres d'Amsterdam, mais l'introduction du café montre en réalité deux séquences distinctes (1696-1700 et 1706-1723). Le hiatus (1701-1705) entre ces séquences peut être lié à des changements climatiques et éventuellement lié à un réchauffement climatique temporaire. Enfin, nous soulignons l'importance des échanges de caféiers entre colonies et le démarrage des nouvelles plantations en comparant les liens familiaux, le rôle des impôts (capitation) et la législation locale révélant des éclairages nouveaux sur la situation au Suriname durant la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, prélude à la réussite économique des investisseurs pour cette nouvelle culture de rente.

### *Summary*

In this paper, the dynamics of early coffee production in the Americas are identified through cross-referencing of historical, genealogical, agronomic, and climatological data. We revisit the history of the diffusion of the coffee-tree, growing in the greenhouses of Amsterdam, towards the Dutch colonies by means, amongst others, of the barely exploited works such as by the English botanist Richard Bradley. In 1714, the latter spent time in the *Hortus medicus* of Amsterdam permitting us to propose corrections in the early historiography of the diffusion of coffee-trees. We start with the analysis of the Bradley's work and continue with a synthesis on the diffusion of coffee-trees in European greenhouses and their introduction into the Dutch colonies of the Guianas (Suriname, Essequibo, Berbice) and Curaçao. The date of 1714 can be retained as introduction date of the coffee-tree in Suriname from the greenhouses of Amsterdam but the introduction of coffee actually shows two separate sequences (1696-1700 and 1706-1723). The gap (1701-1705) between these sequences can be related to climatic changes and possibly linked to temporary global warming. Finally, we also stress the importance of coffee-tree trade between colonies and the start of new plantations by comparing family ties, the roll of taxes (capitation) and local legislation revealing new insights on the situation in Suriname during the first decade of the XVIII<sup>e</sup> century, prelude to the economic success of investors in this new cash crop.

## ANNEXES

**Annexe 1** – Courrier du Docteur Robinson au botaniste anglais John Ray en 1687.

Source : Transcription dans Lankester, Edwin 1848. « *The correspondence of John Ray : consisting of selections from the philosophical letters published by Dr. Derham, and original letters of John Ray in the collection of the British Museum* ». London, printed for the Ray Society, p. 193.

-----

Dr. ROBINSON to Mr. RAY

SIR, Monsieur Bernier, who passed the Red Sea into Arabia, doth affirm in a private letter, that the Arabs assured him that the coffee fruit was sown every year under trees, up which it did climb and run, from which he concludes it to be a species of Convolvulus. I think he might as well have concluded it to be a Phaseolus, or some other scandent legume. If M. Bernier was truly informed of its annual sowing and climbing, then Alpinus never saw the true coffee plant. The Arabians are as careful in destroying the germinating faculty of the coffee fruit or seed, by boiling or burning, as the Dutch of the Moluccas are in their nutmegs. I have spoke with several curious persons that have been several times in Egypt, and they all said that they never saw the coffee plant; neither, as I remember, did Bellonius ever meet with it in that country or Arabia; for the coffee is said only to grow in that part of Arabia that lies within the tropic.

I have examined many coffee berries, as they call them, here at London, and am almost persuaded by my own observation, that they are neither berries nor the seeds of any Convolvulus, nor of any legume, but are rather of the nut kind: the entire fruit is covered with two skins, being round on one side and flat on the other; the exterior skin, or rather shell, being as thick almost as that of a pistachio, is of a dark colour; the second, or interior membrane, that covers the kernels, is much finer and of a yellowish-white colour, as the kernels themselves are. Under this second skin lies generally two kernels, sometimes one, round on one side and flat on the other: on the flat side of the kernel there is always a slit, or a mouth, so that every kernel doth exactly resemble a Concha Veneris. The fruit doth generally come to us decorticated, but I, finding some entire, have made this description. London, May 21, 87

**Annexe 2** – Transcription complète et commentée de Bradley [1714 ?].

Source : BRADLEY Richard, [non daté, 1714 ?]. « *A short historical account of coffee; containing the most remarkable observations of the greatest men in Europe concerning it, from the first knowledge of it down to this present time; with a more accurate description of the coffee-tree than has yet been publish'd. To which is prefix'd, an exact figure of the tree, flower and fruit, taken from the life; done at Amsterdam* ». London, Em. Mathhews. Notes : la gravure de l'ouvrage correspond à la figure n° 1. La Préface n'est pas paginée : les numéros entre crochet [p.i, p.ii, etc.] correspondent à notre numérotation. La pagination du corps du texte est indiquée entre crochet [1, 2, etc.] et correspond au document. Les lettres capitales ont été respectées.

-----

[p. i] PREFACE OF THE PUBLISHER.

To the Reader,

The following Pages were composed by Mr. Bradley at Amsterdam for the Satisfaction of some of his Acquaintance in England, who were curious to have an exact account of the Coffee-Tree. [p. ii] His description of it, with the Figure he has prefix'd, having been approved to be more authentick than any other that has

yet been Publish'd, as being taken immediately from the Tree itself, his friends have thought it convenient to oblige the world with it, believing it might meet with a favourable Reception.

The work is interspersed with many curious Observations of some of the most Learned Men in Europe concerning the Knowledge and Use of Coffee, from the first Discovery of it [p. iii] down to this present Time ; together with Remarks on the Country it comes from, and the manner of Trading for it; and many other Particulars necessary to be known concerning it.

[p. 1] An historical account of COFFEE

COFFEE, of late Years is grown so much in Request throughout England, Holland, and other Parts of Europe, that I need say little to recommend its History to the World : The general Use of it rather seems to command this Work, that by our having a more familiar Knowledge of it, we may relish it the better. And again, what yet prompts me further to this Undertaking, is the Opportunity I have at this time [2] to present the World with a perfect Figure of the Tree that produces this celebrated Fruit; which is not done here by any random Guess, or according to the uncertain Report of others, but I my self have design'd it from Life.

And that I may observe some sort of Method in the Prosecution of my Discourse, I shall, in the first place, give you the Names and Descriptions of it, from the several Authors who have mentioned it; and then I shall offer a more exact Account, from my own Knowledge, of the Plant, Flower and Fruit, for the better understanding of the aforesaid Figure ; after which, I shall set down the time and manner of its first Appearance in England, with its Virtues and Uses : To which I shall add some necessary Observations relating to the Original Place of its Growth, and manner of Trading for it; and [3] conclude with some Remarks I have made of its Culture in the Amsterdam Garden.

Jacob Cotovicus<sup>360</sup>, in his Travels to Jerusalem, Anno 1598. Makes mention of Coffee to have been at that time a Drink much in use amongst the Turks, and tells us, the Arabians called it Cahua, and others Bunu and Bunchi, but gives us no Description of the Plant. He is the first Author that I find to have mentioned this Liquor.

Prosper Alpinus, a Physician of Venice, in his Book of Egyptian Plants, makes mention of the Tree, and gives us an imperfect Cut of it : He tells us, that he first saw it in a Garden belonging to a Captain of the Janisaries<sup>361</sup>, at Grand Cairo, brought from Arabia Foelix<sup>362</sup>, and planted there as a great Rarity ; it is, saith he, like the Euonymus<sup>363</sup> or Prickle-Timber, but with Leaves, thicker, harder and greener. Of [4] the Fruit (call'd Buna) the Turks and Arabs make a Decoction or Drink, which they use instead of Wine, and is call'd Coava.

Paludamus<sup>364</sup>, after him, mentions it by the Name of Choava; and Rauwolfius calls it Chaube; but neither of them do make any Remarks upon it, that are worthy to be communicated to my Reader, for these Authors have writ near a hundred Years since, when Coffee was little known to the Europeans. [12]

---

360. Il s'agit de Jan van Cootwijk, natif d'Utrecht, et qui a relaté son pèlerinage à Jérusalem. Joanne Cotovico, 1619. « *Itinerarium Hierosolymitanum et Syriacum; in quo variarum gentium mores et instituta; Insularum, Regionum, Urbium situs, unà ex prisca recentiorisq saeculi usu; unà cum eventis, quae Auctori terrâ mariq acciderunt, dilucidè recensentur* ». Antwerp, chez Hieronymus Verdussen.

361. Les janisaires sont des soldats d'élites constituant un corps particulier et très puissant de l'armée ottomane, véritable « garde prétorienne » du pouvoir.

362. L'Arabie heureuse.

363. Nom scientifique pour le genre fusain (arbuste européen).

364. Il s'agit de Berend ten Broecke (1550-1633), médecin néerlandais. Son nom latinisé est Paludanus, et non Paludamus comme écrit ici (erreur reprise dans Bradley 1721).

Sandys<sup>365</sup>, in his Travels through the Turkish Empire, met with this Drink at Constantinople : He says, "It was sold in many publick Places there, which he calls Coffa-Houses, where the Turks sit chatting most of the Day, and sip of a Drink call'd Coffa, in little China Dishes, as hot as they can suffer it ; black as Soot, and tasting not much unlike it. » He [5] believes it to be that black Broth which was in use amongst the Lacedemonians.

Parkinson<sup>366</sup>, in his Theatr. Botanic. pag. 1622. gives us a very indifferent Figure of it, calling the Tree Arbor Bon, and tells us, the Fruit is somewhat larger than a Hazel Nut, pointed at the Extremities, and of a greyish Ash-Colour ; that each Berry contains two white Seeds, which the Turks make Drink of, and is in great esteem amongst them.

John Bauhine<sup>367</sup> calls it Bon vel Ban Arbor.

Casper Bauhine<sup>368</sup> describes it thus ; *Euonymo Similis Ægyptica fructu baccis Lauri simili.*

Mr. Ray<sup>369</sup>, in his Histor. Plantar. pag. 1691. calls it Coffee Frutex, ex cujus fructu fit potus. He had not seen the Plant, but discourses largely on its Virtues, which I shall give an Account of in the proper Place. [6]

Monsieur Poncett<sup>370</sup>, in his Voyage to Æthiopia, makes it a Native of that Country; it was (as he says) transplanted from thence to Arabia Fœlix, and at this time the Æthiopians cultivate it only as a Curiosity : he describes it to be like the Myrtle in its Leaves, but larger and tufted ; the Fruit like a Pistachio Nut, green at first, and of a darker Colour when it is ripe ; and this they call Coffee.

Many others have mentioned the Fruit to be of a Cittron Colour, and of a greyish white ; but it appears plain to me, they have never seen it in its Prosperity, as I have done, of which my Reader may be satisfied, when he compares such Accounts with the Description I shall give of it.

Dr. Comelin<sup>371</sup>, Botanick Professor at Amsterdam, in his Lectures on Plants, places this Tree among the Jessamines<sup>372</sup>, and compares the Leaf [7] to that of our common Chesnut ; but as that Gentleman has not yet printed any Account of it, I shall not therefore attempt to publish the Name at large, which he has given it. He is undoubtedly in the right, to class it with the Jessamines, but I rather join

---

365. Il s'agit de l'anglais George Sandys (1578-1644) qui va voyager en Méditerranée à partir de 1610 et qui publie ses mémoires de voyage en 1615 : « *Relation of a Journey begun an. Dom. 1610. containing a description of the Turkish empire, of Egypt, of the Holyland, of the remote parts of Italy and islands adjoining. Londres in four books* ». London. Ouvrage réédité notamment en 1627, 1632, 1670, 1673, etc. Sandys partira en 1621 vers la nouvelle colonie américaine de Jamestown en Virginie.

366. Il s'agit de John Parkinson (1567-1650), apothicaire anglais célèbre notamment pour son ouvrage en langue vernaculaire de 1640 : « *Theatrum Botanicum : The Theater Of Plants. Or, An Herball Of Large Extent* », London, Thos Cotes.

367. Il s'agit de Jean Bauhin (1541-1612), botaniste d'origine française, de religion protestante qui s'installa à la tête d'un des plus importants jardins européens de son temps « les grands jardins de Montbéliard » et qui édita plusieurs ouvrages de botanique de référence (certains publiés à titre posthume).

368. Il s'agit de Gaspard Bauhin (1560-1624), né en Suisse, frère du précédent, médecin et botaniste, auteur et contributeur de plusieurs ouvrages dont le « *Enumeratio plantarum ab herboriis nostro saeculo descriptarum cum eorum differentiis* » de 1640 édité à titre posthume.

369. Il s'agit du botaniste anglais John Ray (1627-1705).

370. Il s'agit Jacques-Charles Poncet, (1655-1706?), médecin français exerçant notamment au Caire et qui sera envoyé en ambassade pour guérir le négus Iyasu I, à Gondar, en Éthiopie. Son voyage est connue par sa « *Relation de mon voyage d'Éthiopie, 1698-1701* », probablement consultée par Bradley dans sa version anglaise éditée en 1709 : « *A Voyage to Aethiopia, made in the years 1698, 1699, and 1700. by M. Poncet,.... faithfully translated from the French original* ». London : W. Lewis, 1709

371. Il s'agit de Caspar Commelijn (1668-1731) que Bradley rencontre à Amsterdam en 1714.

372. Les jasmins.

in Opinion with my Learned Friend Mr. Petiver<sup>373</sup>, that the Leaf is more like to that of the *Laurus Vulgaris*, or common Bay, but larger.

And having now given you a View of what has been mentioned by the several Authors concerning the Name and Description of this Tree, I shall proceed to describe it from the Knowledge I have of it.

In the Physick-Garden of Amsterdam are two Coffee Trees above 17 foot high each<sup>374</sup>, which have been for some time in a bearing State, and have at most Seasons, Fruit upon them; from one of these Trees I design'd the Figure I present you with, which in every point resembles the Branch I took it from, except only the size, which ought to be one third part bigger to make it equal with the Life.

The Tree is of very quick Growth, and naturally inclinable to shoot upright; 'tis reported, that in its native Country it generally attains to the height of 40 or 50 foot<sup>375</sup>, altho' the Stem in the thickest part does not exceed five Inches in Diameter. The Leaves are Bicomposite (or set in cross Pairs at the Joynts) and not unlike those of the common Bay, but curl'd at the Edges, and inclinable to hang down. The Flowers put forth in Clusters at the Joynts, towards the Extremities of the Branches; they make their first Appearance in July, and are in Figure, Size, and Colour the same with those of the common Jessamine, with the addition only of [9] five yellow Apices, which hang loosely on the Top of the Flower, and a Style which projects near half an Inch above it: their Smell is faint, and little worth our notice.

About October these Trees have done blowing, and then they are commonly well set with Green Fruit, which hang on them till the July following before they are ripe; they resemble at that time the Berries of the *Lauro Cerasus*, or Bay Cherry, and are much of the same Shape and Colour, (i.e. of a dark Red) but instead of a single Stone, these have two Kernels, which split in the middle like the Bay-berries of the Shops.

The Fruit being come to its Perfection, is gather'd and prepared either for making Drink, or for propagating other Plants. For the first of these Uses they are spread on Mats in the open Sun to dry and harden, which requires [10] some time to accomplish; they are afterwards rowl'd to and fro in rough Baskets to get off the Husks, and then tost in an airy Place to clean them. Being thus order'd, they are ready for the Rosater, who fits them for our use.

Monsieur Bernier<sup>376</sup> tells us, that in the Roasting of the Berries chiefly depends the Goodness of the Liqueur; and affirms, that at Grand Cairo (where there were above 1000 coffee-houses) there was but two persons who rightly understood that Art.

Monsieur Du Four<sup>377</sup>, a Merchant of Lyons, in his Treatise of this Liqueur, recommends to us, that the Decoction be prepared in Earthen or Stone Vessels, as preferable to those of Tin, Copper, or any other Metal, which (says he) take from it much of its Flavour and Goodness. And an Ingenious Friend of mine observes, that Boiling of it evaporates too much the volatile [11] Spirits, for which reason

---

373. Il s'agit de James Petiver (1663-1718), apothicaire londonien, ami et protecteur de Bradley.

374. 17 pieds de haut, soit environ 5 mètres.

375. Soit environ de 12 à 15 mètres de hauteur. Le chiffre est conforme à ce que l'on peut trouver *in natura* en Ethiopie, voir F.G. Meyer, 1965. « *Notes on wild coffea arabica from southwestern ethiopia, with some historical considerations* ». *Econ Bot*, vol. 19 : 136-151.

376. Il s'agit de François Bernier (1620-1688), médecin, philosophe et voyageur français, ami de Gassendi, et qui publia notamment « *Mémoires du sieur Bernier sur l'empire du grand Mogol* ». Paris : Claude Barbin, 1670-1671 en 4 volumes.

377. Il s'agit de Philippe Sylvestre Dufour (1622-ca1687) qui est un apothicaire et collectionneur lyonnais. Il pubiera en 1671 « *De l'usage du caphé, du thé et du chocolate* ». Lyon, Jean Girin et Barthélémy Rivière.

he advises us to pour Boiling Water upon the Powder, and let it stand to infuse four or five Minutes before the Fire ; and this Method, in my Judgment, much exceeds the common way of Preparing it.

The first Knowledge and Use of Coffee is not certainly known ; but, according to Banesius it was discover'd by meer accident : He tells us, "It is the Common Tradition amongst the Eastern People, that a certain Keeper of Camels or Goats in Arabia Fœlix, complain'd to the Religious of a Monastery in those Parts, that his Herds, twice or thrice a Week, not only kept awake all Nightlong, but spent it in Frisking and Dancing in an unusual manner. The Prior of the Monastery, led by his Curiosity, and weighing the Matter, believed that this must happen from the Food of these Creatures. Marking [12] therefore diligently that very Night, in Company with one of his Monks, the very Place where the Goats or Camels pastured, when they Danced ; found there certain Shrubs or Bushes, on the Fruit of Berries of which they fed. He resolv'd to try the Virtues of these Berries himself ; thereupon boiling them in Water, and drinking thereof, he found by Experience it kept him awake in the Night. Hence it happen'd that he enjoin'd those of his Monastery the daily use of it ; for this procuring Watchfulness, made them more readily and surely attend their Devotions, which they were obliged to perform in the Night. When by this frequent use of it, they daily experienced its Wholesomeness, and how effectually it conduced to the preserving them in perfect Health, the Drink grew in [13] Request throughout the whole Kingdom ; and, in progress of time, other Nations and Provinces of the East fell into the use of it \*."

[en note au bas de la page 13]

\* See Discourse on Coffee, p. 4, 5.

This Story may very likely have given rise to that Opinion so generally receiv'd amongst the Italians, that the use of Coffee was first discover'd and brought out of Asia into Europe by some Fryers.

The same Author mentions that « some among the Turks, in a sort of Thankfulness to these Monks, have set and peculiar daily Orisons for Sciadly and Aidrus, which they believe are the Names of the Monks before mention'd."

But it is a more receiv'd Opinion throughout the Turkish Empire, that an Angel taught the use of this Coffee-Drink to a Mussel-man, or true Believer : however [14], of this we are certain, the use of it was not known in England, till the Year 1657 ; at which time Mr. Daniel Edwards<sup>378</sup>, a Turkey-Merchant, in his return from Smyrna to London, brought over with him one Pasqua Rosee<sup>379</sup> a Ragusean Greek, who was used to prepare this Liquor for him every Morning ; The Novelty of it drew so great resort to his House, that he lost all the Forepart of the Day by it ; insomuch that he thought it expedient to rid himself of this Trouble, by allowing his Greek Servant (in conjunction with his Son-in-law's Coachman) to make and sell it publickly. They set up their Coffee-House in St. Michael's Alley in Cornhill, which was the first in London. But some small time after, these Partners fell out and parted ; and the Coachman got leave to pitch a Tent in St. Michael's Church-yard, and there to sell his Coffee in opposition to Pasqua, as appears by some Ver[15]ses made at that time ; which altho' they are not equal to the high Flights of this present Age, may serve to avouch the Truth of my Story, and be somewhat entertaining to my reader.

-----

---

378. Daniel Edwards, fut un marchand anglais au Levant. Pasqua Rosee fut son employé.

379. Pasqua Rosee vend le premier le café à Londres en 1651, puis ouvre une « *coffee-house* » en 1652 à St. Michael's Alley à Oxford. Voir notamment Brian Cowan, 2005. « *The Social Life of Coffee : The Emergence of the British Coffeehouse* ». New Haven, Yale University Press.

To Mr. Pasqua Rosee, at the Sign of his own Head and half his body, in St. Michael's Alley, next the first Coffee Tent in London

Where not the Fountain of my Tears  
Each Day exhausted by the Steam  
Of Your Coffe, ---- no doubt appears  
But they would swell to such a stream  
As could admit of no Restriction,  
To see poor Pasque thy Affliction  
[16]  
What ! (Pasque you at first did broach \*  
This Nectar for the publick Good)  
Must you call Kitt down from the Coach +  
To drive a Trade he undestood  
No more than you did then the Creed  
Or he doth now to write or read  
And after so much pain to shew  
Him how to make this sober Liquor,  
And then by flight of Balton's Blew  
To make it thin or thicker ;  
Nay, even teach him to fill up,  
And Amamode present the Cup :  
Must you say, I say, be thus debarr'd  
By one that is so devillish rude,  
Who can afford you no Reward,  
But Envy and Ingratitude ?  
Sure this a Subject doth impart  
Enough to break a China Heart.  
Pull Courage, Pasqua, fear no Harms  
From the besieging Foe  
Make good your ground, stand to your arms ;  
Hold out this Summer, and them though  
He'll strom, he'll not prevail, your Face \*  
Shall give his Coffee-Pot + the Chace.

[note en bas de page 16]

\* First Coffee-House           + Kitt was Coachman to Mr Edwards's son-in Law  
\* Pasqua's Sign                   + Kitt's Sign

[17]  
What ! tho'he's grown so proud to spread  
The Wings of his Pavilion  
Upon the Bodies of the Dead,  
And his Adherents trample on  
The Relicks of their Father's Dust,  
His cause no holier is, nor just.  
And should the Parish lend their Bells  
To make him Kettles, and agree  
To furnish him with St Michael's  
Church, Channel House and Vestry,  
Yet at all their Strength shall not oppose ye  
The Quest-House is for Pasqua Rosse

Adrianus del Tasso [comme auteur des vers précédents]



And thus was the Use of Coffee first introduced amongst us. The Cheapness of it, with the Conveniencies in this Way of Meeting (being preferable to those in Taverns and Ale-Houses) soon increas'd its Drinkers; and other [18] Coffee-Houses were set up in most Parts of the Kingdom ; so that in a few Years, it did not only gain a general Esteem with us, but also became one of the most valuable Commodities imported by the East-India and Turkey Companies.

We may here observe, That King Charles the Second<sup>380</sup>, finding the daily Increase of Coffee-Houses, and that at those Places People were apt to talk too freely of the State, endeavour'd the suppressing of them ; but the Judges being consulted, they declared it could not be done by Law, and only ended in laying a Tax on them.

Of its Vertues ; It is noted, That the Arabs, and others of the Eastern People, in the Summer Season, use only a Decoction made of the outside Husks of this Fruit; and in the cooler Seasons make use of the Kernels, esteeming the first to be cooling, and the other to be of a hotter Nature. Veslingius seems [19] to be of their opinion, in his Notes on Alpinus, where he tells us, the Husk and Kernel of this Berry have different Qualities ; the first he esteems cold and dry, and the latter to be moderately warm ; and this Assertion is likewise confirm'd to us, by Monsieur de la Valle.

Dr. Lemery<sup>381</sup>, of Paris, speaking of Coffee, as it is in Use amongst the Europeans, tells us, it is of an excellent drying Quality, comforts the Brain, and dries up Crudities in the Stomack. Mr. Ray mentions it to be of singular Use and Efficacy to such as are afflicted with Pains in the Head, Vertigo, Lethargy, and Coughs ; it has a good Effect on Moist and Cold Constitutions ; but on the other Hand, he disallows the Use of it to such as are Paralitick, and likewise such as are troubled with Melancholy Vapours, or have Hot Brains. [20]

Other Authors assert, it cures Consumptions, Swooning Fits, and the Rickets ; and that it helps Digestion, rarifies the Blood, suppresses Vapours, gives Life and Gayety to the Spirits, prevents Sleepiness after eating, provokes Urine and the Catamena. The Arabian Women drink this Liquor constantly in their periodical Visits, and find a good Effect from it. It contracts the Bowels, and confirms the Tone of the Parts, being drank after Victuals, provided it be fresh made ; for if it stands but 2 or 3 Hours, it loseth much of its Virtue. It is prevalent in such as have Running-Humours, Sores, or King's-Evil. It is an effectual Remedy against Worms in Children ; so that if the Mother drinks frequently of it when she is With-Child, the Infant will not be troubled with Worms during its first Years : 'Tis allowed to be a strong Antihypnotick, greatly dissipating Sleepy Vapours, and Fumes [21] of Wine. 'Tis likewise useful to such as are afflicted with Rheumatick or Gouty Humours. The Dutch Physicians commend the Use of it in Intermitting Fevers, and hold it to be good against Infection.

It has been remark'd by several eminent Men, that in the Countries of the East, where this Liquor is drank plentifully, the Inhabitants of those Parts are seldom

---

380. Il s'agit de Charles II (1630-1685), roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande (1660-1685). Il réclame en 1675 la suppression des cafés : « *A Proclamation for the Suppression of Coffee-Houses* ». London, chez John Bill and Christopher Barker, 29 décembre 1675 ; texte également publié par « *The London Gazette* », N° 1055 (monday), daté du 27 décembre 1675. Sur ces questions de la suppression puis restauration des coffee-houses à Londres, on se reportera aux travaux de Brian Cowan, 2004. « *The Rise of the Coffeehouse Reconsidered.* » *The Historical Journal*, vol. 47 (1) : 21-46.

381. Il s'agit de Louis Lémery (1677-1743), et non de son père Nicolas Lémery (1645-1715). Louis évoquera le café en 1702 dans son « *Traité des aliments où l'on trouve par ordre et séparément la différence et le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons et les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les principes en quoi ils abondent...* ». Paris : J.-B. Cusson et P. Witte.

or never troubled with the Stone, Gout, or Dropsy ; which Distempers they imagine to be subdu'd by the powerful Virtue of this Decoction : but whether this Drink be proper for such as are afflicted with the Stone, I shall leave to the Judgment of the Learned, after they have read the following Relation, which I had from a Gentleman of Leyden, and what I believe may be depended upon, a Person of that University prepared 2 Gallons of Coffee-Drink, after the rate of eight Ounces of Powder to a Gallon of [22] Water, and drew a Spirit from it, and again distill'd from that Spirit another, which he set by in his Study, till he could find some Opportunity to try its Effects : about eight Months pass'd before he had any Occasion to make use of it, when to his great Surprise, he found at the bottom of the Bottle a Crustaceous or rather Petrified Matter, so very hard, and so strongly cemented together, that, notwithstanding his great Skill in Chymistry, he was not able to dissolve it : And this Case (I think) may well admit of further Enquiry, and more especially if we consider the Volatile Spirits contain'd in Coffee to be one fourth part of the weight of it, which appears by so much Loss in the common Way of roasting the Berries.

I shall now proceed to give an Account of the Country it comes from, with some Observations relating to the Mercantine Part. [23]

That curious Gentleman, Robert Balle Esq<sup>382</sup> ; furnish'd me with the following Relation, as he had it from a Person that had been upon the Place, and seen it grow. Coffee, says he, is not known to grow naturally in any Part of the World, but only in Arabia Foelix, some few Days Journey Inland from Moco<sup>383</sup>, in the Valleys of the Great Mountains, and near the City Saana, about 20 Degrees North-Latitude : The Prince of which, about 80 Years since<sup>384</sup>, beat the Turks in a Battel near that Place, freed himself from their Yoke under which he was before, and made himself Independent as at this Day, permitting great Freedom of Trade to all Nations.

I shall here take Occasion to remark, wherein lies the Difference between what we call Turkey and India Coffee, and why the latter has not been esteem'd so good as that we receive from Turkey. [24]

The first of these is bought by the Turks Merchants, who go up into the Country where it grows, and there contract for the Fruit of Gardens, or so many Trees, as they have occasion for (as our Fruit-Mongers do for Cherries in Kent :) When it is gather'd and prepar'd, as I have already mentioned, they bring it upon Camels down to Moco, and other Ports of the Red-Sea, to be transported to Suez, from thence by Land, about 70 Miles to Grand Cairo, and so down the Nile to Alexandria, where it is ship'd off for Asia or Europe.

There commonly comes thus every Year to Egypt, from sixty to seventy thousand Bales of Coffee; which may contain, one with the other, about 300 weight each. The Bashaw of Cairo sets a Price upon it, according to its abundance or scarcity, and the People there make use of it as Money in the Market, counting so many Ber[25]ries to an Asper, \* in proportion to the Value, or Price settled by the Bashaw<sup>385</sup>.

[note de bas de page 25 ] \*a small Turkish Coin, woth about three Farthings

---

382. Rober Balle. Voir N. Fisher, 2001. « *Robert Balle, Merchant of Leghorn and Fellow of the Royal Society (ca. 1640-ca. 1734)* ». Notes and Records of the Royal Society of London, 55(3) : 351-371.

383. Le Port de Moka au Yémen, principal lieu de commerce du café à cette période.

384. Evidemment, l'histoire présentée ici est caricaturale. On se référera à Klaric Tomislav, 2001. « *Chronologie du Yémen (1045-1131/1635-1719)* », Chroniques yéménites [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 07 septembre 2007, consulté le 27 janvier 2021.

385. Sur le commerce du café au Caire et Alexandrie, on pourra se reporter à André Raymond, 1973. « *Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle* ». Damas, Institut français, 2 volumes.

But that Sort, which we have under the Character of India Coffee, is bought at Moco, and for the most part is only refuse, or what the Turks Merchants leave ; it is ship'd off that place, and from thence to us, is oblig'd to pass the Line twice, so that it comes to Europe more dry, and with the Spirits much more exhausted than the former ; for which reason this is accounted the worst of the two, and may be distinguish'd from the other s Sort, by the smallness of the Berries.

The immense Quantity of this Fruit which is yearly exported from this one Country to other Parts of the World, is almost incredible ; which, as we are inform'd, is computed to be about a [26] Million of Bushels<sup>386</sup>, one Year with another ; and altho' it may seem unreasonable to believe, that this Country alone should produce it in so great abundance, (considering how small a Quantity can be gathered from each single Tree) yet with as much surprize we may admire how it is possible, that even the number of Bushels I have mentioned should be sufficient to answer the vast demand for it ; since it is certain, that besides the general esteem it has gain'd all over Europe, it is not less requested throughout Africa and Asia, to their utmost Bounds.

Hence we may reasonably conjecture what vast Riches must be amass'd by these Arabs, seeing they are the Proprietors of this Commodity, and thereby command so great a Part of the Wealth of the most opulent Countries. This part of Arabia Fœlix is truly (as Mr. Ray observes) φερόνιος<sup>387</sup>, and merits [27] the most happy Name for its Fertility in rich Produce. I admire, continues that Author, how so great a Treasure has remain'd so long peculiar to one Country, and that neither the Envy nor Avarice of its Neighbours have tempted them to share in this great Advantage! But so prudent are its Masters that on no account will they suffer either Plant or Seed of it to come alive out of their Dominions ; taking great care to destroy the germinative Faculty of those Berries they send abroad ; and likewise inflicting the most severe Punishments on such as shall attempt the Transportation of any Plants of it<sup>388</sup>.

But notwithstanding this their extraordinary Care and Caution to preserve this Plant peculiar to themselves, the Hollanders some Years ago found means to furnish themselves with it, and have made a Plantation of it about Batavia, in [28] the Island of Java, which has already produced some Tuns of Fruit<sup>389</sup>. From this Plantation they have lately brought two Trees to Amsterdam, which, by the Skill of their ingenious Gardener, flourish and bear Fruit in such Perfection, that several hundred Plants have been rais'd there from Seeds, ripen'd at that Place ; and which, from time to time, they transmit to Surinam, and such Places in the West-Indies as are in their possession.

---

386. Boisseau : ancienne unité de mesure souvent utilisée en agriculture.

387. Mot grec, φερόνιος, littéralement «ferónymos » que l'on pourrait traduire par « le nom qu'il porte », le « surnom ». Cette partie de l'Arabie mérite donc bien son qualificatif de « fœlix », c'est-à-dire « heureuse ».

388. Ce point sur la destruction du pouvoir germinatif des semences, et l'interdiction d'exportation des plants de café par le pouvoir yéménite, mérite une révision totale. Il nous semble que c'est un poncif européen largement partagé dans la littérature sur le café notamment depuis les écrits de Philippe Dufour de 1671 (Op. Cit.). Cette idée perdure dans toute la littérature sur le café au XVIII<sup>e</sup> et dans les écrits coloniaux notamment français. Les semences perdent effectivement tout pouvoir germinatif si elles sont séchées au soleil. Il conviendrait de vérifier dans les sources yéménites l'existence d'une telle interdiction d'exportation de semences « vivantes ».

389. Les premières ventes de café des plantations néerlandaises de Java sont datées de 1711 à Amsterdam.

The Heer Gerbrand Pancrass<sup>390</sup>, Commissary of the Garden, and President of the City of Amsterdam, did me the Honour to accommodate me with this great Curiosity which I have sent into England, and for the present is intrusted to the care of Mr. Thomas Fairchild<sup>391</sup>, a most accurate Gardener at Hoxton.

And since it has now found its way to England, it may be necessary to offer some proper Directions for its Culture, agreeable with [29] the Method observ'd in the Amsterdam Garden.

When we shall have opportunity to propagate these Trees from the Berries, we must, immediately after they are gather'd carefully take off the outside Husk, and separate the two Seeds which are found in each; clean them from the Pulp and set them an Inch deep in Pots of fine Earth, which are already warm in a Bed prepared with Horse-litter; keeping the Glasses close cover'd for six Weeks, and often sprinkling them with Water. From this way of Management we may expect them to come up in less than two Months time after sowing. And then, for their further Improvement you are only to remark, they love Warmth, little Air; a light sandy Earth, and much Water; and this last Hint answers to an Observation of that Great Naturalist Dr. Sloan<sup>392</sup> where he tells us, that the Arabians cut artificial [30] Channels from the Rivers, on purpose to nourish these Plants. See Philosophical Transact. No. 208. pag. 64<sup>393</sup>.

These Rules being well observ'd, we may expect them to bear Fruit in five Years time from the putting in of the Seed<sup>394</sup>.

I shall conclude with acquainting my Reader, that I have now ready for the Press, and shall speedily publish, an exact Account of the most curious Spice-bearing Plants with the Ipecacuhena or Indian Vomiting Root<sup>395</sup>, with their Figures taken from the Life, and engraved on Copper Plates.

FINIS.

### **Annexe 3 – Transcription partielle de Bradley 1721.**

Source : Bradley Richard, 1721. « *The virtue and use of coffee, with regard to the plague, and other infectious distempers* ». London, Em. Mathhews. Notes : Transcription incomplète. Seuls la préface et quelques paragraphes nouveaux qui différaient sur le fonds de Bradley 1714 (annexe 2) ont été transcrits. L'ouvrage est numérisé dans plusieurs bibliothèques et est facilement accessible en ligne. La gravure de l'ouvrage correspond à la figure n° 2. Les lettres capitales ont été respectées. Publicités de l'éditeur en fin d'ouvrage non reportées. Les commentaires entre crochets sont liés à l'édition Bradley [1714] annexe 2.

-----  
[Nouvelle préface par rapport à l'édition dite de 1714] PREFACE.

AT this time, when every Nation in Europe is under the melancholy Apprehension of an approaching Plague or Pestilence, I think it the Business of every

---

390. Il s'agit de Gerbrand Pancras (1658-1716), bourgmestre de la ville d'Amsterdam et également directeur de l'*Hortus medicus* d'Amsterdam.

391. Il s'agit de Thomas Fairchild (1667?-1729), grand collectionneur londonien de plantes tropicales.

392. Il s'agit de Hans Sloane (1660-1753).

393. Hans Sloane, 1694. « *An Account of a Prodigiously Large Feather of the Bird Cuntur, Brought from Chili, and Supposed to be a Kind of Vultur; and of the Coffee-Shrub* ». The Royal Society. Philosophical Transactions, février 1694, n° 208 (7) : 61-64.

394. Bradley indique que dans les serres d'Amsterdam, le cycle du café de la semence jusqu'à la prochaine graine viable dure 5 ans. Dans la littérature coloniale de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> dans les colonies françaises (Antilles, Guyane, La Réunion), ce chiffre tombe généralement à 3 ans.

395. *Carapichea ipecacuanha* (Brot.) L. Andersson, espèce sud-américaine.

Man to contribute, to the utmost of his Capacity, such Observations, as may tend to the Service of the Publick. Upon this foot, I have some Months since published my Thoughts of the Plague in general, upon an Hypo[6]thesis which many of the Learned concur with, tho' some few dissent from it: However, I find, that the Remedies prescribed by the Physicians of both Opinions, are little different from each other. It is remark'd by several Learned Men abroad, that Coffee is of excellent Use in the time of Pestilence, and contributes greatly to prevent the spreading of Infection: And one of them, in a Letter to me, observes, that in some Parts of Turkey, where the Plague is almost constant, it is seldom mortal in those Families, who are rich enough to enjoy the free Use of Coffee, but that the Poorer Sort, who want that Benefit, seldom escape. Again, the same Person observes, that Coffee is not subject to be destroy'd by any Insect, or is subject to rot, as most other Seeds or [7] Grains will do; and therefore justly concludes, that it is of great Virtue and Use in all Distempers, which are supposed to be occasioned by Insects, or unwholesome Air. And it is likely, if the true Virtue and Use of Coffee had been known in London in the Year 1665, when the Plague raged there, that Dr. Hodges, and other Learned Men of that time, would have recommended it. But since it is now become a Liquor known to most people, I have thought fit to republish its History, with several Additions and Remarks; especially how far it is useful in Pestilential Cases, with an Account of the best Method of roasting the Berries, and preserving them after roasting: And for the Satisfaction of the Curious, have [8] prefix'd a Figure of the Tree, Flower, and Fruit, which I delineated from a growing Tree in the Amsterdam Gardens.

...

[Nouveau titre, p. 9] AN Historical Account OF COFFEE.

...

[Nouveau paragraphe, p. 18-19]

SOME of the most curious Coffee-drinkers have informed me, that as soon as they have reduced the Berries to Powder, 'tis the best way to put the fresh-ground Coffee into the Coffee-Pot, which should be either of Stone or Silver; and let it stand over the Fire a Minute or two, before they pour the Water upon it: Others, who have not the Opportunity of getting their Berries fresh roasted, recommend the drying and warming them before the Fire, immediately before they grind them. And indeed both these ways I find contribute greatly to the good Flavour of the Liquor; but whether we prepare this Liquor by Decoction or Infusion, it commonly remains thick and troubled for some Minutes after it is made, unless we pour into it a Spoonful or two of cold Water, which immediately precipitates the more heavy Parts to the bottom, and renders it clear enough for drinking. In travelling I have often found my Account in packing the Powder of fresh-roasted Coffee in [19] Bottles, which for more than twenty days has preserved its Strength and Goodness; which I mention for the sake of those who have been so much used to drink Coffee in the Morning, that they have not their Health without it, or have been forced to take up with ill-tasted damaged Stuff in some Country Village. I am the more careful to make this Remark, because I have sometimes been a Sufferer on this Account, and I would advance, as much as possible, the Content of Mankind.

...

[nouveaux paragraphes, p. 24-27]

OTHER Authors assert, it cures Consumptions, Swooning Fits, and the Rickets; and that it helps Digestion, rarefies the Blood, suppresses Vapours, gives Life and Gayety to the Spirits, prevents Sleepiness after eating, provokes Urine and the Catamena. The Arabian Women drink this Liquor constantly in their Periodical Visits, and find a good Effect from it. It contracts the Bowels, and confirms the Tone of the Parts, being drank after Victuals, provided it be fresh made; for

if it stands but two or three Hours, it loseth much of its Virtue. It is prevalent in such as have Running-Humours, Sores, or King's-Evil. It is an effectual Remedy against Worms in Children; so that if the Mother drinks frequently of it when she is With-Child, the Infant will not be troubled with Worms, during its first Years. 'Tis allowed to be a strong Antihypnotick, greatly dissipating sleepy Vapours, and Fumes of Wine. 'Tis likewise useful to such as are afflicted with Rheumatick or Gouty Humours. The Dutch Physicians commend the Use of it in Intermitting Fevers, and hold it to be good against Infection; because of the great Refreshment it gives the nobler Parts of the Body, and its sudden Effect upon the Spirits, which are wonderfully recreated by it. And it is apparently the Opinion of all Physicians who have yet wrote concerning the Plague, That such Bodies whose Spirits are the most overcome by Fear, are the most subject to receive Infections. And again, That the Spirits must be refresh'd only by such Liquors, or Preparations, as will not promote Inflammations. And of this nature, say they, is Coffee, which by a right Use supports the vital Flame, and defends the Body from Pestilential Infection. And as such it is generally recommended, as a necessary Drink, at least twice a day; the first thing in a Morning, and at four in the Afternoon. Now whether the Hypothesis of venomous Animalcula brought by the Air, or that of Aerial Atoms, poison'd and rendred unwholesom, be the Cause of the Pestilence, will be examin'd in another Work; but at present I shall only say, That most of the Physicians, of both Sects, prescribe the same Methods of Prevention, and of Cure.

IT has been remark'd by several eminent Men, That in the Countries of the East, where this Liquor is drank plentifully, the Inhabitants of those Parts are seldom or never troubled with the Stone, Gout, or Dropsy; which Distempers they imagine to be subdu'd by the powerful Virtue of this Decoction: but whether this Drink be proper for such as are afflicted with the Stone, I shall leave to the Judgment of the Learned, after they have read the following Relation, which I had from a Gentleman of Leyden, and what I believe may be depended upon: A Person of that University prepared two Gallons of Coffee-Drink, after the rate of eight Ounces of Powder to a Gallon of Water, and drew a Spirit from it, and again distilled from [27] that Spirit another, which he set by in his Study, till he could find some Opportunity to try its Effects. About eight Months pass'd before he had any Occasion to make use of it, when, to his great Surprize, he found at the bottom of the Bottle a Crustaceous or Petrified Matter, so very hard, and so strongly cemented together, that, notwithstanding his great Skill in Chymistry, he was not able to dissolve it. And this Case (I think) may well admit of farther Enquiry, and more especially if we consider the Volatile Spirits contain'd in Coffee to be one fourth part of the Weight of it, which appears by so much Loss in the common Way of roasting the Berries.

I SHALL now proceed to give an Account of the Country it comes from, with some Observations relating to the Mercantine Part.

.....

[nouvelle phrase p. 29-30]

BUT that Sort, which we have under the Character of India Coffee, is bought at Bettelfukere, where the English, Dutch, and French, of late Years, send up Factors to buy the said Commodity, [30] and bring it on Camels to Moco, from whence it is shipped for Europe. By which means (although it is obliged to pass the Line twice) what we now have that way is little inferiour to Turkey; which was formerly the Refuse, or what the Turks left at Bettelfukere.

...

[nouvelle conclusion, p. 33-34]

THESE Rules being well observed, we may expect them to bear Fruit in five Years time from the putting in of the Seed; but in a hotter Clime, [34] such as South-Carolina, or in the Caribbee-Islands, much sooner.

IF the Plague should ever come into England (which God forbid) I recommend to every Person, when they walk out, that they put in their Mouth a little Piece of Myrrh, as an excellent Preservative from receiving any Infection; which I shall treat of more largely in another Work.

**Annexe 4** – Transcription d'un extrait concernant le café de Bradley 1718  
Source : Bradley Richard, 1718. « *New Improvements of Planting and Gardening, Both Philosophical and Practical; Explaining the motion of the Sapp and Generation of Plants ...* ». London, printed for W Mears. 3<sup>ème</sup> et dernier tome, page 234-236. Notes : pagination entre crochets. Capitales respectées.

[227] CHAP. III. Of MYRTLES, JESSAMINS, and GERANIUMS, their Culture, etc.

...

[234 ...] The Coffee-Tree is another Kind of Jasmin brought from Arabia Felix, about the Latitude of twenty or twenty one ; the Leaves are like those of our Chestnut-Tree, but are ever-green, and the Flowers like thofe of our Common Jasmin in Figure and Colour, but are not so sweet-scented ; they grow in Clusters at the Joints, near the Exretremities of the young Branches. About July this Plant begins to blossom, and continues flowering 'till October setting plentyfully with Fruit, which remains upon the Tree 'till the July following before they ripen, and are then of a dark red Colour, and in their Shape and Size Somewhat resembling the Berries of the Lauro Cerasus but have two Kernels in each of them which split in the middle like the Bay Berries of the Shops.

In the Amsterdam Garden, which is famous for curious Plants, I have seen some of these Trees near eighteen Foot high, so full of Berries, that several Pound Weight of Fruit was gathered off of two Trees only. The Hollanders first got Plants from Arabia, which they afterwards planted about Batavia, and having increas'd them there [235] supply'd the Garden of Amsterdam with them, and have now raised so many from seeds that ripen'd in Holland, that they have sent over several Trees to their Settlement at Suriname in the in order to cultivate them in that Country, where they will undoubtedly turn to good Account as I am perswaded they would do if they were propagated in the South Parts of Carolina, which I think would be well worth our Trial, if that Country remains in our Hands.

In the Culture of this Plant the Dutch Gardeners prepare a Soil for it compos'd chiefly of Sand, and the Refreshings they give it with Water are seldom and sparing in the Winter ; but in the Summer it has a more plentiful Allowance, especially during the time of its Blossom. About June they take it out of the House and wash and clean the Leaves and Branches, and letting it remain in the Air 'till the beginning of July, they then set it in again to the Conservatory for flowering. In April and August they give fresh Earth to the Plants, and they thrive extreamly. In the raising of these Plants from Seeds, they first separate the Kernels in each Seed ; and after they are cleansed from the Muscilage about them, they are immediately set two Inches deep in Pots fill'd with sandy Soil, and plunged into Hot-Beds : The Seeds being [236] thus order'd must be kept moist by frequent Sprinklings of Water 'till they come up, and the Glasses over them always kept close ; about six Weeks after Sowing, they will begin to appear, and have two or three Leaves a-piece before Winter. I have heard that unless the Seeds are sown as soon as they are gather'd they will not come up, and hitherto there is no other way known of propagating this Plant but from Seeds, tho' I think it would not be against Reason to try to Inarch it upon some other Kind of Jasmin.

**Annexe 5** – Court extrait concernant le café de Bradley 1718  
Source : Richard Bradley, 1718. « *Gentlemans and Gardener's Kalender. Directing what is necessary to be done every month, in the Kitchen-Garden, Fruit-Garden,*

*nursery, Management of Forest-tress, Green-House and Flower-Garden, with directions for the making and ordening Hop-Grounds.* » London, Chez W. Mears. Note : Cet ouvrage est souvent relié à la fin de l'ouvrage précédent (annexe 4). Capitale respectée. La page 93 (texte), fait partie du chapitre dont le titre est page 92. Pour la gravure de l'ouvrage (Planche 1, fig. 2) voir fig. 8.

-----  
[92...] Works to be done in the Green House and Flower Garden in JULY

...

[93...] This is the time when the Berries of the Coffee-Tree ripen ; they are then of a bright red Colour ; and may be gathered for sowing immediately, cleaning their Seeds from the Pulp : Set them singly about an Inch deep in Pots of fine Earth, and give them the Assistance of a Hot bed, by which means they will sprout in less than six Weeks time, as I have seen at the Physick-Garden at Amsterdam. This Plant being a great Rarity, see the Figure of it Plate I Fig. II.

#### **Annexe 6 – Extraits concernant le café de Bradley 1721**

Source : Richard Bradley, 1721. « *A Philosophical Account of the Works of Nature: Endeavouring to Set Forth the Several Gradations ...* ». London, W. Mears. Notes : Capitales respectées. Pagination entre crochets. Le chapitre XVI débute page 181. Le texte du chapitre sur le café débute seulement à la page 186.

-----  
[181] CHAP. XVI

Of the most curiom Gardens in Europe, (especially in Britain) and what may be learnt particularly from them ; with some Remarks and Experiments relating to the Improvement of FRUIT-TREES and FLOWERS, never before made publick

....

[186] The third sort of profitable Garden is the Physick Garden, where, besides the Collection of Herbs used in Medicine, we commonly find some Variety of such exotick Rarities from the hotter Climates, as afford the Curious sufficient matter of Admiration. The first Garden of this kind that I have yet seen, is that at Amsterdam, which altho' it is not of great Extent, yet [187] it affords the greatest Choice of valuable Herb and Plants, agreeable to its Design, of any Garden in Europe. The Method of it is the Classing of Plants in several Beds appointed for that purpose ; upon which, the famous Professors, Drs. Comellin and Ruysch, read to the Citizens twice every Week ; the first upon those which are Exotick, and the latter on the Domesticks. The Governours of this Garden are the Chiefs of the City, who have a Delight in making it a Nursery of such Plants, as the Trade of their Country will give them leave to transport from the East to the West Indies. An Instance of which is, that in the Year 1714, when I was there, they rais'd a considerable Number of Coffee Trees from Seeds, which ripen'd at Amsterdam upon two Plants that they first sent from Africa to Batavia, and from thence to Holland ; from whence they transported them to Suriname and Curasau, supposing they might one Day bring forth profitable Crops that would yield Advantage to their Country; for these Places are so situate, that the Voyage to them is not a fourth of that to the East Indies, or a third to the African Coast, where Coffee grows : and if ever the Dutch should lose the Eastern Coffee Trade, or their East Indian Plantations, I expect that Drug will be chiefly brought to us from the West Indies, where the Hollanders have planted it. 'Tis to the Amsterdam Physick Garden I owe the greatest Part of that Collection of Curiosities which I once glory'd in ; and to judge from what Gardens I have seen in Europe of this Order, I must do the Amsterdam Garden the Justice to own, that it exceeds all others in Variety of Curious and Useful Plants, from every Quarter of the World.

The next to the Amsterdam Garden, is the Royal Garden at Paris, where we may observe the Medicinal Plants ranged in exact Order, by the learned Dr. Antoine de Jussieu, the King's Professor of Botany. We find there likewise a good Collection



[188] of Exotick Curiosities disposed after a good manner and managed with excellent Skill ; from whence I likewise drew several Plants that had not been seen before in England.

The Physick Garden at Leyden is what we may admire in the next place, for its good Order, and Variety of foreign Plants, under the Direction of the celebrated Dr. Boorhave. It as here I have found the greatest Quantity of that extraordinary Jessamine of Arabia, whose Flowers excel all others in their odour.

**Annexe 7 – Extraits concernant le café de Bradley 1726**

Source: Bradley Richard, 1726. « *A General Treatise of Husbandry & Gardening: Containing a New System of Vegetation: Illustrated with many Observations and Experiments. In Two Volumes. Formerly publish'd Monthly, and now methodiz'd and digested under proper Heads, with Additions and great Alterations* ». Volume 2. London, Printed by T. Woodward. Notes: Pagination entre crochets. 2 extraits dont les titres correspondants ont été également transcrits.

---

[338] The Hollanders, who are certainly the most industrious People in the World, make it a great Part of their Business to collect Plants from all Parts of the World, in order to chuse out those which may be useful to them, either at Home or in some of their West-Indian Plantations, and the States there give great Encouragement to such as do their best Endeavour in this Way ; for that Nation finds its Advantage by so doing, as in one particular instance is evident ; and that is, in cultivating Coffee in Surinam, which, with great Difficulty, they first got from Arabia Foelix to Batavia, and thence to the Cape, so to Amsterdam, and then to Surinam, whither they sent it in the Year 1714 ; and I now am inform'd, that the Plantation has already born a good Quantity of Coffee ; but I think it would be much more the Interest of our Nation to encourage the Importing of strange Plants, than any other upon Earth, considering the Happiness of our Soil and Situation, and the great Variety of Climates in which we have Plantations or Settlements abroad. I have already been the Occasion of planting several Millions of Ever-green Oaks in England, and have naturalized the Caper to our Climate, with several other Plants of Use, but the Plague raging about Thoulon, I have not been able to get Seeds over to make the Caper as common in England as I design'd it ; but I doubt not but in a few Years we might have [339] Caper enough of our own growth to serve the Nation ; and though the Value of them may not perhaps be though considerable, yet we are sure they will sufficiently pay the rent of the place.

...

[346] CHAP. VI. Particular Observations concerning the Culture of the Coffee-tree, and other tender Exotick Plants, with a Table containing the Names of Places and their Degrees of Latitude, from whence we may expect curious Plants in a Letter to, William Parker of Healing, Esq.

...

[348] But since the Arrival of your Coffee-Trees, and the great Design you are carrying on, of bringing forward the delicious Fruits of the warmer Parts of the World, by Stoves, or Hot-houses, I shall, in Obedience to your Commands, give you an Account of the Management of the Coffee-Trees, as I observ'd it at the Physick- Carden at Amsterdam ; and I shall add to it some Remarks I have got together Concerning the Spring-Seasons in the several Climates of the World, to save you the Trouble of calculating in particular for every Plant you receive from Abroad , for without that be done, we may give our Plants Heat at a wrong Season, and weaken them, perhaps, beyond Recovery. [349] The Coffee-Trees at Amsterdam, which prosper so well there, that they bring Blossoms, and ripen Fruit every Year, are kept constantly in a glass Case, which, as near as I can guess, is about fifteen Foot long, and about twelve Foot wide, the Height about twenty

Foot, the Front is all Glass ; under the Floor is an Oven for Fire which leads into Flues, that after their Passage here and there, end in a Chimney as our other Stoves do. They use no Tanners Bark in this House, nor give the Plants any Air immediately from Abroad all the Summer, but through little Casements about a Foot square, placed about the middle of the great Windows or Pannels of Glass ; and even these little Casements are seldom open'd, because there is a Door which opens out of this glass Case into a large Green-house, which they commonly keep open in the Summer Time.

It is a Custom there likewise, twice or thrice in a Summer to clean the Leaves of the Plants with wet Sponges, which takes off the Dust that stops the Pores of the Leaves ; and I look upon this to be of considerable Use, because I suppose the Leaves receive some nourishment from the Air, which circulates about them, and consequently the whole Plant is benefited by it.

I observ'd that the Gardiner there gave them frequent Waterings, a little at a Time, and their Earth was very light ; but especially the Summer when the green Fruit was toward ripening, he gave them more Water than at other Times, i.e. in June. It is observable, that when the fruit is ripe about the beginning of July, it must be gather'd, and immediately the Seeds must be clear'd from the Pulp, and set in the Ground, otherwise they will not sprout. This particul[350]larly the most excellent Gardiner at Amsterdam, Mr. Cornelius, observes diligently ; and though I sent some Berries fresh gather'd by the Post, which were not above four Days in the Passage to London, to a very great Artist, they could not be made to grow ; therefore, I think it much the best Way to have the Coffee-Seeds you expect come over in Earth, by way of Rotterdam or Helvoet-Sluis, which will be much sooner with you than by Way of the Texel from Amsterdam ; for sometimes I have known a Ship has been two Months in the Passage from Amsterdam to London, by Way of the Texel, and the Seeds would be quite spoil'd in that Time, for in the natural Earth only, I have seen some Coffee Plants above Ground within three Weeks after the Seed was put into the Ground. And so the Cocoa-Nuts, of which the Chocolate is made, should be either rais'd in Cases in the Countries where they grow, or else the Nuts planted in those Places a due Depth in Boxes of Earth, so that they may come up in the Passage, if it is their Nature to be quickly hatch'd, or appear above Ground, or otherwise we must not expect them to do any good with us ; for I am told, that in the very Country where they ripen, they will not grow if they are kept out of the Ground three or four Days after they are gathered. What I say of the Coffee-Berries being spoiled by being so long in Earth, as two Months from Amsterdam to London, will only happen if they were to be put promiscuously into a Body of Earth, not if they were planted an Inch or two deep in it.

As for the Time of making the Fires in the Stoves, they begin in October and continue it constantly, till the Weather is warm enough in the Spring for the Plant ; I suppose this conti[351]nued Fire in the Stoves is necessary to continue the Growth of the Plants, when the Juices are once flowing ; for to warm the House one Day, and let it cool the next, will certainly check the Growth of a Plant ; and this Method, which we have taken too often in our English Green-houses, has, in my Opinion, greatly contributed to destroy many a good Plant. And then again, the Practice which has been so common with us to set Plants of all Climates together in one House, and give them all Heat at the same Time, has been another Means of destroying Plants ; but as your Stove is contriv'd in such a manner, as to be separated one Part from the other by a Partition, so, I judge, your Heat may be govern'd so as not to be every where at the same Time alike, and therefore may bring Plants of different Climates to Perfection.

The Gardiner of the Amsterdam Gardens has an extraordinary Regard to this, as I observe from his dividing his Stoves into many Parts ; and I find in each only the Plants which come from one Country.

The Coffee-Tree, which grows naturally in the Kingdom of Yaiman in Arabia Foelix, is found from the Latitude of 18 to 20 Degrees North, and the Dutch now have it growing at Batavia, 7 Deg. South Latitude, and at Suri nam, 8 Deg. North. So I doubt not but in any of our Settlements between the Tropicks, we might have Coffee in as great Perfection as in its Native Country; and even towards the Southermost Parts of Carolina; for it is experience in your Garden near Croydon, which is near the lame Latitude with London, viz 52 Deg. and a half North Latitude, the ordinary Plants of Countries above 16 Deg. more South-[352]ward thrive very well, without Shelter; so that I see no room to doubt of the good Success of the Coffee-Tree, if it is only mov'd 10 or 11 Deg. more North than its Native Place, especially since both Yaiman and Carolina are North Latitude, and consequently the Time of the Sun's Progress towards them is the same, though the Spring of the first is a little sooner than the other; I yet am of Opinion, that the Places which lie without the Tropics only five or six Degrees, have always Warmth enough to keep Plants that grow naturally about five or six Degrees within the Tropics.

This being all I can remember of the Coffee- Tree and its Culture in the Gardens at Amsterdam, I shall proceed to give you a List of all the principal Places Names, from whence we may expect, to receive Plants, and mark to each of them their Degree of Latitude; whether North or South, which I shall think very well worth my while to have put in the Order you will find it, if it may prove useful to you.

#### **Annexe 8 – Extraits concernant le café de Bradley 1726**

Source : Richard Bradley, 1726. « *New Improvements of Planting and Gardening, both Philosophical and Practical. In Three Parts* ». 5<sup>e</sup> édition [«with very large Additions »]. London, printed for W. Mears, at the Lamb without Temple Bar. Notes : La réédition posthume de 1739 chez un autre éditeur semble plus fréquente (London, printed for A. Bettesworth and C. Hitch in Pater-Noster-Row, J. and J. Pemberton in Fleetstreet, J. and P. Knapton in Ludgate-Street, and D. Brown without Temple-Bar). C'est dans ce texte de 1726 que Bradley répond à son confrère James Douglas. Cet extrait semble apparaître pour la première fois dans cette 5<sup>e</sup> édition. Pagination entre crochets. Capitales respectées.

[599] I am the more particular on this Account, because I now find that my former Writings concerning Coffee, have brought that Plant to be familiar in our American Plantations, I mean in the Island of Barbadoes, where, at present, there is a great Number of Plants in a Fruit-bearing State, from whence some have been brought to the Royal Palace at Hampton-Court, in a prosperous Condition; and I doubt not but the Plant for its Beauty and Curiosity, will be much coveted by all Lovers of Gardens with us, espec[600]ally since the same Expence, in Point of Culture, will serve for the Education of all the choice Fruits of the hottest Climates.

...

[606] Remarks concerning the Coffee-Tree.

NOW I have given proper Directions for the Bark-bed, and the Stoves which are necessary for keeping the Coffee Plant, I think it may be necessary to add a Word or two concerning the Improvement of it, which I have omitted in my other Works: The Description of it being already in my New Improvements, and in my Treatise of Coffee publish'd in the Year 1714, when I was in Holland; which, considering that I had at the same Time several thousand strange [607] Plants to examine, was as full as my Time would allow, and at that Time not any Person who had seen it grow in Europe, had written any thing concerning it; for it was towards the End of the same Year, when the States of Amsterdam sent the first Plant of Coffee to the King of France, that ever was seen at Paris; so that I am of Opinion Dr. Douglas had not seen the first Edition of my Treatise of Coffee, when he wrote his Botanical Dissertation of the Coffee-Berry, because in Page the 6th of that Work, that Gentleman says, " That Mr. Bradley, it seems, had neither seen du Jussieu's nor

la Roque's Memoirs, tho' publish'd six Years before he undertook to write upon Coffee:" And particularly, I imagine that the Doctor had not seen my first Edition of that Treatise, because in the same Page it is said, " That Mons. de Jussieu, in his excellent History of the Coffee-Tree, read in the French Royal Academy in 1715, etc." So that the Time when Dr. de Jussieu read his History of it, was the next Year after my Account of it was publish'd; but I shall proceed to remark some Particulars relating to its Culture, which yet are not made publick.

I have already given my Reasons, why I suppose it to be a Jessamine, and have in my New Improvements prescrib'd the Inarching of it upon the common Jessamine, as we do the Plant commonly known by the Name of the Arabian Jessamine, which I am persuaded will do very well, since every Day confirms me more and more that it is of that Tribe ; however, I have heard from Mr. Knowlton, who was lately Gardener to Dr. Sherrard, that in the Doctor's curious Gardens at Eltham, he rais'd the Coffee-Tree, both by Layers [608] and Cuttings; so that if there may be some Difficulty of raising it from the Berry, there will be none in raising or propagating of it these Ways. But there is one Thing which yet remains to be mention'd, concerning the Management of the Coffee-Tree, which I have only Nightly touch'd upon New Improvements, and that is, the Necessity of washing the Leaves and Shoots about June, and even in September too: This must be done with a Sponge and Water, and if there is some Tobacco steep'd in the Water, I believe it will do good; for I find that the Leaves and Stalks of the Coffee-Tree are very apt to be cover'd about June and July with a Kind of Mildew, such as may be observ'd upon the Flower Stalks of Colly-flowers, which afterwards changes to little Insects that will poison the Plant; these, therefore, should be carefully wash'd off as soon as we discover them; and is what is very strictly observ'd by the Gardeners in Holland, not only in this case, but in the Culture of Plant: They have People on purpose to clean the Leaves of their housed Plants, but more frequently the Coffee-Tree than any other; and there are no Plants that look better than theirs. I remember once that Mr. Cornelius, the curious Gardener at the Physick Garden at Amsterdam, set some Seeds of the Coffee in a Pot, which stood Abroad, and they came up, and made as good an Appearance as any of those that were rais'd in the Bark-bed.

### **Annexe 9 – Extraits des registres de la Société du Suriname (SvS) sur le conflit opposant Hansbach et la veuve Outhuijs**

Source : Premier extrait : NL-HaNA 1.05.03 9 (17211001). Second extrait : NL-HaNA 1.05.03 9

[https://www.nationaalarchief.nl/onderzoeken/archief/1.05.03/invnr/9/file/NL-HaNA\\_1.05.03\\_9\\_0328](https://www.nationaalarchief.nl/onderzoeken/archief/1.05.03/invnr/9/file/NL-HaNA_1.05.03_9_0328) Notes : Les terrains sont situés à Paramaribo. Transcriptions et résumé nous ont été généreusement communiqués par Martijn van den Bel. Conversions: 1 ketting = 20,12 mètres, 1 acker [acre]= 0,43 hectare. Résumé : Compte-rendu des réunions de la SvS tenues à Paramaribo le 1 octobre 1721. Résumé de l'extrait 1: Hansbach va agrandir son terrain mais on ne sait pas vraiment pourquoi, cependant la voisine de Hansbach, donc la Veuve Outhuijs souhaite planter du café et annexer le terrain que Hansbach avait demandé auparavant...Bref, Outhuijs a demandé un rendez-vous auprès de la SvS et a fait une demande pour que celle de Hansbach soit annulée. Résumé de l'extrait 2 : Après la demande de la veuve Outhuijs, on trouve tout de suite après, une autre demande de Gerrit Pater et de Carel de Hoij (beau-frère de la Veuve ?) pour appuyer la demande de la veuve quant à ces prétentions foncières. Les terrains sont situés à Paramaribo près de l'Hôpital.

-----  
Extrait 1 : *«Is geleesen de Requeste van Magdalena Outhuijs Weduwe D. Egidius de [Hoij] houdende hoe dat sij suppliant in Suriname aan Paramaribo aan de Noordzyde van de Graavestraat, naast het hospitaal van de militie, bij concessie & coop*

was besittende seecker Erff breed driehonderd, & diep twee honderd & vijftig voeten, waar van een honderd hadde verkreegen van de Heeren het Gouvernement representeerende bij 't vorige intern ende andere twee honderd gekogt van de Weduwe van Pieter van der Werff, Jacob van der Werff, voor de somma van vierhonderd guldens, met insigt om daar op een huys te bouwen, & een Coffij Thuyt aan te leggen [p] dogh hadde nu verstaan dat Christiaan Hanspach, welke een stuck grond beset aan d'andere Zijde van 't Hospitaal breed 360 en diep 528 kettingen, dat omtrent 4 a 5 ackers is, wederom van de Heeren, het Gouvernement reprasenteerende, zoude hebben geobtimeerd om sijn land te verbreden met de gronden gelegen regt achter het hospitaal, & die des suppliante, ter breedte van omtrent 8, en diep 24 & 25 kettinge, monterende in de 90 ackters, gelijk gesien kon werden bij de kaart daar van zijnde, waardoor de suppleante gefrustreerd & gehinderd wierde om haar aanlegh tot Coffy planting te vergrooten, vermits de beste & bequaamste grond, daar toe agter haar erff gelegen was; Ende alsoo de suppleante onderrigt was dat alle de gronden in suriname vergeeven wierden op approbatie van de Heeren deser Tafel, wij door d'opneeminge van Christiaan Hanspach seer benadeeld was, nam sij haar toevlugt tot de Heeren deeser Tafel [ter] ootmoediglijk versoeckende dat deselve [p] geliefden die neuwe opneeminge van C. Hanspach te desapproberen, & aan haar suppleante goed gunstiglijk te accordeeren de grond, agter haar Erff gelegen, ter diepte van 50 kettingen, ofte anders soveel als de Heeren deeser Tafel gunstelijk zouden geheven te verleenen, op dat sij niet mogte belet worden haar Coffijplanting daar door te vergrooten.»

Extrait 2: «Is noch geleezen de Requeste van Gerrit Pater en Carel de Hoiij te kennen gevende hoe dat sij suppliante in Suriname aan Parimaribo in den nieuwen uijtleggh aan 't hoofd der Noordzyde van de Graave straat bij koop & concessie besaaten seekere Erven, als eerst Gerret Pater 't Erff van den overleeden Gouverneur Coetier bij hem op publicque vendue gekost voor fl. 4600 ter breedte van 360 ondiepte 965 voet, zijnde achter ackers voor een gedeelte beplant met Coffij bomen & 't overige wijde; Carel de Hoiij een stuckje land breed 238 & 240 & diep 530 voeten maackende omtrent drie ackers voor een gedeelte van wylen den Heer Gouverneur Coetier verkreegen, & t resteerende van de Heeren [p] deeser Tafel gunstelijk geobtimeerd met intentie om een huys daar op te setten en een coffij tuijn te maacken; 't was nu sulx dat haar suppliante ter ooren gekoomen was dat Jan Hatterman, welk een stuck land besit, gelegen aan de boven zyde van t Erff van Gerret Pater, ter breedte van 15 & diepte honderd & inde dartig kettingen, dat 200 ackers monterende waar van tot heeden nog geen 8 a 10 ackers hadde beplant, wederom zoude hebben geobtimeerd van de Heeren het Gouverneur reprasenteerende syn voorszegde stuck land te verbreden met de grond en geleegeen regt achter d'Erven der suppliante breed van vooren omtrent 10 kettingen & diep 135 alsoo beloopende 400 ackers soo als te sien was bij de nevensgaande kaart, waardoor de supplianten gefrustreerd & gehinderd wierden o haar aanlegh tot Coffyplanting te vergrooten, vermits de beste & bequaamste gronden daar toe regt achtere rhaare erven geleegeen waaren, & alsoo de supplianten onderrigt waaren dat alle de gronden daar te landen vergeeven wierden [p] op approbatie van de Heeren deeser Tafel, sij door d'opneeminge van Jan Hatterman seer benadeelde waaren, naamen sy haar toe vlugt tot de Heeren deeser Tafel seer onderdanig versoeckende dat deselve de nieuwe opneeminge van Jan Hatterman geliefden te desapproberen, & aan de supplianten gunstelijk te accordeeren de grond agter haar Erven gelegen ter diepte van honderd & veertig kettingen, gelyk als Jan Hatterman heeft, ofte anders soo veel als de Heeren deeser Tafel de supplianten gunstelijk zouden gelieven te consenteeren, op dat sij niet mogten belet werden haare Coffij planting daar door te vergrooten.»

#### **Annexe 10 – Extrait du chapitre sur le café dans Fermin 1769**

Source: Philippe Fermin, 1769. « Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam, contenant ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable, touchant sa situation, ses rivières, ses forteresses ; son gouvernement

*& sa police ; avec les moeurs & les usages de habitants naturels du païs, & des Européens qui y sont établis ; ainsi que des éclaircissements sur l'oeconomie générale des esclaves nègres, sur les plantations & leurs produits, les arbres fruitiers, les plantes médicinales, & toutes les diverses espèces d'animaux qu'on trouve, &c. ».* Amsterdam, E. van Harrevelt. 2 tomes. Notes : L'ensemble des informations sur le café n'a pas été reporté. Nous avons privilégié les extraits historiques et ceux pouvant argumenter nos hypothèses sur les cycles biologiques du café.

-----  
[Tome 2, p. 41] CHAPITRE VIII. Description de l'Arbre à Caffé

...  
[43...] On prétend qu'un Arbre à Caffé produit, à l'âge de cinq à six ans, dix livres de fruit, que l'on réduit à la moitié, lorsque la chair & les enveloppes en sont séparées, & que les feves sont en état d'être mises dans les barriques. Ce qui ne me paroît pas d'un grand rapport : mais il faut ajouter qu'il porte deux fois l'année, & que l'on recueille son fruit au mois de Mai ou Juin, pour la première fois, & pour la seconde, au mois d'Octobre ou de Novembre.

...  
[44...] CHAPITRE IX. De la Culture du Caffé.

Quelques vieux Colons m'ont assuré que dans les premières années, où l'on avoit commencé à cultiver le Caffé, il étoit défendu, sous peine de la vie, à tous les habitants de la Colonie de Surinam, d'en vendre un seul grain aux Etrangers, ni même de leur en faire présent, avant que de l'avoir mis dans un four, pour en faire mourir le germe, et empêcher qu'il ne se multipliât ailleurs. L'on m'a même ajouté, que c'est le père de feu Monsieur le Comte de Néale, qui l'a cultivé le premier, et que c'est à lui qu'on est redevable de ce fruit, qui fait, aujourd'hui, en partie, la richesse de la Colonie, par la quantité prodigieuse qu'elle en fournit, pour la con[45]sommation d'une bonne partie de l'Europe.

Dans les douze ou quinze premières années, on a commencé par semer les graines, pour en faire des pépinières de plantes et les transplanter ensuite : voici comme on s'y prenoit. On faisoit, premièrement, tremper les feves dans l'eau, pendant vingt-quatre heures, puis on les semoit dans des caisses remplies de bonne terre, ou dans de petites planches préparées, c'est-à-dire, dont la terre devoit être bien nettoyée : on les y couchoit sur leur plat, & on les couvroit, ensuite, légèrement de terre, afin que le germe eût moins de peine à la percer. On posoit ces feves à la distance, les unes des autres, d'environ deux pouces, & on avoit soin de les arroser au défaut de pluie. Au bout de quinze jours le germe paroissoit, et produisoit une tige, comme on peut bien se l'imaginer, très-délicate. Quand ces tiges étoient parvenues à la hauteur de huit à dix pouces, et qu'elles commençoient à avoir des feuilles, on choisissoit un temps pluvieux pour les transplanter dans le terrain qu'on leur avoit préparé, en le bêchant assez profondément, & en le nettoyant de toutes sortes de racines et de mauvaises herbes. [46] L'on suivroit, sans doute, encore aujourd'hui cette méthode, comme dans ces premiers temps, s'il en étoit besoin ; mais chaque Plantage est toujours assez bien pourvu de Plançons, (a) pour en fournir même à ceux qui en ont besoin : de sorte, que, quand on veut planter un terrain de Caffé, il est aisé de s'en procurer suffisamment de jeunes tiges.

Quand on les transplante, il faut, pour bien faire, observer une distance de dix à onze pieds, entre chaque, en carré.

Cet arbre croît fort vite, pourvu qu'on ait un soin tout particulier d'empêcher qu'il ne soit suffoqué par les mauvaises herbes, que la terre produit abondamment dans les pays chauds & marécageux. Pour les extirper, il faut planter dans les espaces de nouveaux arbres, des patates, qui les empêchent de pousser ; d'où il résulte un second avantage, qui est de recueillir un légume qui sert de nourriture aux Esclaves. Il faut, néanmoins, trois ans de croissance à un Arbre à Caffé, avant qu'il rapporte assez de fruit, pour récompenser des fraix an[47]nuels ; mais après

ce temps il porte, d'année en année, en augmentant, du moins jusqu'à six ans, qu'il reste, alors, dans son même état de production ; &, à l'âge de trente ou quarante ans, il dépérit de lui-même.

Lorsque ces arbres sont encore jeunes, & qu'il en meurt quelques-uns, on a soin de les remplacer par de nouveaux, pour ne point perdre de terrain. Mais si une pièce à Caffé, de mille ou deux mille arbres, portant fruit, vient à se dessécher, (comme cela s'est vu) il n'y a point d'autre ressource que d'en arracher les arbres morts, pour être brûlés. On laisse ensuite reposer toute la Pièce, pendant dix, douze & même quinze ans, & elle devient une espèce de Savanne, propre à nourrir des bestiaux. Ce qui la nourrit, pendant ce temps-là, & la rend bonne à être bêchée de nouveau, & très propre à y planter du Cacao ou du Coton. [...]

[note de bas de page 46] (a) nom qu'on donne en général aux jeunes plantes, qu'on tire des rejettons des vieux arbres, que l'on plante en pépinières, pour en avoir quand on en a besoin.

**Annexe 11** – Extraits d'une lettre du R.P. Margat de Saint-Domingue, envoyée à la rédaction du Journal de Trévoux.

Source : Mémoires de Trévoux, juin 1730 : 1097-1100.

-----  
[p. 1097] De St Domingue. Le P. Margat, missionnaire D.L.C.D.I. prépare [p. 1098] pour l'impression, aussi diligemment que les fonctions du Ministère le permettent, des Mémoires Géographiques, Historiques, Physiques, et Economiques de St Domingue. Les Lettres, qui le confirment, apprennent en même temps la réussite de l'entreprise de faire naître du caffé à St Domingue.

L'entreprise est de Mr de Pomesnil, ancien habitant de l'Isle, où il a exercé autrefois la chirurgie. Etant parti pour Cayenne en 1707. Il revint au Cap en Décembre 1715, avec les richesses qu'il était allé chercher : c'est à dire, avec une caisse chargée d'Arbres de café, dont les uns étaient prêts à fleurir, les autres moyens, & d'autres plus petits ; il emportait aussi une bonne quantité de graines fraîches ; dès qu'il fut arrivé, il planta, il sema : les graines ne germèrent pas selon son attente, et de douze mille il n'en leva qu'environ deux cent cinquante. Les arbres fructifièrent abondamment, et au bout de dix huit mois M. de Pomesnil, se trouva en état de faire part de leur fruit à tous ceux qui en demandèrent. Une pépinière qu'il avait eu soin de [p. 1099] planter, lui a produit dix-huit cents pieds, dont il se promet de recueillir le fruit cette année 1730. Mr de Pomesnil, n'avait point trouvé à Cayenne l'abondance de caffé que les bruits publiaient, ni le secours d'instruction pour la culture de ces Arbres. L'habitation la mieux plantée ne possédait que 400 pieds d'Arbres portant fruit ; et il fut réduit pour toute leçon à étudier la position, & les circonstances des lieux, où les plans avoient le mieux réussi. A présent dans, dans chaque habitation de St Domingue, on sait élever des caffés, on en élève, on en a cueilli les prémices. Celle de Mr de Pomesnil, en est la mieux pourvue. Il fit l'an passé un Baril de caffé. Que n'espère-t-il point de plus de quatorze mille pieds qui croissent ? Le gain est parfaitement beau, plus gros et plus nourri que celui qui vient d'Arabie. Il n'est pas vrai que le caffé ne soit de bon goût, et de bon usage que quand il est fort vieux. Il suffit qu'il soit cueilli à temps, et fort mûr, qu'il ait été beaucoup inondé et bien séché. Cet Arbre est délicat ; le trop grand chaud et la violence du vent [p. 1100] lui nuisent également. On se plaint que lorsqu'il est parvenu à trois ou quatre pieds de hauteur, on voit tout à coup les feuilles jaunir, les branches se sécher, l'arbre dépérir quoique chargé d'un très beau fruit. On peut s'en prendre en partie à de gros vers que la racine engendre. Il faut arroser ces caffés deux fois le jour, tenir leur pied frais, et chaussé assez haut. L'ombrage lui est bon. Et Mr de Posmenil, lui en procure par des rangées de Rocou, dont la feuille est très semblable à celle du lilat. Si le caffé prend ici faveur, comme on a sujet de l'espérer, ce sera un nouvel accroissement

de richesses, dont la France aura bientôt la meilleure part, ce nouvel avantage consolerait un peu la Colonie de la perte irréparable des Cacoyères, dont on parlera dans le Livre promis au commencement de cette Relation.

**Annexe 12** – Déclaration de Johan Coutier, gouverneur du Suriname le 16 mai 1719

Source : Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12 (3/4), 228-261. Traduction Martijn van den Bel.

-----  
Johan Coutier, gouverneur général de la province et colonie de Suriname, incluant la rivière et ses districts, &c, &c, &c

A tous qui verront ou entendront lire ceci, Salutations !

Après plusieurs années de préoccupation de la part des Grands et Nobles Seigneurs de la Société et des Patrons de ce pays ayant transportés plusieurs fois au frais considérables quant aux plants et graines de café, étant soigneusement cultivés par quelques habitants de cette colonie, avec la bénédiction de Dieu, on peut finalement espérer d'obtenir un bon produit portant du profit auxdits habitants de cette colonie.

Cependant, nous avons dû constater à notre grande détresse et expérience que certains habitants ont approuvé –soit par intérêt ou autres visions– d'expédier les graines ayant poussées ici hors cette colonie vers d'autres contrées, au grand désavantage d'eux ayant dépensé avec leurs propres frais et efforts, afin d'entamer une telle culture profitable. Ainsi, après cette publication, nous devons interdire de manière express [rapide] et prohiber à tous les habitants de cette colonie de n'importe quel caractère ou service possible, d'expédier, vendre, offrir ou aliéner des graines, et moindre mesure les plants hors cette colonie sous peine de payer la somme de deux florins d'orées pour chaque graine et cinquante pour un plant dont un tiers sera donné aux pauvres, un tiers pour le rapporteur, et un tiers pour le Conseil fiscal. En plus, tous les pirogues, barques et navires ayant servis au transport des graines et plants, seront déclarés forfaits afin, selon notre jugement, de les utiliser pour le bien-être des habitants de cette colonie ; à condition que le sieur Conseil fiscal ou son éminent substitut distribuera cette plaquette de manière express et partout de manière exacte pour observation.

Actum Paramaribo, le 16 mai 1719

**Annexe 13** – Résolution de Johan Coutier, Gouverneur du Suriname de novembre 1719

Source : Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12 (3/4), 228-261. Traduction Martijn van den Bel.

-----  
Conte le vol &c. les mesures suivantes ont été déployés. Avec copie de la résolution au Gouverneur et les Conseils de la Police de Suriname, le 22 novembre 1719 Son Eminence Monsieur le Gouverneur a énuméré lors de cette réunion multiples plaintes, reçus chaque jour, depuis [le moment] que beaucoup d'habitants avaient commencé à appliquer la culture du café laquelle culture s'avère d'un tel succès que plusieurs personnes, des blancs et des esclaves, ne se gênent pas d'enjamber les barrières ou autres des jardins pendant la nuit afin d'arracher avec ses racines les graines plantées et semées afin de les vendre ou les utiliser en leur faveur de sorte que ceux qui se sont dédiés à cette culture ont été dépravés de leur envie voyant qu'ils ont été volés des fruits de leurs efforts par cette manière indirecte. Pour cela, son Eminent a demandé aux Messieurs Membres de réfléchir, en suivant l'exemple des autres pays, de prévoir des punitions pour les voleurs.



Sur lequel a été délibéré et considéré que ces pratiques de vol des jardins doivent être bannis et les auteurs tombés en main punis.

Il a été accordé et entendu de l'interdire de manière express puis de statuer que chacun qui sera pris en se cachant pendant la nuit afin d'escalader les barrières des jardins ou par autre manière d'entrer afin de voler des arbres à café sera puni. Etant un blanc, il déclare forfait une peine de 300 florins à payer pour un tiers au rapporteur dont le nom restera secret et les deux tiers restants pour Monsieur le Conseil fiscal. Dans le cas où il n'est pas capable de payer la peine en comptant il sera fouetté lourdement et marqué au feu. Etant un nègre, il sera envoyé à la peine de mort sans convention et il sera permis aux propriétaires des jardins de tirer avec un fusil aux voleurs de nuit sans être responsable si cette personne décèderait sur place de sa blessure. Chacun est également libre de positionner dans certains endroits de leur jardin des pics à pie selon ses besoins. Puis le Monsieur Conseil Fiscal est ordonné et autorisé de procéder avec rigueur contre ces contrevenants de notre ordonnance laquelle sera publiée et affichée partout.

#### **Annexe 14 – Résolution de Johan Coutier Gouverneur du Suriname de 1722**

Source : Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12 (3/4), 228-261. Traduction Martijn van den Bel.

-----  
Résolution du 14 juillet 1722

Son Eminent Monsieur le Gouverneur a proposé lors de cette réunion quant à la culture du café dans ce pays qui se présente comme un franc succès à la faveur des habitants, d'utiliser des moyens provisionnels pour ceux qui s'apprêtent à cette culture afin d'éviter les désavantages infligés par des servants infidèles et esclaves. Il a été accordé et entendu après délibération de statuer et établir à partir de maintenant que tout le monde, étant des servants blancs ou des esclaves noirs ou rouges, qui sont coupables d'avoir volé des arbres à café chez leurs maîtres ou ailleurs, seront punis sous peine corporelle ou avec sa vie selon exigence de l'affaire sans convention. La même punition sera appliquée à ceux qui viennent acheter ou dissimuler les graines volées et tout cela sera diffusé à la connaissance de tous par plaquette.

#### **Annexe 15 – Résolution du Gouverneur du Suriname de 1724**

Source : Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12(3/4), 228-261. p. Traduction Martijn van den Bel.

-----  
Résolution du 2 août 1724

Puisque la Cour estime que la culture de café augmente dans ce pays chaque jour et que ceux qui se sont apprêtés à appliquer cette culture avec le temps ont fait des avantages considérables et satisfaisants, qu'ils pouvaient s'assurer que les chercheurs de profits comme leurs propres servants, esclaves noirs et rouges, ne volaient plus une bonne partie de leurs fruits, auquel la plaquette, datée du 14 juillet 1722, sous peine corporelle et de vie selon exigence de l'affaire a été pourvue.

Cependant, il a été constaté, malgré cette ordonnance, que certaines personnes n'ont pas renoncé à acheter des arbres aux esclaves. Que la Cour soit informée que certains planteurs sont tolérants avec leurs esclaves et leur permettent de planter des arbres à café pour leur compte et de vendre les fruits de ces arbres. Il s'agit ici d'une affaire délicate et très désavantageuse pour tous qui ont déjà commencé la culture ou la souhaitent entamer car, sous prétexte d'avoir ses propres fruits, ils vendent tous les arbres à café volés de leurs maîtres aux blancs profiteurs.

Il a été accordé et entendu de renouveler la même plaquette et de la modifier et statuer que tous, étant blanc ou autres, esclaves rouges ou noirs, ayant volé des arbres à café, soit chez leurs maîtres ou ailleurs, seront punis sans convention à peine corporelle ou avec la vie selon l'exigence de l'affaire. De même seront punis ceux qui achètent ou dissimulent les arbres à café d'un esclave (homme ou femme) rouge ou noir malgré la permission écrite de leurs maîtres ou maîtresses, de manière express interdisant l'emploi de leurs esclaves (homme ou femme) pour la vente de café.

Ainsi à tous les habitants il est maintenant interdit de permettre à leurs esclaves, sous n'importe quel prétexte, de planter ou garder un seul arbre ou arbres à café pour leur compte ou déjà planté.

Ordonnant de manière express à ceux qui ont déjà permis ceci à leurs esclaves, de les reprendre et de ne les plus jamais permettre de planter [du café] pour leur propre compte, le tout sous peine comme exprimé ci-devant.

Et afin de mieux découvrir les vols et la vente des arbres à café ou encore la rétention des biens volés, il a été accordé et entendu à ceux qui découvriront une telle chose de leur payer une somme de 300 florins issus des impôts modiques à condition de le démontrer clairement et de manière convaincante. Néanmoins le nom du requérant sera gardé secret.

Et le Secrétaire sera ordonné d'accoucher cette rénovation avec son ampliation, afin d'être publié et affiché à l'endroit où nous avons l'habitude de le faire.

#### **Annexe 16 – Règlement sur les concessions pour la colonie de Berbice d'avril 1733**

Source : NL- Nationaal Archief – Archief/collectie: HaNA 1.05.05 invnr. 13 p. 160. Transcrit dans « *Plakaatboek Guyana 1670-1816* », et numérisé par <http://resources.huygens.knaw.nl>.

-----

Reglement op de uitgifte van land.

1. Gouverneur en Raden zullen, hoe eer zo beter, door den beëdigden landmeter Philipp Marcus Osterlin doen maken een generale kaart van alle landen der Colonie, met aanwijzingh van de rivieren, creecquen en wateren, zo doorgaande als andere, met bijvoegingh (zo na mogelijk) van den aardt der landen, hoe hoogh en laagh dezelve mogen zijn en ook off met hout bezett zijn dan niet.

2. Zo dikmaals eenige landen uytgegeven worden, zullen dezelve vooraff nagemeten moeten worden door den beëdigden landmeter, ter presentie van de gegadingdens, en zullen daarvan drie kaarten geformeert worden, waarvan een gegeven zal worden aan den eygenaar, een tweede aan Gouverneur en Raden en een derde om gezonden te werden aan Directeuren.

3. In het uytgeven van landen zal voor een generale maxime moeten werden geobserveert dat niemant meer breette kome te krijgen aan de rivier off aan het water als hij preciese tot zijn werck nodigh zal hebben.

4. En om daaromtrent eene eenparige voet te houden, zal tot eene plantagie van 1000 ackers gegeven konnen worden de breette van 54 kettingen aan de rivier en tot een kleynder plantagie zo veel minder breette aan het water naar advenant.

5. Bij de uytgifte van eenige plantagien zullen behoorlijke scheydspalen off andere merckteekenen worden gesteldt tot aanwijzing van yders grond en tot voorkoming van confusie.

6. Zal ook tot beter separatie van de respective plantagien, wanneer twee plantagien tegens den anderen moghten strooken, een reep lands ter breette van eene kettingh tusschen beyde gelaten worden ter dispositie van Directeuren en zonder dat de planters daarvan eenig hout zullen mogen kappen off ook anders daaraan doen dan met conzent van Directeuren.

7. Ook zullen de planters indien eenige doorgaande kreeken off wateren door hunne plantagien mogten loopen, dezelve niet mogen affdammen, versparren off belemmeren in eenigerhande maniere.

8. Degeene die eenige landen zullen willen beplanten, zullen de plaatze daartoe mogen uytkiezen zo verre hetzelfde buyten ondiens van de Colonie zal kunnen geschieden.

9. Dog om voor te komen dat daarvan niet werde misbruykt, door het vragen van grooter quantiteyt landen als yder tot zijn werck van noden heeft, zal yder bij het eysschen van eenige landen moeten verklaren waartoe hij dezelve landen zal willen gebruyken.

10. Indien hij dezelve tot het planten van zuykeren vragen zal, zullen aan hem gegeven kunnen werden tot 1000 akkers toe, met de breedte van 54 kettingen aan het water en meerder niet dan bij consent van Directeuren. Dog zal hij met planten aanstonds beginnen moeten, tenminsten binnen een jaar en 6 weken, op paene van het effect zijner acte van gunninge te zullen verliezen. En indien hij namaals discontinueren mogte met zijne aangevangene plantagie, dat hij na drie successive aanmaningen aan hem gedaan als dan verbeuren zal alle zijne oncultiveerde landen aan de face van off langs de revier naar advenant, ten zulken effecte dat de eygenaars geen meerder breedte aan de rivier komen te hebben off te behouden als bij het 4e articul hierboven is gearresteert.

11. Indien hij geen zuyker maar coffy off andere vrugten zoude willen planten, zal hij geen 1000 akkers mogen vragen maar zoveel minder als hij tot zijn werck van noden mogte hebben, gerekent naar het getal van de slaven die hij zal willen gebruyken en op gelijke verbeurte als boven indien hij zijne plantagie niet aangelegt off niet vervolgt mogte hebben

#### **Annexe 17 – Biographies sommaires des vendeurs de café de 1723 et 1724**

Sources imprimées : Julien Wolbers, 1861. « *Geschiedenis van Suriname* ». De Hoogh, Amsterdam [réédition en 1970] // Jan Jacob Hartsinck, 1770. « *Beschrijving van Guiana, of de Wilde Kust, in Zuid-Amerika, betreffende de Aardrijkskunde, de Dieren, Vogels, Visschen, Boomen en Gewassen, als mede de eerste ontdekking dier kust, de Bezittingen der Spanjaarden, Franschen en Portugeezen en voornamelijk de volksplantingen der Nederlanderen, als Esse-quebo, Berbice, Suriname, en derzelver Rivieren, met de nodige kaarten en Afbeeldingen der Forten, waarbij komt eene over den A art en de Gewoontes der Neger-slaven. Ailes uit echte stukken opgesteld* ». Amsterdam, Gerrit Tielenburg, 2 vol. // David Isaac Cohen Nassy, 1788. « *Essai historique sur la colonie de Suriname, sa fondation, avec la description et l'état actuel de la Colonie, ainsi qu'un tableau des mœurs de ses habitants en général, avec l'Histoire de la Nation Juive Portugaise et Allemande y établie ; le tout rédigé sur des pièces authentiques y jointes, et mis en ordre par les Régens et Représentants de Ladite Nation Juive Portugaise* ». Paramaribo, 2 volumes. // Arnoldus Johannes Cornelius Krafft, 1951. « *Historie en oude families van de Nederlandse Antillen* ». M. Nijhoff en 's-Gravenhage // Surinaamsche Staatkundige Almanach voor den Jaare 1794 // 1899 « *Nederlandse Antillen : Het Antilliaanse patriciaat* ». 's-Gravenhage: M. Nijhoff // Jean-André de Bruyn, 2005. « *Français à Paramaribo (Surinam) 1696-1706* ». GHC n° 187 : p. 4716 // Eugène Haag. « *La France protestante* ». Volume 5 // Jean-Lou Dinand (Bulletin des Eglises Wallonnes) ou Bulletin des Eglises Wallonnes, Caraïbe numéro 187 : page 400/1270. 4715 // 1899. « *Généalogie de la famille Pichot* ». Bulletin de la Commission pour l'histoire des églises Wallonnes, La Haye, Deuxième série, tome 2 : p. // Glasblazer: onbekend, & Vervaardiger: onbekend. (n.d.). Gelegenheidsglas T WELVAREN VAN SIPARIPABO. Consulté le 14 juillet 2021, <https://jstor.org/stable/community.8566433>. // Frederik Oudschans Dentz, 1944. « *De herkomst en de beteekenis van surinaamsche plantagenamen* ». De West-Indische Gids, 1944, vol. 26 : 147-160. // Leupe, 1864. « *Aanteekeningen betreffende de koffij-kultuur in Suriname, in de eerste helft der vorige eeuw* ». Bijdragen Tot De Taal-, Land- En Volkenkunde Van Nederlandsch-Indië, 12(3/4), 228-261.

Sources manuscrites : Registre de la ville de Paramaribo. NL-ARA. Oud archief Burgerlijke Stand Suriname, inv.nr. 9, kerkboek 1688 – 1730 (Paramaribo).

// NL- Registers van aangiften tot ondertrouw, gedaan ten overstaan van Raden van Politie 1742-1817 – Paramaribo – arch. ARA, Oud archief Burgerlijke Stand Suriname – 11 JAN 1760//Archives van Sandick : <http://www.vansandick.com>. // Taxation des esclaves : Database Generale Lijsten Der Hoofdgelde. Nuit het archief van de Sociëteit van Suriname : [www.dutchslaverytaxsuriname.com](http://www.dutchslaverytaxsuriname.com). // Testament du 14 juillet 1691, de Olimpe Gast, veuve de Daniel Gellius, ... à sa cousine Judith Breton, fille de Jean Breton et de Madeleine Correx. NL- City Archives à Amsterdam, Les actes notariés, Part: 5841, Période: 1691, Amsterdam, archives 5075, numéro d'inventaire 5841, 14 juillet 1691, Notariële archieven, nombre record 376686 // Alexander de Lavaux, 1737. « *Generale Caart van de Provincie Suriname, Rivieren & Districten met alle d'Ondekkingen van, van Militaire Togten mitsgaders de groote der gemeetene Plantagien gecarteert op de naauwkeurigste waarmeemingen A° MDCCXXXVII Register. Schaal van Agt Surinamsze Mylen [=Om. 188 ; 1 : 174 000 env]... door ... Alexander de Lavaux* ».

Notes: Quand les lieux des informations généalogiques (baptême, mariage, etc.) ne sont pas précisés : il s'agit de Paramaribo. La carte des plantations d'Alexandre de Lavaux n'est pas exhaustive pour toutes les plantations, et nos recherches n'y sont pas exhaustives. Ces biographies et généalogies sont données à titre indicatif et mériteraient d'être précisées car des mentions divergentes sont parfois données dans la bibliographie utilisée, et un nombre important d'ouvrages néerlandais n'ont pas été consultés. Les dates ont essayé d'être systématiquement vérifiées dans les registres et sur quelques actes notariés de Paramaribo conservés à Amsterdam et en ligne (<https://www.openarch.nl>). L'objectif principal était d'identifier des liens entre familles. Le nombre des esclaves n'est pas forcément exhaustif et ne doit pas être perçu comme liée directement aux plantations de café, mais seulement comme un indice sur la richesse des familles concernées (celles-ci produisant à l'époque surtout du sucre). Les listes de capitation utilisées débutent en 1698 et s'arrêtent à l'année 1733. Les ventes de café de 1723 et 1724 sont en livre et tirées de Leupe, 1864. Op. Cit.

Vendeurs en 1723 et 1724	Identification et biographie
Gerard de Vree Gerrit de Vree Café 1723 : 3238 Café 1724 : 445 Esclaves 1723 : 205 Esclaves 1724 : 198	Gerrart (Gerard) de VREE 1679-1726 (ou Gerrit de Vree) &1705 Emilie Regina Broen, veuve d'Adriaan de Graaf ?-1708 &1708 Abigael Agatha van Sandick 1682-174  Il est le fils du commandeur d'Arnhem, Dirk de Vree et d'Ermgard Helena Tulleken. Il se maria le 20 mai 1705 à Emilie Regina Broen, veuve d'Adriaan de Graaf, né à Amsterdam. Il se remaria le 9 octobre 1708, avec Abigael Agatha van Sandick. Il était capitaine dans le Beneden-Commewijne et intervint lors du passage de Cassard en 1712. Il est d'ailleurs capturé pendant l'attaque de Cassard en 1712. En 1713, il devint conseiller de justice civile et en 1727 conseiller de police et de justice pénale. Il était propriétaire des plantations Vossenbourg et Wayampibo. Son frère Wijnand de Vree arriva à Paramaribo le 16 septembre 1708 avec un certificat de l'Église réformée, avec Sara Swart et Nicolaas van Sandick d'Arnhem. Il s'est marié le 13 août 1705 à Esther Espessel, veuve de Pierre Chevallier, né à Montpellier.

	<p>La famille donna son nom à la plantation <i>Vreeland</i> qui fut ensuite propriété de Jacques de Crépy.</p> <p><u>Café</u> : ses ventes sont caractérisées par 8 livraisons distinctes en 1723 pour 3 238 livres au total.</p> <p><u>Plantation en 1723</u> : Onverwagt (Tempatikreek), Vossenburg (Commewijne) et Wajampibo (Commewijne). <u>Plantation en 1737</u> : G. de Vree – Plantation Wyampoba [Wayampibo] (n° 40, rivière Comowine).</p>
<p>S. L. Neale Café 1723 : 140 Café 1724 : 0 Esclaves 1723 : 169 Esclaves 1724 : 164</p>	<p>Stephanus Laurentius NEALE 1688-1762 &amp;1721 Lucretia ALTHUSIUS &amp;1727 Maria Jacoba GROMME</p> <p>Il s'est marié 5 fois. La première fois avec Lucretia Althusius, le 16 avril 1721 (veuve d'Hendrik de Nijs, Henri de Nijs, et apporte les plantations La Rencontre et Nieuw Levant), puis le 7 décembre 1727 avec Maria Jacoba Grommée (veuve de Samuel Althusius, et apporte la plantation Coertvlug plantée en café). En 1725, il entre dans le Conseil de police. Il propose l'entrée de Pichot également au Conseil (Pichot ayant eu des problèmes sur sa plantation sur sa plantation Mastrouge). Il quitte ensuite son poste au Conseil et rejoint les Provinces-Unies. Son troisième mariage est le 31 octobre 1745 avec Justine Magdalena Hillerman aux Provinces-Unies. A son inventaire, il possède 4 plantations : une en canne à sucre (<i>La Rencontre</i>) et 3 en café (<i>Nieuw Levant</i>, <i>Tyrone</i>, <i>New Mocha</i>). Il paie la capitation pour sa plantation de café <i>Nieuw Levant</i> à partir de 1722 (14 esclaves), puis en 1723 (10 esclaves), 1724 (6 esclaves). En 1733, il y en aura 68. La plantation <i>New Mocha</i> semble débuter en 1733 en association avec Nicolaas Charron avec 21 esclaves.</p> <p><u>Plantation 1737</u> : 3 plantations sur la rivière Cottica : <i>Nieuwe Levand</i> (N° 6, 1500 acres), <i>Tweede Mocha</i> (n° 60, 1000 acres), une plantation en tabac (n° 26, 300 acres), une plantation n° 75 (775 acres). Une autre plantation n° 1 de 2 000 acres. Une parcelle de 500 acres sur la rivière Suriname (n° 99). L'ensemble des parcelles fait 6075 acres. Une plantation laissée sans nom de propriétaire n° 7 sur la rivière Cottica, <i>Nieuw Mocha</i>, est entré dans les propriétés du clan en 1733.</p>
<p>Mevr. De Wed. Amsincq  Café 1723 : Café 1724 :  Esclaves 1723 : 203* Esclaves 1724 : 213*  *uniquement pour la plantation <i>Meerzog</i>.</p>	<p>Anna VERBOOM 1662-?1735, « veuve Amsinck » &amp;1695, Paul AMSINCQ 1673-1714 (Amsingh, Ansincq, Amsinck) &amp;1712 Johan de NEEL (NEALE)</p> <p>La famille Amsinck est d'origine hambourgeoise et protestante. Les parents de Paul, Andreas Amsinck et Marie Dierssens, étaient fixés à Rouen en tant que raffineurs de sucre vers 1625. Paul Amsincq entre comme Conseiller de justice civile en janvier 1705.</p> <p>Paul Amsinck vit sur la plantation <i>Meerzog</i> attaquée en 1712 par Cassard. Il sera un des signataires de l'acte de capitulation. Il eut plusieurs plantations : <i>De Liefde</i>, <i>La Rencontre</i>, <i>Meerzog</i> et une nouvelle plantation en 1712 sur la rivière Commewijne. Il est parfois associé à Jacques Bouvet. En 1714, il paie la capitation pour 260 esclaves. A sa mort,</p>

	<p>sa veuve Anna Verboom vit sur la plantation <i>Meerzog</i> où Nicolaes van Sandick s'occupera probablement de la plantation.</p> <p><u>Plantation 1737</u> : n° 112 <i>Meerzog</i> (3 194 acres) toujours au nom de A. Amsingh.</p>
N. van Sandick	Nicolaes van SANDYCK 1683-1730 &1710 Anna Heurietta NEALE 1691-1730
Café 1723 : 370 Café 1724 : 0	Deux fils de Johan van Sandick et Abigaël Schaghen ont quitté leur ville natale Wijk bij Duurstede pour le Suriname : Gerbrand (1660-1702) et Jacob (1644-1694), tous deux morts à Paramaribo. Deux autres membres de la famille vinrent plus tard : Abigaël Agatha van Sandick (1682-1714) mariée en 1708 avec Gerard de Vree, et Nicolaes van Sandick (1682-1730) qui se marie en 1710 avec Anna Henriëtta Neale (1691-1730).
Esclaves 1723 : 26 Esclaves 1724 : 70	<p>Il arrive au Suriname le 16 décembre 1708 avec Wijnand de Vree, le frère de Gerard de Vree. Nicolaas est présent sur la plantation <i>Meerzog</i> lors du passage de Cassard en 1712. N. van Sandick paie capitation pour la plantation <i>Aurora</i> en 1723 (26 esclaves) et en 1733 (192 esclaves). La plantation <i>Roosenburg</i> est taxée seulement à partir de 1724 avec 73 esclaves. Jan van Sandick, son fils, paie ses taxes sur les esclaves pour la première fois en 1730 (date de la mort de son père) : pour 108 esclaves pour la plantation <i>Coropinibo</i>.</p> <p>La famille van Sandick est l'une des familles de colons les plus anciennes et les plus influentes du Suriname, dont les plus connues sont Gerbrand, Johan et Nicolaas. Les van Sandick seront présents régulièrement dans les Conseils de justice ou de police. Ils s'allient avec la famille Muenick au Suriname (mariage de Joan Muenixc originaire de Middelburg le 24 mars 1700). Le nom van Sandick est lié à la plantation sucrière <i>Roozenburg</i> (appelée aussi «<i>Sandiki</i>») et à celle de <i>Mon Bijou</i> sur la Haute-Cottica qui fut destinée au café. Gerbrand, né le 20 janvier 1660, mort à Paramaribo le 17 février 1702, était au comité de la Compagnie du Suriname, citoyen capitaine et conseil de justice civile. Il épousa Judith Brethon, née à Gardonne, le 22 mai 1700 à Paramaribo. Ses deux fils étaient Johan, dit aussi Jean, né le 25 février 1701 à Paramaribo, conseiller au tribunal de police et de justice pénale, élu le 21 avril 1731 à la place de François Schas, conseiller municipal provisoire et commissaire au gouvernement général du Suriname. Il épouse à Paramaribo le 9 mai 1725 Marie Droilhet (Drouillet), née à Paramaribo le 14 mai 1702. En 1742, il quitte la colonie et s'installe comme rentier à La Haye. Il y mourut le 30 mars 1745. Leur fils Johan Alexander, né à Paramaribo le 16 octobre 1727, décédé le 15 avril à La Haye, était député aux États généraux, directeur de la WIC et membre des États de Frise. Le second fils de Gerbrand, également appelé Gerbrand, est né le 5 mars 1702 à Paramaribo, il meurt 16 jours après le décès de son père. Il y épousa Johanna van der Meulen en 1727. Il fut également conseil de justice civile. Son fils unique Gerbrand mourut le 13 juin 1737 à l'âge de 6 ans à Paramaribo. En 1733, la famille payait capitation pour 562 esclaves.</p>

<p>W. Pedy Café 1723 : 300 Café 1724 : 0  Esclaves 1723 : 212 Esclaves 1724 : 0</p>	<p>Willem PEDIJ, d'OUDE (?- 1728 ?) &amp; 1718 Catharina Marcus, «van Nakshof », (1695-1769), veuve de Daniel Brand avec qui elle s'était mariée en 1714.</p> <p>Willem Pedij est né avant 1695 à Rotterdam et décédé avant 1724 (exécuteur testamentaire le 27 octobre 1729 : Johan Coutier, gouverneur du Suriname). Fiancé le 8 octobre 1718, il se marie le 28 octobre 1718 avec Catharina Marcus, «van Nakshof », (1695-1769). On le trouve comme signataire de la capitulation de 1712 Cassard sur la plantation <i>Meerzog</i>. En 1718, il est noté à son mariage sur la plantation <i>Sipari- pabo</i> (rivière Commewijne). Sa veuve se marie le 18 avril 1728 (division Commewijne) avec Daniel Pichot (1677 Ber- gerac- ?1732).</p> <p><u>En 1737</u> : la plantation est au nom de « W. Pedy d'Oude » au n°14, avec 3 912 acres. En 1770, la plantation appartenait encore à une veuve Pichot et Compagnie [probablement Catharina Marcus décédée en 1769].</p> <p><u>Divers</u> : Le Rijksmuseum possède un rarissime verre à pied gravé (cote : NG-2010-133), portant la marque « <i>t welvaren van Siparipabo</i> » (la prospérité de Siparipabo), ca. 1725 -1750. La gravure sur verre est inspirée d'une planche de l'ouvrage de D. Herlein, 1718, « <i>Beschryvinge van de volks- plantinge Zuriname</i> ».</p>
<p>J. Hatterman  Café 1723 : 250 Café 1724 : 0 Esclaves 1723 : 19 Esclaves 1724 : 20</p>	<p>Jan HATTERMAN</p> <p>En 1712, il est au Fort Zeelandia et signe au Conseil lors de l'attaque de Cassard. Il apparaît ensuite dans les Minutes de la SvS en 1721 en tant que propriétaire d'une concession (située sur le chemin Kwatta en prolongement de la Gravenstraat). Il paie la taxe de capitation de 1715 à 1733. Son fils est probablement également nommé Jan.</p> <p><u>Lien ?</u> : Dirk Jan Willem Hatterman (avant 1720- 1780) se marie le 26 janvier 1760 avec Henrietta Anna de la Faille, à la plantation <i>Nieuwzorg</i>.</p> <p><u>Plantation 1737</u> : 1 parcelle près de l'Hôpital de Paramaribo. La Famille de Hoij (de Hoy) est liée à la famille « de la Jaille » (de la Faille) en 1728 (mariage de David de Hoij (1693- ?) avec Maria de la Jaille (1704- ?), et est également liée à la famille Pater. En 1721, lors des conflits fonciers près de Paramaribo, les noms suivant sont mentionnés : « Gerrit Pater », « Carol de Hoij », la veuve « Magdalena Outhuijsen » mariée en 1684 avec « Aegidius de Hoij ». Les de Hoij sont peut-être aussi présents à Berbice via Joseph Arias en 1733. Toutes ces familles sont propriétaires d'es- claves. Signalons également qu'un Dirk Pater travaille pour la plantation <i>Meerzog</i> (famille Amsinck/Neale) en temps qu'employé de bureau en 1715.</p>
<p>H. van den Bosch  Café 1723 : 38 ? Café 1724 : 0</p>	<p>Hendrick VAN DEN BOSCH</p> <p>Il ne commence à payer la capitation sur les esclaves qu'à partir de 1723, puis en 1724. Nous n'avons pas réussi à identifier les liens entre les diffé- rents van den Bosch identifiés dans les sources.</p>

<p>Esclaves 1723 : 13 Esclaves 1724 : 10</p>	<p>Deux autres van den Bosch apparaissent dans les listes de capitation sur les esclaves durant cette période : Jan van den Bosch est propriétaire de 3 ou 4 esclaves de 1710 à 1732. Dirk van den Bosch apparait à partir de 1730 (12 esclaves). // La grand-mère maternelle de Joan van Sandick (1618-1692) est une Van den Bosch, Jannidgje Loyen van den Bosh. // Une Maria Theresia Van den Bosch se marie ?1723 à Paramaribo avec Adam Gustavus Muller dont deux enfants : Hendrik Joannes et Geertruid. // Une plantation <i>Bokkenbosch</i> tire son nom de Mme Van den Bosch épouse de Franciscus Blok dans les années 1755. A titre informatif : Gaspard Commelin de l'<i>Hortus medicus</i> se remarie le 17 juillet 1705, avec une Maria van den Bosch, sans descendance.</p>
<p>F. A. de Raineval  Café 1723 : 419 Café 1724 : 0  Esclaves 1723 : 125 Esclaves 1724 : 121</p>	<p>François Anthony de RAYNEVAL (?-1726) &amp;1702 Anna Elisabeth Glimmer</p> <p>Il est originaire de Picardie. Il s'est marié le 15 juin 1702 (fiancé le 26 mai) à Paramaribo (Pays-Bas) avec Anna Elizabeth Glimmer, native de Beverwijk en Hollande. Il fut employé de la SvS du 3 novembre 1703 au 3 octobre 1725. Il a exercé 4 fois et par intérim les fonctions de Commandeur-gouverneur (1707-1710 ; 1715-1716 ; 1717-1718 ; 1721-1722). <u>Plantation 1737</u> : une plantation n° 96, sans surface indiquée, au nom des héritiers de Rayneval.</p>
<p>Samuel Althusius  Café 1723 : 0 Café 1724 : 623  Esclaves 1723 : 174 Esclaves 1724 : 190</p>	<p>Samuel ALTHUSIUS (1685-1727) &amp; 1710 ? Joanna Christinna Timmermans &amp; 1722 Maria Jacoba GROMME (1689-1744)</p> <p>Il est le fils de Johan Althusius et de Lucretia van Horne. Il fut employé de la SvS en tant que « fiscal » à Paramaribo de 1708 à 1727. Le 7 aout 1710, il est fiancé à Joanna Christina Timmermans, veuve de Cornelis de Hubert. Le 3 mai 1722, il se marie avec M. J. Grommée (Grommé). Ses propriétés sont passées au clan Neale après son décès. Sa sœur, Lucretia Althusius (1674-1726) puis sa veuve Maria Jacoba Grommé se marieront avec S. L. de Neale.</p>
<p>Benjamin Beeck Café 1723 : 0 Café 1724 : 35 Esclaves 1723 : 31 Esclaves 1724 : 24</p>	<p>Benjamin BEEKE (Bejamin Beeke) père &amp; 1715 Johanna Aletta de Goyer</p> <p>Il est le fils ? probable de Johannes van der Beeke qui paie capitation de 1705 à 1718. Le nom de famille Beeke est à l'origine de la plantation <i>Beekhuizen</i> qui existe au moins depuis 1700 sous ce nom. En 1715, Benjamin se marie avec Johanna de Goyer, probablement la fille du gouverneur Johan de Goyer. Il était membre du conseil de police et de justice pénale. En 1720, il est fait inventaire de la plantation <i>Beekhuizen</i>. En 1721 et 1722, il est en association et possède respectivement 79 et 42 esclaves. Il paie également capitation en particulier de 1721 à 1728. La plantation <i>Beekhuizen</i> est signalée en 1737 comme propriété de Gerrit Patter. On note également un mariage en 1722 à Paramaribo de Jacobus de Bruijn avec Anna Constanca van Beek, née à Curaçao.</p>



<p>Daniël Pichot</p> <p>Café 1723 : 0 Café 1724 : 140+115</p> <p>Esclaves 1723 : 73 +13 Esclaves 1724 : 76+15</p>	<p>Daniel PICHOT (1677 Bergerac- 1732 ?). &amp;1704 Sara (de) Swart (1682 Guadeloupe - ?)</p> <p>Réfugié protestant français ayant fui la France, alors âgé de 10 ans, avec sa sœur et sa mère en 1687, et peut-être un frère. Il devient membre de l'Église wallonne le 14 janvier 1699. Il est placé à Amsterdam dans un bureau de commerce. A 26 ans, il part comme négociant pour le Suriname. Le 8 juillet 1704 : mariage avec Sara (de) Swart (née à la Guadeloupe le 10 août 1682, fille d'Albert et de Fransina Benoyt). En 1709, il est diacre de l'Église française réformée de Paramaribo. Le 18 mai 1717, par une résolution du Gouverneur et des Conseils, il est nommé Conseiller des trois Cours de police et de justice criminelle et civile. Du 3 septembre 1727 au 12 novembre 1728, il remplit pour quelques temps les fonctions de Gouverneur-Général du Suriname. Il rentre ensuite en Hollande où il est reçu le 22 août 1731 membre de l'Église wallonne d'Amsterdam. On présume que c'est lui qui fut inhumé à Amsterdam le 31 décembre 1732 (classe de 30 Florins). Il a un fils à Paramaribo né le 21 novembre 1723 : Isaac Pichot.</p> <p>Les généalogies consultées apparaissent confuses car il y a un « Daniel Pichot », fils « d'Isaac » qui paie des taxes sur les esclaves entre de 1728 à 1723.</p> <p>Il est probablement frère d'Isaac Pichot (1675-1724) marié en 1708 à Constance Alida (de) Swart, dont ils auront au moins 3 enfants : Jean en 1701, Esther Francina en 1705 et Daniel en 1708.</p> <p>Un Daniel Pichot se marie avec la veuve de Willem Pedij en 1728 : Catharina Marcus qui fut inhumée à Schiedam le 25 mars 1765.</p> <p>Un des héritiers, Samuel Paulus Pichot va par héritage et mariage devenir un très riche planteur qui possède <i>l'Espérance</i>, <i>Patience</i> (café), <i>Caaramawippibo</i>, <i>Carameca</i> et <i>Wederhoop</i>, <i>Sorg en Hoop</i> (café), <i>Mon Trésor</i> (café). La plantation <i>Pisotoe</i> fait référence à cette famille.</p>
<p>Joseph Brethon</p> <p>Café 1723 : 0 Café 1724 : 125</p> <p>Esclaves 1723 : 92 Esclaves 1724 : 92</p>	<p>Joseph BRETHON (Breton) (? -1719) &amp;1711 Maria Walraven</p> <p>Joseph Brethon et Judith Brethon, frère et sœur, réfugiés sont originaires de Gardonne (Dordogne). Ils semblent passés par Amsterdam avant de rejoindre le Suriname.</p> <p>Joseph Brethon est fiancé le 17 septembre 1711 à Maria Walraven, veuve de Jaques Couderc, originaire de La Rochelle. Il est cité comme payant la capitation pour ses esclaves de 1702 à 1726. Sa plantation de <i>Coropinibo</i> passe ensuite à Jan van Sandick qui paie capitation sur les esclaves à partir de 1730. Une capitation pour des esclaves au nom de « <i>Joseph Brethon ; héritage, pour De Vreede</i> » est payée en 1730. La plantation <i>De Vreede</i> aurait donc appartenu à Joseph Brethon de 1725 à 1729.</p> <p>Les archives de la famille van Sandick contiennent le testament de Joseph Brethon daté du 13 octobre 1719 : « ... avec nomination comme unique héritière sa sœur Judith Brethon veuve de Samuel Bernardeaux auparavant veuve de Gerbrand van Sandick ».</p>

	<p>Judith Brethon (1661-1719), est mariée le 23 mai 1700 à Paramaribo avec Gerbrand van Sandick. Ils eurent 1 enfant : Johan van Sandick 1701-1745. Elle est veuve en 1706 et se remarie avec Samuel Bernardeau dont elle a une fille, Judith Bernardeau, née le 5 septembre 1706. C'est probablement elle qui est présente comme marraine à un baptême le 2 mai 1706, avec Isaac Pichot parrain (baptême d'Isaac Belanteuil, né le 25 avril 1706). Elle est citée dans un testament à Amsterdam de 1692 comme cousine d'Olimpe Gast. Son père serait Jean Brethon également originaire de Gardonne.</p> <p>La famille Walvaren est liée à la famille Drouilhet/Droilhet/Droulhut (baptême de Marie Alexandre Drouilhet, mère Droilhet le 10 mai 1702, mariage de Jean Droilhet &amp; Benigne Walraven le 27 janvier 1709) et à la famille Wijdenaar (un baptême le 16 novembre 1713).</p> <p><u>Plantation 1737</u> : Plusieurs petites parcelles aux environs de Paramaribo (chemins Wanika &amp; Kwatta) sont au nom de Brethon.</p>
<p>Alex. Droelluth</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 22</p> <p>Esclaves 1723 : 28 Esclaves 1724 : 31</p>	<p>Alexandre DROUILHET (Alexander Droilhet) &amp; 1699 Bénine Walvaren &amp; 1730 Maria van Egten (van Echten)</p> <p>Il est fils de Jean Drouilhet, natif de Caumont (Gironde), et remarié à Paramaribo le 4 octobre 1699 à Bénine Walraven, native de La Rochelle (le même jour est marié Lucie Walraven veuve Lempereur native de la Rochelle à Joseph Couderc jeune homme natif de Bergerac). Il se remarie le 19 septembre 1730 avec Maria van Egten (van Echten). Il commence à payer la capitation sur les esclaves en 1713.</p> <p>Sa première sœur Marie Alexandre né en 1702, va se marier le 9 mai 1725 avec Johan van Sandick (1701-1745). Ils auront un fils : Johan Alexander van Sandick (1727-1763). Sa seconde sœur Lucie (1703-1769) va se marier le 29 janvier 1725 à Paramaribo avec Pierre du Peyrou (1702-1742), et auront au moins 3 enfants. Elle se remaria avec Philippe Chambrier, futur gouverneur du Suriname.</p>
<p>Anthony Reygerbos</p> <p>Café 1723 : 0 Café 1724 : 100</p> <p>Esclaves 1723 : 92 Esclaves 1724 : 105</p>	<p>Anthonij REIJGERBOS (Reygerbos)</p> <p>Il est probablement le fils ? (car héritier) de Cornelis Reygerbos qui fut conseiller à la justice civile à partir de janvier 1711. On trouve Cornelis sur les listes de capitation de 1698 à 1723, en gérant les habitations <i>L'Espérance</i>, « <i>veuve Cornelis Wagtendorp</i> », « <i>héritier de Jan van Ruijven</i> ».</p> <p>En suivant ces listes de capitation, on en déduit les héritages suivant. La plantation <i>Vlammenburg</i> passe en 1724 à Anthonij Reijgerbos et <i>l'Espérance</i> toujours en 1724 à Hendrik Reijgerbos (cette dernière passant ensuite à François Lespinasse en 1730). Cornelis Reygerbos se marie le 20 avril 1696 à Paramaribo avec Susanna van Ruyven.</p> <p>On trouve également un baptême le 8 août 1694 à Paramaribo, de Johannes Wachtendorp, né le 3 août sur la plantation <i>Vlammenburg</i>, fils de Cornelis Wachtendorp et de Susanna Reygerbos, avec comme témoins : Jan van Ruijven et Susanna van Ruijven.</p>

<p>Pierre Dupeyrou</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 1555</p> <p>Esclaves 1723 : 11 Esclaves 1724 : 12</p>	<p>Pierre DU PEYROU (Peijrou, Peirou) (1658-1728 ?) &amp;1695 Anne Planteau</p> <p>Né le 13 mars 1658 à Bergerac (Dordogne), baptisé le 10 avril 1658, il décède probablement après 1725 à Paramaribo, peut-être en 1728. Officier de cavalerie à la Révocation, il crée à Paramaribo, une maison de commerce, à la tête de laquelle son fils Pierre du Peyrou (17.02-1745 ?) lui succèdera. Il est marié le 20 novembre 1695 à Amsterdam avec Anne Planteau (1668- ?) née également à Bergerac et fille de Jean Planteau et de Marie Villepontoux de Jaure. Ils eurent au moins 4 enfants : Jacques (1697-1721 ?) marié avec Théodore de Passelaygue, Jean (1700-1767) marié avec Marie Couderc (1700-1740) et Pierre (1702- ?), marié le 2 janvier 1725 à Paramaribo avec Lucie Drouilhet (1703- ?). Son fils Jean a été juge à la Cour de justice civile et fut également administrateur de plusieurs des propriétés du clan Neale dont <i>Meerzog</i>. Son fils Pierre fut conseil de justice pénale et capitaine d'une compagnie de milice civile sur la Haute Cottica.</p> <p>Ils vont faire fortune grâce au sucre et au café et vont essaimer notamment en Suisse avec (Pierre-Alexandre du Peyrou 1729-1794), petit-fils de Pierre. (De nombreuses informations biographiques sur cette famille sont disponibles sur Internet).</p>
<p>Jeremias Pappot</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 340</p> <p>Esclaves 1723 : 70 Esclaves 1724 : 75</p>	<p>Jeremias PAPPOT (Papot) &amp;1713 Maria van Echten</p> <p>Originaire du Poitou. Il se marie le 13 septembre 1713 à Paramaribo avec Maria van Echten. Ils ont 5 enfants dans les registres. Le 1 novembre 1714 naissance de Sophia Maria (Martha ?), puis un fils le 29 janvier 1720 Gerard Papot, puis une autre fille le 15 juin 1722 Marianne Papot, puis Elizabeth Papot née le 1 janvier 1725, et enfin Rachel Papot née le 28 juillet 1727. Jeremias Papot contribue à la taxe de capitation des esclaves depuis 1720. Il meurt peut-être en 1727, puisque sur les listes c'est « <i>Jeremias Papot; veuve</i> » puis « <i>jeremias papot, héritier de la veuve</i> » qui sont notés sur les listes. Une plantation est notée <i>Vier Kinderen</i> (« 4 enfants »).</p> <p>Il semble que Maria van Echten se remarie en 1730 (le 19 septembre 1730 mariage de Alexander Droilhet et de Maria van « Egten »).</p> <p>Sophia Marthe Papot se marie 27 septembre 1728, au plantage de <i>la Diligence</i>, avec de Louis Cottiers natif « de la Motte en Poitou ». Est-ce sa fille née en 1714 ? On trouve également un Jean Papot marié à une Rachel Bion, lors d'un baptême.</p> <p>Un acte de 1730, indique que la plantation <i>Vreckinders</i> [Vier Kinderen], ainsi que la plantation louée de <i>Goede Hoop</i> seront gérés par la mulâtresse Betty à un prix de 300 florins et 100 livres de café. Contenu dans un acte de 1743 avec comme défunts Jérémie et Rachel Papot (Amsterdam, Notarial records, Part: 9170, Period: 1743, Amsterdam, archive 5075, inventory number 9170, October 18, 1743, Notariële archieven, record number 280030). Y figure également Alexander Droilhet.</p>

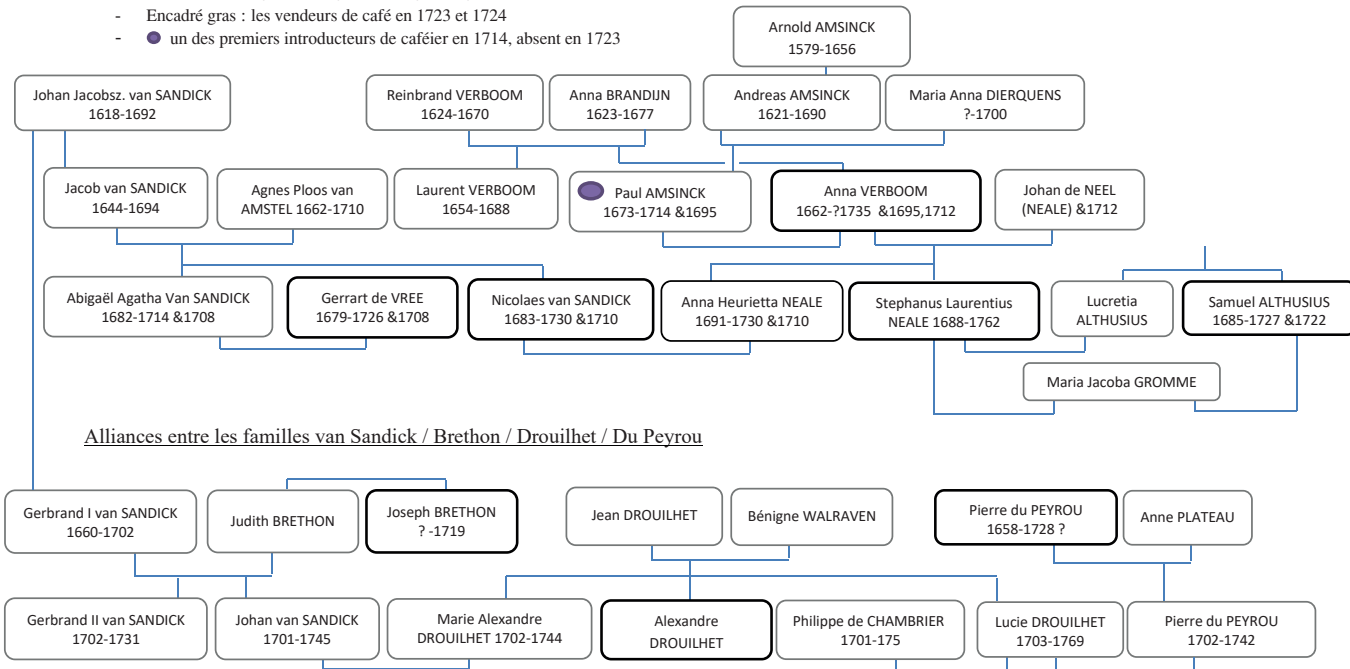
	<p><u>Plantation 1737</u> : une petite parcelle à l'est de Paramaribo est notée « papot ». Egalement aux héritiers Papot : la parcelle n° 18 les « 4 enfants » [<i>vier Kierderen</i>] de 4 500 acres et la parcelle n° 5 <i>L'Espérance</i> [<i>Goede Hoop</i>] pour 500 acres, sur la rivière Corropine.</p>
<p>Frederik Leurs</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 55</p> <p>Esclaves 1723 : 7 Esclaves 1724 : 6</p>	<p>Frederik LEURS (?-1724) &amp;1720 Susanna van der Putte (Putten)</p> <p>Le 25 décembre 1717, Frederik Leurs est baptisé pour se convertir devant toute la congrégation après qu'il ait fait confession de la religion réformée devant le conseil d'église. Il se marie le 24 mars 1720 à Paramaribo avec Susanna van der Putte. Il eut deux enfants : Petronella Susanna née le 24 avril 1722 et Sara née le 26 novembre 1723. Il meurt sur sa plantation le 1 août 1724. Il paie la capitation des esclaves entre 1716 et 1725. Ses esclaves passent ensuite à Jan Verleth en 1726 (« <i>Jan Verleth ; anciennement Frederik Leurs</i> ») sur la liste de capitation. « Jan Verleth » est probable homonyme de Jean Varlet (?-1737), marié en 1719 à Sara Fortuyn, puis en 1725 à Susanna van der Putten.</p>
<p>Jan Christiaan Eberhart.</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 60</p> <p>Esclaves 1723 : 20 Esclaves 1724 : 12</p>	<p>Jan Christiaan EBERHARD (?-1738). Everhard &amp;1719 Anna Maria Cleemput, veuve de van Dirk Nadorf</p> <p>Il se marie le 23 juillet 1719 et a un enfant le 22 août 1724 : Jacobus Joannes Eberhard (marraine Constanca Swart). Il meurt le 4 avril 1738 à Paramaribo. Jan Christiann Eberhard paie la taxe de capitation de 1720 à 1733 et est signalé sur la concession <i>Gelderland</i>.</p> <p><u>Lien</u> : mariage le 5 janvier 1724 à Paramaribo, de Diderich Godfried Eberhard et Joanna van Deijl, née van Dordregt, veuve de van Bartholomeus Cleemput. Il meurt le 7 mars 1727 à Paramaribo. Diederik Godfried Eberhard paie la capitation de 1725 à 1733. Un autre mariage le 2 mai 1726 à Paramaribo entre : Pieter Everhart et Maria van Overschelde. Un autre Pieter Everhard décède le 1 janvier 1726. Un « Pieter Eberhard » paie capitation de 1727 à 1733, mais est ce le même ?</p>
<p>Andries Grootvelt</p> <p>Café 1723 : Café 1724 : 30</p> <p>Esclaves 1723 : 43 Esclaves 1724 : 48</p>	<p>Andries GROOTVELT &amp;1724 Margaretha Lopiker (?-1730)</p> <p>Il se marie à Paramaribo le 17 mai 1724 avec Margaretha Lopiker. Leur fils Nicolaas est né le 12 juillet 1725. Et leur fille Jacoba Elisabeth Grootvelt naît le 1 janvier 1728.</p> <p>Il est héritier de la plantation de Cornelis Grootvelt, son père ? (la veuve Cornelis Grootvelt paie capitation de 1707 à 1712, puis à « Andriessa veuve » en 1716). Andries Grootvelt paie capitation seulement à partir de 1716, pour deux concessions (de 1716 à 1718, une en particulier, une comme héritier), puis seulement en son nom propre de 1719 à 1725. La famille Lopiker est alliée (mariages à Paramaribo) aux Sluyter, des Elders, des Dirks.</p>

<p>Gilles Daene Café 1723 : Café 1724 : 1039  Esclaves 1723 : 59 Esclaves 1724 : 79</p>	<p>Gilles DANENS &amp;1713 Sara Jacoba Bogaert (Bogaard), veuve de Jan François la Lieu avec lequel elle s'était mariée le 31 janvier 1700.</p> <p>Gilles Danens est marié à Sara Jacoba Bogaert, le 10 décembre 1713 à Paramaribo. Le 5 octobre, ils ont des jumeaux François et Guillaume. Le 30 mars 1718, naît Andries Danens. Le 27 février 1721, naît Maria Danens. Sa femme est signalée veuve le 19 juin 1727, lors d'un baptême. Il commence à payer sa taxe sur les esclaves à partir de 1716 jusqu'en 1733 (ses héritiers). La plantation <i>Onoribo</i>, sous le nom de Jan François de La Lieu depuis 1707, passe à la veuve La Lieu (1714, 175), puis passe dans les mains de Gilles Danens en 1716.</p> <p>On trouve également un autre Danens, Frans Danens. Il est signalé comme payant capitation pour les esclaves de 1693 à 1722.</p> <p>Les familles Bogaart et van Echten s'allie en 1722. Maria van Echten elle-même s'étant mariée à Jeremias Papot en 1714.</p> <p><u>Plantation 1737</u> : <i>Onoribo</i> (Parakreek)</p>
<p>Hendrik Blonk Café 1724 : 215</p>	<p>Hendrik BLONK Non identifié</p>
<p>Gerrit van der Post Café 1724 : 137</p>	<p>Gerrit VAN DER POST Non identifié</p>
<p>Wessel Raven. Café 1724 : 40</p>	<p>Wessel RAVEN Non identifié</p>
<p>D. H. Veth Café 1724 : 50</p>	<p>D. H. VETH Est le pilote du bateau <i>Vrijheid</i> qui embarque le 2 septembre 1724 les cargaisons de café de 5 autres habitants.</p>
<p>J. Roelofse Café 1724 : 170</p>	<p>J. ROELOFSE Est le pilote du bateau <i>Magdalena</i> qui embarque le 22 aout 1724 la cargaison de café de Pichot et Benjamin Beeck. Il emporte également 170 livres de café en son nom propre (acheté à d'autres).</p> <p><u>Lien à Paramaribo ?</u> : En mai 1705, Barent Roelofse se marie avec Maria Keijzers. On trouve également Buls Roeloff propriétaire d'esclaves de 1693 à 1697, puis sa veuve Roeloff de 1698 à 1701 (entre 2 et 11 esclaves). Aucun Roeloff n'est propriétaire d'esclaves après 1701.</p>

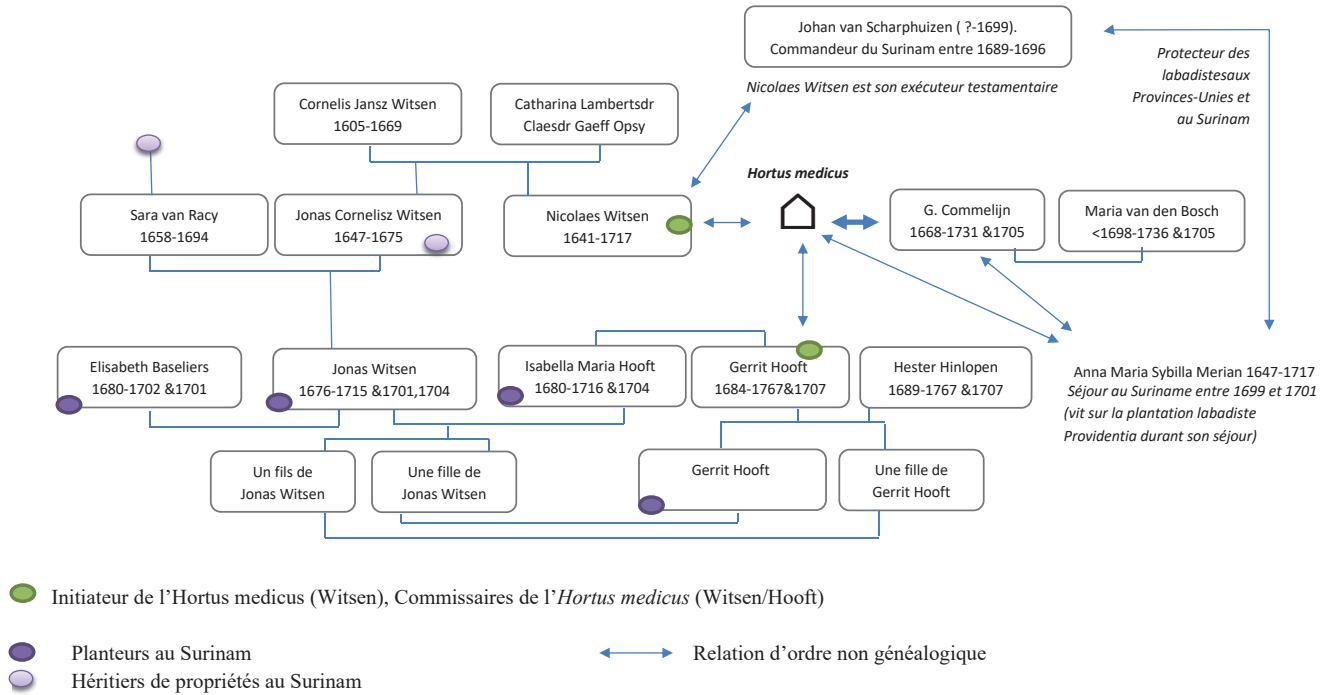
## Annexe 18 – Généalogies partielles du « clan » van Sandick – de Vree – Neale et alliances

### Alliances Van Sandick / de Vree / Amsinck / Neal / Althusius

- Encadré gras : les vendeurs de café en 1723 et 1724
- ● un des premiers introducteurs de caféier en 1714, absent en 1723



**Annexe 19** – Généalogie du clan Witsen-Hooft et des liens avec l'*Hortus medicus*



**Annexe 20** – Généalogies partielles complémentaires

Sources : même bibliographie que annexe 17.

20a – Généalogie partielle des van Sandick

- 0 Jacob van Sandick, Kameraar et Dirkje van Ommeren
- 1 Johan Jacobsz van Sandick (1618-1692) & Abigael Schagen (1619-1709)
  - 11 Agatha van Sandick
  - 12a Johan van Sandick & 1678 Agnes Ploos van Amstel (1662-1710)
    - 12a1 Abigael Agatha van Sandick (1682-1714) & 1708 Gerard de Vree, d'où 4 filles
  - 12b Johan van Sandick & 1682 Isabelle Ploos van Amstel (1643-1724)
    - 12b1 Nicolaas van Sandick (1682-1731?) & 1710 Anna Henriëtta Neale (1691-1730)
      - 12b11 Anna Agnes van Sandick (1711-1748)
      - 12b12 Geertruyd Jacoba van Sandick (1713-1742)
  - 13 à 16 (4 autres enfants)
- 17 Gerbrandt van Sandick (1660-1702 paramaribo) & 1700 Judith Brethon (née à Gardonne, mariée ensuite à Samuel Bernardeau)
  - 171 Gerbrand van Sandick (1702-1731) & Joanna van der Meulen (1702- ?)
  - 172 Johan van Sandick (1701-1745) & Marie Alexandre Drouilhet (1702-1744)
    - 1721 Benine Maria van Sandick (1726-1737)
    - 1722 Johan Alexander van Sandick (1727-1763) & Amelie Henriette Wilhelmine van Haren (1738-1800)

20b – Généalogie partielle Maria Sybilla Merian

- 1 Johann Andreas Graff (1636-1701) & Maria Sibylla Merian (1647-1717)
  - 11 Johanna Helena Graff (1668-1723/) & 1692 Jacob Hendrik Herolt
    - 111 Maria Abigail Herolt (ca.1700-ca.1728) & 1722 Carel de Hoij (1687- ?) (fils de Aegidius de Hoij 1664- ? et de Magdalena Outhuijsen)
      - 1111 Aegidius de Hoij (1723- ?)
      - 1112 Jacob Carel de Hoij (1725- ?)
      - 1113 David de Hoij (1727- ?) & Barbara Richter
        - 11131 Geertruida de Hoij
      - 1114 Magdalena Johanna de Hoij (1728- ?)
  - 12a Dorothea Maria Graff (1678-1743) & 1701 Philip Hendricks (1671- ?1711)
  - 12b Dorothea Maria Graff (1678-1743) & 1717/ & Georg Gsell (1673-1740)